

Philippe STEINMANN

PASSIFLORE

ROMAN

PREMIERE PARTIE

I

La ville avait décidé d'appeler ce petit parc *Le Jardin d'Hiver*. Charles Gibou venait d'y entrer comme il le faisait souvent pour se délasser à la fin de ses journées de travail. On n'était pas encore au crépuscule mais il y avait dans l'air un froid rampant qui l'engagea à grignoter quelques « Petit Brun ». Et chaque fois que Charles Gibou marchait dans ce parc, il remarquait que le sable crissait sous ses semelles de cuir et il se répétait: « C'est étrange, le sable crisse sous mes pas ». Pourtant, ses

chaussures n'étaient pas de la première jeunesse. Le cuir assoupli par les allées, les venues, les trottoirs, les escaliers d'ici ou de là, le cuir aurait dû se plier gentiment, ne pas faire de bruit, comme Charles s'efforçait de ne plus en faire. La plaine rase des pensées de Charles Gibou continuait de se lisser sous le ressac de sensations creuses, car il était de ceux qui ne pensent ni ne réfléchissent plus beaucoup. Peut-être les gens de la petite ville se demandaient-ils si cet homme s'ennuyait, tout bonnement, car il en donnait la banale impression. Sur l'ocre glaise de chemins ratissés sans soin par des employés d'une mairie qui faisait dans le social, Charles Gibou voyait son pied gauche dépasser lentement son pied droit, puis son pied droit reprendre la distance perdue. Et il marchait la tête toujours penchée pour vérifier un double principe au choix: que ce geste indique la réflexion intense ou sa désespérante et noire absence. Ce dernier principe était devenu pour lui quotidien.

L'allée avançait en douceur, un tantinet bombée sur ses rebords que l'on avait enfestonnés de fers cintrés et enfoncés dans le sol par décor. Ces petits arcs en

tortiglioni étaient peints en vert-wagon pour un effet de ton sur ton avec les bancs et les pelouses. Les pelouses. Oui, elles avaient fort pâli pendant le dernier été, violent, sans pitié pour le végétal, et les dernières pluies d'octobre les avaient trempées sans les raviver. Sans doute, la racine en avait pris un mauvais coup et mettrait du temps à s'en reprendre. C'était vrai pour les arbres. Les vignes avaient donné une exquise piquette mais presque rendu leur âme dans cet ultime effort. Les pelouses étaient sèches malgré l'humidité, rudes au toucher, ramonées par les taupes. A les voir, on aurait dit l'esprit de Charles Gibou, ou ce qui en affleurait dans des regards vides qu'il essayait parfois d'élever jusqu'à l'horizon.

Des passereaux piaillaient avec entêtement, les rares dans les volières, les courants sur les rameaux. Les volières aussi avaient hérité du même vert-wagon presque coulé sur les treillages. Et puis il y avait ces cris foudroyants d'un lémurien qu'on avait acheté, Dieu sait combien, pour la curiosité des écoles et l'aubaine des institutrices. On avait posé des panneaux de verre à sa cage. A partir du 25 octobre dernier il avait eu le

chauffage à la température de l'Hospice, mitoyen de sa prison. On avait aussi creusé une tranchée pour le passage des canalisations. Grâce auxdits panneaux, ses cris un brin colmatés faisaient moins mal aux coeurs, sinon aux oreilles. Charles Gibou avait d'ailleurs remarqué que les hurlements de ce presque singe, noir grisé, qui faisait cinq grands effilements d'une étoile de mer mazoutée, se mêlaient à ceux de quelques vieilles folles qui prenaient le vasistas de leur cachot d'hospice à titre de porte-voix. Et après de profondes réflexions sur cette circonstance, il pensait que le maire avait le sens des rapprochements pratiques: un vivarium aussi éclectique aurait fait trépigner d'envie le Prince de Monaco. Et Charles s'amusait de cette idée saugrenue parce qu'il avait gardé de sa jeunesse une capacité d'observation humoristique que les aléas de sa vie semblaient lui avoir fait perdre.

Quand il s'était placé devant la cage du lémurien, notre homme se croisait les mains dans le dos, tenait à huit doigts la poignée de sa sacoche, levait son regard. La vue de cet animal engagé le fascinait. Un jour il s'aperçut de l'aspect répétitif et dérisoire de ses propres

gestes devant cette cage qui représentait sa propre vie. Des gosses aussi levaient les yeux en direction de la bête, mais ils ne réagissaient à la misère de la bête qu'en resuçant une confiture marbrée par le vert-gris des niques. Le primate enfermé, emprisonné, qui s'épuçait la queue dans les limbes d'un grave ennui, avait on ne savait quoi d'orienté vers un passé merveilleux et solaire, sans la moindre ressemblance avec ce présent démentiel qui faisait son lot. Parfois, tel un miroir impitoyable, il renvoyait à notre homme le dessin stupide de sa propre existence dans une petite ville de France, en pleine fin du XXème siècle. Mais cette image virtuelle ne s'imposait pas à lui de façon régulière. Quand il la voyait, cette image, son regard ne trouvait rien de particulier sous les losanges de la grille, et n'aurait pas exprimé plus pour un observateur attentif.

Puis il repartait, laissait de nouveau son visage tomber vers un sol lancinant. Parfois aussi son oeil errait, arrivait à des fleurs mauves, jaunes, rouges, n'importe. Il restait insensible ou bien, dans un geste automatique, sa main droite faisait à son front une visière. C'est que les couleurs éblouissent quand on n'y

est pas habitué. A force de regarder des papiers au bureau, ou la terre au *Jardin*, sa rétine avait dû acquérir certains pigments nouveaux, abandonner l'usage des autres. Certes, il distinguait encore les couleurs, mais si ordinaires qu'il n'était plus guère capable de les séparer nettement. Elles n'avaient plus pour lui ni relief, ni dégradé. Si bien qu'en ce début de printemps, les parterres du *Jardin* n'évoquaient rien pour ce promeneur qui finissait là sa journée. Le terreau, noirci par l'hiver, avait fini de se reposer, mais notre personnage le considérait comme une chose sans importance.

Sans le vouloir, il choisit un banc et s'assit.

Ces bancs de pierre agglomérée rayonnaient encore le froid mais le manteau protégeait. Le pantalon de flanelle aussi. Un petit vent folâtrait sans manifester d'originalité dans ses humeurs. Le sang rosé du crépuscule s'étirait en mare lente et huileuse. La journée avait été passable mais Charles Gibou n'en avait pas joui plus que d'un jour de pluie ou de grisaille. Trop couvert, il avait transpiré au bureau, sans faire le moindre effort physique car il avait le sens du simple et du méthodique.

Derrière lui passèrent deux enfants revenant de l'école:

- Eh! vise un peu Cigi...

Sous le crâne, les circonvolutions de Charles Gibou eurent ce qu'on peut appeler une contraction. Il venait d'entendre « Ci-gît ». Oui. C'était bien lui. A moins que ces morveux aient tout bonnement prononcé ses initiales à l'américaine, comme certains disent « Cibi ». « Ci-gît » égale Charles Gibou. Ou bien: « Ci-gît Charles Gibou ». Un nom gravé sur une tombe. Ce devait être cela, à l'évidence :

- Ci-gît Charles Gibou, mil neuf cent x, mil neuf cent y, se dit-il avec un frisson léger. Je suis un mort. Pas un mort, non, ce qui peut seulement en rester. Un squelette. Je n'existe pas. Je n'existe plus. Depuis combien de temps... Je ne sais pas...

Il allait falloir, comme chaque jour, prendre la décision qui se présentait à heure fixe. Si la fantaisie l'avait pris d'avoir un quelconque retard, dix minutes par exemple, il y aurait un programme de justifications, de narrations ennuyeuses. Il aurait à se couper dans des contradictions, à dire qu'il venait du *Jardin d'Hiver* mais

qu'il n'y avait rien vu, et on ne le croirait pas. C'était vrai qu'il n'avait rien vu. Rien. Il n'y avait rien à voir au *Jardin d'Hiver*. D'hiver ou pas, un jardin ne peut rien montrer à Charles, et Juliette ne le croirait pas, de toutes façons. Juliette. Elle ne croyait jamais, Juliette Gibou, ce que disait Charles. Juliette, c'est une borne qui interroge mais n'entend pas les réponses, ne les écoute pas, une sphinge, parce qu'elle a dans sa tête une réponse toute préparée pour faire suite à la remarque acide: « Charles-tu-as-des-maîtresses! »

Oui, il avait des maîtresses. C'était vrai! Une foule de maîtresses. Comment eût-il pu vivre sans maîtresses? Et ce mot de maîtresse avait une connotation étrange dans le cerveau de Charles, ou ce qui en tenait lieu. La vie en était une, la lumière une autre, la terre une troisième. Tout pour lui pouvait être femme à condition de n'être pas Juliette.

-Monsieur Charles Gibou, avez-vous des maîtresses?

- Oui. Beaucoup. Des régiments! Pourquoi?

- Des noms! Le Tribunal vous écoute.

- Voilà: chaussures, pages de journaux, respiration, cigarettes, voiture, pendule, radio, cintres, chapeau, meubles, stylos...

Il aurait été cruel de demander à cet homme pourquoi il s'était ainsi renfermé, était devenu un bloc de refoulements. Encore des trucs, des explications! des justifications! Des comptes-rendus ! Misère...

II

Juliette était une chose, un objet plein de mollets, d'avant-bras, de boucles décolorées, de parfums qui sentaient, de fesses, de talons assurés dans la marche, de seins oblongs et tremblants, de mains potelées et rèches. Mais cet objet parlait. Il ne faisait pas que parler, cet objet: il cuisinait. Des gros plats de coeur de veau baignant dans du jus de tomate qu'on pourra réchauffer pour le dîner de demain, vous comprenez. Il épluchait des pommes de terre de Hollande et râpait des carottes qui comportent des vitamines, tu comprends. C'est bon pour les chevilles. Et cette femme-chose avait le talent de donner à manger à un mort. C'étaient des légumes ou des viandes toujours archi-cuits, des sauces à n'en plus finir. Elle versait dans les verres et il fallait boire: l'eau, le vin, la bière. Et cela, elle le faisait comme ça, sans plaisir apparent, ni autorité manifeste. Après tout, Charles était un mort, donc elle ne demandait pas à ce

mort s'il aimait ceci ou cela, s'il avait quelque préférence ou dégoût.

Quant à l'objet-Juliette, il avait de l'appétit. Il déglutissait à grand bruit et mâchait haut, si haut que Charles se retournait dans sa tombe et continuait de n'exister pas. Car Juliette était l'antithèse de Charles, non seulement dans le sexe mais dans les conceptions de la vie. Lui ne concevait plus la vie et ce mot n'avait pratiquement plus de sens, on le sait. Pourtant à le voir et à lui parler, personne n'aurait cru que cet homme n'en était pas un, car il articulait des mots comme tout un chacun: Bonjour, Bonsoir, Mais oui je vais bien, Je vous remercie, Et vous-même? Il avait faim et soif, se nourrissait, évacuait, dormait, se levait. Rien que de normal dans les apparences. Mais seulement des apparences. Le cerveau de notre homme était un trou, comme il y en a tant. Un être-trou, une chose-trou. Ceci a beau sembler singulier, il faut s'y habituer, faire l'effort de l'admettre. Peut-être pas un trou dans l'acception traditionnelle d'un espace vide, mais un trou de la pensée. Il nous arrive à tous de sentir de ces moments: le sang circule, l'intestin recuit le bol

alimentaire, le mésentère pompe les sucs, l'oreille reçoit, la main fonctionne. Et pourtant nous disons à notre interlocuteur de nous excuser, que nous pensions à autre chose, bref que nous avons eu « un trou ». C'est un accident. Mais dans la situation de « Cigi », le trou était une seconde nature.

A l'inverse, Juliette pensait, réfléchissait, déduisait. La lecture d'un philosophe de peu de reflet ne l'aurait pas surprise outre mesure. Elle aurait cherché à comprendre, analysé, critiqué. Mais son époux était un trou cérébral. Quand il gardait la mémoire de quelque chose, cette mémoire déformait beaucoup les contenus, même les plus simples. Ainsi, ce souvenir répété: certains soirs, rentré à la maison, ayant déjà dîné, il s'était senti marcher comme à un enterrement derrière un tombereau de matière vivante. Il se passait alors un étrange phénomène: Le tombereau tiré par il ne savait quelle initiative cessait de rouler sur les pavés du parquet. A vrai dire, le tombereau ne roulait pas mais se balançait tel un échassier sur un seul rayon, par côtés alternés, avec une allure grotesque et suggérant un monstre de science-fiction. A son tour, Charles cessait

de marcher et sans qu'il comprît le pourquoi il tombait à la renverse. Poussé par une volonté impérieuse et extérieure, il s'effondrait en travers du canapé. Il ne comprenait pas vraiment cette chute, et pour qu'il réagît il aurait fallu qu'il pensât. Le panneau du tombereau s'ouvrait, la matière vivante se rassemblait, apparaissait, remuait ses teintes et ses tremblements. Surgissaient des mouvements, des grognements, et tout cela commençait à glisser du plateau en forme d'une grosse langue qui s'étire sur une lèvre mouillée de saurien revenu des âges fossiles. Tout le paquet lui tombait alors dessus, informe, languide, fiévreux, plastique, senteurs amoindries de plat mijoté. L'abaisse de pâte chaude s'étalait sur la viande poilue et craquelée de Charles quand une partie infime de lui se déployait malgré soi dans un recoin de la pâte et subissait des ondulations, voire des pressions concentriques qui faisaient s'en aller sa vie en viscosités et les aspiraient dans des méandres incompréhensibles. Il se sentait alors vidé de son essence sans l'avoir voulu, sans avoir attendu ni espéré quoi que ce fût. Tant pis pour ses maîtresses. Tant mieux pour Juliette. C'était autant de pris. Une femme prend toujours sans jamais

restituer. Autant que les gourgardines ne pourraient pas lui cambrioler car on se doute que Juliette avait la jalousie féroce et tenace. Peu lui importait ce que Charles en aurait pensé et la chose n'effleurait pas l'esprit de Madame Gibou. Son mari était son bien et elle en disposait à sa convenance, dans les moments et les circonstances qu'elle déterminait sans autre forme de procès.

Ensuite, il y avait un temps creux, indéfinissable, pendant lequel Charles restait étendu, cherchant à percevoir différents bruits d'eau qui coule, des chiouichichis de robinets qu'on ouvre ou ferme, des sifflements de conduites, et c'était au milieu de ces musiques variées qu'il entreprenait un sommeil de brute.

Il y avait aussi ces retours à la maison et il était mort, entre autres motifs, parmi ces conversations vespérales dont les termes sont partout connus. Pour ne jamais plus les entendre ni les partager, il aurait souhaité jadis que pousse en son coeur cette fleur magnifique, mais atroce, qui s'épanouit sous les seins d'une étrange héroïne au joli nom de Chloé. Ce qui avait poussé dans son coeur à lui était un néant vaste et noir, non pas un

zéro mathématique, non pas une origine de la négation, mais une vie à l'envers, une anti-matière de son être. Et pendant que Monsieur retournait ce soir-là auprès de Madame, le soleil se laissait aplatir entre deux écharpes.

Il avait rencontré Juliette dans la rue quand elle revenait de son bureau. Lui revenait du sien et ils s'étaient souvent croisés des yeux. Il l'avait regardée, elle avait baissé les paupières d'abord puis elle l'avait regardé à son tour. Plus tard elle esquissa un sourire et Charles avait accordé de l'attention à ce visage qu'il trouvait intéressant sans lui trouver de qualités exagérées. Il y eut ensuite d'autres sourires. On ne pouvait pas dire que le regard de Juliette se distinguait par ce qu'on appelle *le chien*. Non. Juliette avait un charme difficile à discerner et qu'un connaisseur n'aurait pas trouvé malgré de longues investigations.

En réalité, Charles s'était attaché à Juliette par l'habitude qui produit plus d'aveugles que la passion. En outre, comme il voyait peu les femmes, non pas qu'il ne ressentît aucun désir, mais timide, il était tout surpris que l'une d'elles pût s'intéresser à sa personne. Et dans les débuts, cette surprise n'alla pas jusqu'à l'émotion. Il

avait, à la longue, l'impression de la connaître depuis longtemps, d'avoir une amie qui lui faisait d'imperceptibles signes auxquels il n'éprouvait pas le besoin de répondre. Il s'imaginait qu'entre Juliette et lui, qu'entre cette jeune fille au nom inconnu et lui, il y avait la connivence d'une vieille camaraderie. Ainsi, sur elle il projetait: ensemble, ils avaient la même rue à parcourir, par conséquent des goûts à rapprocher, des désirs orientés dans des directions parallèles, des attirances pour les mêmes objets. Il faisait parfois ce rêve bleu de croire que Juliette aurait besoin de lui. Sans lui avoir encore adressé la parole, sans connaître le timbre de sa voix ni la vraie moire de ses iris, Charles caressait des idées d'avenir. Ils se marieraient, ils habiteraient un petit appartement douillet et les beaux-parents les laisseraient vivre. Ils auraient les moyens avec un double salaire. Bien. D'ailleurs, ce serait elle qui prendrait en main la gestion du ménage. Lui, passerait le restant de ses jours à aimer la femme de son azur. Dans cet imaginaire, il passait des soirées et songeait, avec un rictus d'innocent, devant une assiette de cassoulet en conserve.

Cet homme de tous les fantasmes entreprit d'imaginer les embrassements de « la femme », des voluptés paradisiaques quoique nimbées de morale, c'est à dire de consommations classiques, de face à face tout ce qu'il y avait de plus normaux. L'un donne, l'autre reçoit, ça va mieux en le faisant. On attend de nouveaux désirs régulièrement assouvis. Ils ont un train et des heures tellement semblables que pour le plaisir les choses iront de soi. Les raisonnements analogiques ont fait leurs preuves depuis belle lurette. L'un et l'autre vont tôt à leurs occupations, en reviennent tôt. Ce sera pratique. Alors Charles retrouvera les formes douces et chaudes de celle qu'il adore. Elle lui dira: Viens! Il répondra: Oui! On multipliera les folies, peut-être les égarements. Qu'importe, après tout la damnation de la chair! Et le mécanique, surtout plaqué sur du vivant, n'a jamais projeté personne dans la géhenne. Juliette le désirerait, sinon plus qu'il ne le ferait pour elle. Femme, s'il en devait être, elle aurait le culte de son propre corps, choisirait, pour dompter l'homme, des parfums subtils et provocants. L'instinct de vie et de jouissance ferait que tout son corps, habillé de rouges explosifs, selon les

fantaisies, serait du plus rêvé charnu. Elle mettrait un goût prolongé à se parer de dessous révélateurs et ravageurs dont les transparences donneraient de folles visions sous des couleurs à faire mourir les ermites les plus endurcis.

Affolé par ces imaginations de haute futaie, au milieu des avenues du sommeil, il plongeait sa figure dans l'oreiller pour étouffer des rugissements. Il sentait des soubressauts et sa vie solitaire éclatait inutilement dans les trames du métis.

Oui, tous les deux rassasiés de bonheurs démentiels, ils iraient en promenade pour n'y parler que de bagatelles amoureuses. On se coulerait des yeux qui diraient: « Encore... » Ils se précipiteraient, courant et se tenant par la main, elle les cheveux irisés. Ils s'aimeraient partout. La baignoire, l'évier, la voiture en stationnement, la bicyclette, les pelouses des étés complices, l'armoire, le grenier, le garage, les ombres dans les angles des porches, les sous-bois, tout serait bon. Epuisés, ils se coucheraient tard, et Charles et Juliette seraient bien serrés, et Charles s'endormirait au creux de Juliette, toute sa vie et même après. Et ce rêve

se transformait en réalité puisqu'il pouvait se réaliser. Leur travail deviendrait une joie, se meubler un assouvissement. Plus tôt que plus tard, ils auraient une automobile. Charles la voyait rouge comme la bouche de Juliette, et aussi confortable. Cossue. Profonde, ils s'en serviraient les fins de semaine et durant leurs vacances. Il ferait luire la carrosserie. A l'avance il en effleurait les formes, les ailes rondes et puissantes, la calandre avaleuse d'air et de vitesse, le coffre avantageux. Elle emmènerait les amoureux sur des bords d'océans, par des pays inconnus dont les beautés changent assez vite pour en renouveler l'intérêt.

Un travail lent se faisait dans cette tête inspirée, rendue fertile par les frustrations et la répétition d'un quotidien horizontal à l'indéfini. La médiocrité, la routine, la raideur impitoyable des chiffres l'engageaient à la fuite en avant. La tentation lui en était déjà venue à l'époque où il s'était mis à construire des avions en carton. Un tube de colle, une planche prédessinée avec des couleurs, une paire de ciseaux. Il collait les parties de son modèle qu'ensuite il suspendait à son plafond, et quand il se couchait, une escadrille l'emportait dans les

hauteurs. Il cachait soigneusement des photos de femmes jamais entièrement nues, collectionnait les publicités de soutien-gorges, les réclames de bas fins et les crampes.

L'occasion finit par se présenter de parler à l'objet de ses désirs bien que la réalité lui fît peur: il passerait pour un homme vulgaire et sans éducation. Se faire présenter... Par qui? Ce nouveau programme fut à l'origine de tracas, sinon d'insomnies. Parfois, il lui arrivait d'en rire et de se dire qu'il était fou. Souvent la solitude et les obsessions viennent à bout des santés les plus solides, mais dans son cas il faut croire que rien n'était définitivement perdu. Il se mit à mesurer la distance entre les trottoirs, et un jour qu'il n'y avait personne dans cette rue, il en arpenta la largeur entre caniveaux. Huit mètres... Huit mètres qui pouvaient enfin changer sa vie. L'effort fut surhumain.

Un soir, entre chien et loup, il aborda l'objet et l'épousa.

III

Vers les dix-sept heures trente, Charles Gibou sortit du *Jardin d'Hiver* le long de sa démarche automatique. Il était guidé par cet inconscient que l'on ne comprend jamais bien, qui fait que l'on traverse sans accident des rues, des villes, des vies entières. Faire attention. Mais à quoi? Est-ce finalement utile? Depuis huit ans qu'ils s'étaient unis, si l'on peut dire, Charles et Juliette avaient suivi un ruban qui du rose était passé à l'incolore. Le sourire de Juliette avait tout placé sur des rails. On s'était parlé, tenu par la main, bécoté sur les bancs, enfoncé dans les corps, dans les draps du plaisir, puis de l'existence quotidienne. On avait eu meubles, voiture, pavillon à crédit dans une paisible impasse aussi murée que l'avenir.

Au crépuscule du jour où se poursuit son nouveau retour à la maison, il suit le trottoir gauche de la rue des

Lilas qui mesure soixante-quinze numéros, vers le milieu de laquelle il tournera encore à gauche pour aborder l'impasse des Campanules. Car dans cette petite ville, outre le *Jardin*, on aime les fleurs parce qu'on redoute la couleur des gens célèbres.

Il est si rôdé, si fait, qu'il n'aura pas distingué les regards indiscrets, prudents, suspicieux, qui le suivront passer selon sa coutume. Il n'aura pas eu l'angoisse d'être reconnu par les voisins furtifs. Il saura qu'il est assuré dans la tranquillité. Un mort n'appréhende plus, pas même les milliers de visages qui apparaissent aux « jours de souffrance » des grands ensembles.

Une fois de grande inspiration, comme pour toutes les inspirations malheureuses, le maire, en compagnie de sa municipalité, reçut la visite d'un de ces hommes creux et riches de malheurs qu'on appelle les promoteurs immobiliers. Quand ce monsieur offrit aux édiles d'organiser la misère humaine, de lui donner l'eau courante aux étages, des vues imprenables et des ascenseurs, l'assemblée auguste, composée de notaires, de légumiers et de politiciens de tous bords tétant au pis de la spéculation, lui laissa un accord qui répondait à la

promesse de multiples arrosages. Chacun de ces sénateurs espéra se glisser au moins sous le panier dès qu'une âme charitable aurait l'idée juteuse d'en faire danser les anses. Et l'on construisit. On habita. On se mit à mourir d'ennui le long de ce trottoir de la rue des Lilas où naquit un clapier dont, chaque matin, un camion jaune changeait les litières. Et chaque jour ouvrable que le Bon Dieu fait, matin et soir notre comptable longeait cette garenne sans jamais s'être demandé rien. Qu'il eût ou non des étages, une ou plusieurs entrées, un toit de tuiles ou d'ardoises, une terrasse de béton, des grilles ouvrables et des mangeoires, un clapier était un clapier. Un oeil d'une seconde suffit pour le constater. Si le choix avait dû se présenter, comme tout français moyen sondé par les statistiques, le mari de Juliette aurait opté pour le pavillon. Et puisque justement il en avait un, peu lui importait l'immeuble à six étages et six numéros.

Charles Gibou marche à pieds réglés, il ne voit rien, il ne pense rien. Une ultime gloire cosmique éclate dans les nylons du crépuscule. Charles va rentrer pour dîner. Il n'en a pas le souci puisque Juliette aura pensé à tout. Ce qui l'a fait revenir du jardin public, ce n'est pas la

faim. Charles n'a pas faim, n'a pas sommeil, n'a pas soif, n'a pas fini, pas commencé. Il est un amoncellement de négations. Il y a seulement de l'automatique dans cette démarche traditionnelle. L'heure en est précise. Voilà passer « le Monsieur de dix-sept heures quarante-cinq ». Sur lui on peut régler toutes les montres. Cette forme du bizarre banal se déplace avec son volume sans couleurs. A la voir passer ainsi, aucun curieux, derrière son rideau, n'aurait l'idée saugrenue de se demander la marque choisie par cette ombre pour ses charentaises ou son savon à barbe. Aucune femme, dans sa tristesse mortelle et conjugale, n'oserait se dire qu'avec cet homme elle aurait pu trouver un destin différent. Personne n'aurait l'idée de dire à cet inconnu fantômatique: « Pardon Monsieur, pourriez-vous m'indiquer l'heure? » Et si tel était le cas, « Monsieur » étoufferait mal sa surprise et tremblerait. A peine pourrait-il répondre qu'il est six heures moins le quart du soir et qu'on est rue des Lilas.

Ah oui, la rue des Lilas. Le 51 a six escaliers et dans le hall bas de l'escalier C, une fille de quinze ans porte le prénom de Nicole. Sur dix filles, il y en a bien une pour s'appeler Nicole. Son saint patron a des parfums de

petits enfants au saloir, morts eux aussi. Mais c'est un mort qui marche et comme il ne voit rien dans son somnambulisme chronique, il n'a pas aperçu cette naissance de femme qui le regarde depuis deux mois et depuis trois mois l'observe. Car elle s'est prise d'un sentiment d'abord vague pour cet homme. Ils sont dans un style identique de vie: pour tout, Nicole est méthodique, très appliquée, solitaire, elle roule comme un train, et cet homme devient à ses yeux l'objet d'un attendrissement qui grandit.

Nicole sait que dans la rue des Lilas on la considère comme une futée capable de vacherie ou de mauvaise conduite. Dans les autres rues, elle a une sale réputation. Ses parents, les Ancèle, passent pour timbrés. On dit le père ivrogne, la mère une folle à bigoudis. Souvent, on crie dans l'appartement.

D'ailleurs il y avait eu des histoires et des voisins s'étaient plaints du tapage si bien que la police avait dû faire des descentes, mais sans résultats probants. De toutes les façons, les disputes finissaient par une paire de claques à Nicole dont la première faute majeure était d'exister sans que personne le lui ait demandé. Certes,

elle n'était pas la seule dans l'immeuble ou le quartier, mais le bruit des Ancèle la faisait remarquer plus qu'une autre et les gens parlaient d'elle, jamais pour la plaindre. Et puis Nicole Ancèle était curieuse comme toutes les femmes, mais sa faute majeure était son incomparable beauté, et la sensation d'être jolies donne aux filles des velléités d'indépendance. Cheveux très blonds, à la limite du cendré, yeux gris, une jambe athénienne, taille de guêpe. Son moindre pas attirait le regard et un élan de surprise. On comprenait mal que cette enfant du peuple pût avoir l'ample d'une princesse du meilleur sang. Son père laissait parfois dans l'escalier des traces de son ivresse mais on ne lui en voulait pas trop dans le voisinage immédiat. Sa femme lui réglait assez de comptes. Il faisait pitié.

La mère de Nicole était petite, brune, nerveuse de chair et de sentiments, la lèvre mince, pingre, violente, voix aiguë et langue de vipère. Nicole était sortie de ça et on avait peine à le croire. Encore plus de peine à en avoir la certitude. Il y a du scandale à jaillir parfaite d'un accouplement aussi aberrant et même si la règle est assez générale, on n'arrive jamais à l'admettre. Mais en

dépité de ses péchés de bistrot, le père avait du charme et gardait quelques beaux traits. Nicole poussa dans cette jachère de l'intelligence, nagea dans cette fosse de la laideur mentale. Incarnation de tous les refus, à moitié hystérique, disait-on, le sommeil agité, elle avait pourri trente ou quarante paillasses. Elle ne savait plus. On le lui avait dit sans se contenter de les lui faire payer et jusqu'à ce jour ses parents lui avaient décoché des gentilleses d'entre deux vins.

Ce soir-là, à quatre heures et demie, au retour du lycée où ses résultats étaient excellents, elle avertit qu'elle ne voulait plus personne dans sa chambre sans sa permission. De tels propos étranglèrent Louise et Ferdinand dont les collets montèrent jusque par-dessus le rouge des oreilles lorsque Nicole ajouta :

- Tous les deux vous broutez du mauvais côté des barbelés. A l'avenir, il me faudra du bon trèfle. Pour votre luzerne... bonjour!

- Tu vas surtout la boucler! relança Louise.

- Du foin! dit Nicole. Sous Louis XIV, je suis majeure à quinze ans. Je paie ma pension avec les aller et retour que je reçois.

Ferdinand n'aurait pas dû se lever pour envoyer une gifle à sa fille. Il manqua la joue esquivée, perdit l'équilibre, cassa deux verres sur la table, pulvérisa la carafe en projetant le vin dans le giron de sa femme, laquelle hurla en direction de Nicole:

- Mais qu'elle fiche le camp une bonne fois, cette caboche qui nous crève la tirelire!

Nicole avait disparu sans faire trop claquer la porte palière, car l'énervement de ses parents prenait des proportions qu'elle jugeait dangereuses.

IV

Nicole Ancèle est descendue dans le hall d'entrée de l'escalier. Elle a passé ses bras derrière elle et plaqué ses mains contre le mur froid, grenu, barbouillé d'une peinture grise éraflée par endroits, sur lequel des adolescents en mal d'originalité ont déposé des graffitis cochons, des haines contre qui ou quoi. Le long de ce béton qui fait face aux boîtes à lettres et voit les dernières marches, elle a laissé aller son dos, planté son pied gauche dans le glacis rayé de salissures. Elle a replié sa jambe droite jusque sous la fesse et rend un soupir rauque et profond. Elle ne pleure pas. Elle ne peut plus trouver assez de larmes dans l'angle des paupières, bien qu'on dise que les filles pleurent toujours. D'un rapide coup de la tête, elle a rejeté ses flammes, presque rousses dans le peu de lumière, puis elle a commencé son regard vague dans la direction de la rue. Elle va rester là plus d'une heure à changer de jambe, l'esprit et

le coeur dans un vide proche de l'absolu. Des copains passeront à qui elle ne répondra pas. Les garçons ne lui proposeront plus rien. Elle les a envoyés paître avec violence (elle est première en gym) et en a menacés des flics. Ils se tiennent sur leurs gardes.

Dans la rue des Lilas, le hall du 51 escalier C est pour Nicole un espace de pénombre. Bien sûr on a déclenché parfois la minuterie, mais elle ne dure pas et cela n'a pas d'importance. Les gens restent chez eux. C'est à cinq heures et demie qu'il y aura le plus de passage. Par les vitres de la porte dont le cadre de métal à double battant garde des traces d'un vert d'origine, elle a pris l'habitude de regarder la rue où les seuls événements sont dans les créneaux. Elle dévisage cette rue qui lui renvoie les limites de sa solitude. Un peu plus tard, il n'y aura guère que quelques hommes à suivre le trottoir. Les mères vont pamperser leurs moutards, d'autres feront ânonner des leçons pour imbéciles imposées par des abrutis. Si quelque personne vient à lui dire un bonsoir distant ou ambigu, des tu vas bien, tu es dans le noir, elle dira trois fois oui et elle pourra continuer de regarder avant d'avoir à remonter

pour continuer ses études dans la prison de famille. Et c'est justement parce qu'elle regarde dans la rue vers ces heures-là qu'on lui a fait la réputation qu'elle aguiche. Si tard, ce n'est pas pour les jeunes filles. Elle doit sûrement chercher les hommes rangés, ceux que leurs femmes conservent.

D'abord, et pour celles qui font encore l'amour, elles les entortilleront dans des bras secs que les ans ont travaillés, mais elles iront vite se débarrasser de « tout ça », parce que c'est sale. Et puis comme elles sont devenues frigides, ou bien ont persisté, elles ont simulé, pour ne paraître pas trop *sacs*.

Ensuite, surtout celles qui ne sont plus autre chose qu'une cuisine, ils pourraient leur échapper, jalouses à tout vent. Elles s'arrachent à mijoter pour éviter que Nicole envoie en l'air leurs époux, allez donc, et ne pas leur soutirer que le corps.

Enfin celles qui ne pardonnent pas à l'insulte de sa beauté.

Nicole vient d'apercevoir une nouvelle fois Charles Gibou dont elle ne sait pas le nom. L'heure est tombante

et l'ombre s'approche. Ce personnage qu'elle ne peut définir se profile au bout de la rue des Lilas. L'ombre avance encore. L'homme a un pardessus noir, strict, sûrement en laine peignée. Oui, tiens, l'homme a en plus un béret qui le fait plus pitoyable. Il doit être marié. Il marche comme le font tous les hommes après huit ans de mariage et d'épuisement, donc passifs et courbés, pas trop, avec des yeux neutres déjà remplis de la soupe prochaine et passée. Nicole s'aperçoit qu'elle veut le séduire, l'emmenner avec elle. Ailleurs! Quand on est sensible, on ramasse un chien écrasé. Dès le berceau, toutes les filles maternent. Nicole veut ce malheureux.

Attention. Tout va se passer très vite. Disons vingt secondes, juste le temps que peut mettre le passant pour arriver devant la porte de l'escalier C. Les choses se précipitent comme personne ne peut les imaginer. Voici une autre valeur de l'espace-temps. Non, ce n'est pas vingt secondes, pas plus qu'un dix-milliardième d'une de ces secondes tout à coup abolies. Nicole rêve, non pas vraiment que le bonhomme s'est arrêté, mais que le pas de son « Monsieur de dix-sept heures quarante-cinq » est stoppé. Soudain, le temps relatif s'est contracté, figé,

bloqué. La lumière s'est suspendue et ne va plus à la vitesse que lui trouvent ou imposent les gens de science. Les formes des choses sont entrées comme dans le négatif d'une photo. Plus rien ne bouge, les images grisent et se fixent sur un papier en relief. Voici que « le Monsieur » rentrerait presque dans un virage sépia d'il y a cent ans. Il s'appellerait Valentin Lenoir et il serait fonctionnaire. Il aurait trente et un ans. Il se serait marié avec une femme dans le seul intérêt de rompre une effrayante solitude. Elle ne l'aurait pas aimé vraiment, mais elle aurait profité d'une occasion de se faire une vie. Elle aurait été une passante à qui Valentin, en brave homme qu'il était, aurait déclaré son amour comme on déclare une guerre et comme on peut la faire par mégarde. Cette femme aurait profité de la situation, et, tout à coup, Nicole éprouve un coup de foudre parce que ces éclats ne se produisent que dans des moments d'émotion extrême. Le ciel se charge, noircit, il y a des roulements, les amours se nouent et vous déferlent sur la tête sans crier gare. La passion s'abat comme la grêle.

« Je suis complètement folle, se dit Nicole. Il faut pourtant que je le délivre, car il souffre. J'ai besoin de

lui et il va rentrer. Je le veux et il risque de m'échapper, d'échapper à la vraie vie, de passer à côté d'un bonheur extraordinaire avec moi. Il est nécessaire que je le fasse sortir du cliché. Je dois arriver à lui faire comprendre qu'on pense à lui au 51, escalier C. »

Dans la lumière mauve de la rue des Lilas, Morgane se sait à Bocéliande, pense à lui... pense à lui... Il est vrai que la rue des Lilas n'est pas encore noire et que les crêpes entassés du crépuscule ont les teintes nacrées de bonbons à la violette.

Alors se déclenche le phénomène inverse. Le temps commence à se décontracter, à reprendre sa course qu'il avait interrompue pour que Nicole puisse se dire ce qui sourd dans son cœur. « Valentin Lenoir » se met à remarcher doucement, puis plus vite, il va exploser, jaillir du papier à virage sépia pour disparaître dans le flou d'une haie de thuyas. Le temps accélère. Dans un accès soudain, Nicole se jette hors du hall du 51, dévale les quatre marches, non elle les saute, elle court, deux secondes. La voici sur le trottoir. Machinalement, elle pose un genou en terre et sa main qui s'égare au sol devant l'homme caresse le gravier fin. Comment lui

parler? A deux mètres devant elle, « Valentin Lenoir » s'est brusquement pétrifié.

- Monsieur Valentin Lenoir?...

Nicole a la voix douce et caressante. Le Monsieur est fixe. Il ne se comprend en rien. Non, pas tout de suite cette réalité qui déferle. Il en éprouve cependant le besoin car cette voix, cette question, cet appel, tout cela n'est pas pour lui, évidemment. Et si par hasard il regarde, il verra qu'il y a dans les environs peu ou pas immédiats quelqu'un d'autre à qui s'adresse ce timbre de jeune fille. Ce sera une surprise désagréable. Il abaisse son regard, car jamais dans une rue, encore moins dans celle des Lilas, jamais une voix aussi douce ne s'est dirigée vers lui. Mais il n'y a personne. Ce n'est pas une femme, seulement une voix, une voix de femme, non, pardon, une voix de jeune fille. C'est une voix limpide, transparente, translucide, moirée derrière la ténuité d'un brouillard. Car cette voix de jeune fille traverse en éclair une pensée obtuse qui n'a pas fonctionné depuis tant et tant d'années. La voix de Nicole, non, la voix d'il ignore laquelle farfouille sa cervelle morte, qu'il croyait évidée mais qu'un entêtement inexplicable maintient en une

décomposition jamais finie, une rigidité proche de l'effondrement mais dont la déliquescence définitive semblait retardée, comme tout à l'heure au *Jardin* quand il avait cru entendre: « Ci-gît Charles Gibou... »

V

« Valentin Lenoir » mit quelques instants à se remettre de sa stupeur. Quand on a passé tant d'années dans les glaces de rêves avortés, il peut y avoir des moments qui appartiennent au miracle. Devant lui, par terre, que vient faire cette fille inconnue? Que veut dire cette caresse au gravier? Et pourquoi cet agenouillement devant un homme qui n'est rien pour lui-même ni pour elle selon toutes les apparences? Il se trouve face à face avec un mystère pour lui insondable ou qui traduit une sorcellerie à laquelle il est étranger, totalement. Et le *Jardin d'Hiver*? Et le lémurien? Et Juliette? Et l'on vient de l'appeler « Valentin Lenoir ». Il y a forcément maldonne. Il a bien entendu ce nom. « Lenoir ». Oui. C'est bien ça. Certes, il fait noir puisque la nuit finit de tomber. Pourquoi la nuit? Pourquoi cette heure? Pourquoi moi et pas un autre entre la mort et la vie? Et

« Valentin »? Qu'y a-t-il de commun entre mon pauvre moi d'un Ci-gît et Saint Valentin? Voilà que le saint patron des amoureux protège Monsieur Gibou... On aura tout vu! Et il distingue de plus en plus mal cette fille à genou. Il ne l'a d'ailleurs jamais ni vue ni remarquée. Elle venait de sortir d'un escalier qui n'avait rien de prédestiné. Cent fois, mille fois, il était passé devant ce 51 qui aurait pu être un autre 51 dans une autre rue d'une autre ville et dans une existence différente à une époque indéterminée.

Charles Gibou se reprend à penser. Non, à réagir, ce qui ne lui est pas arrivé depuis...

- Mademoiselle, Madame, je ne comprends pas ce qui vous arrive, ni à moi. C'est quand même bizarre! Non, non, je vous assure, mon nom n'est pas « Valentin Lenoir », je ne m'appelle pas comme ça! Il y a une erreur. Et puis relevez-vous, je vous en prie. Je rentre chez moi. J'ai fini mon travail de la journée. Je suis passé au *Jardin d'Hiver* où j'ai rendu visite à ce pauvre lémurien qui n'avait rien commis pour être en cage, à côté des folles de l'Hospice. Et ce n'est pas de ma faute si on a peint les bordures en vert-wagon. Des gamins

m'ont appelé « Cigi ». Mais ils se sont trompés, je vous assure. Je ne connais pas de « Valentin Lenoir ». Allons, relevez-vous, je vous en prie encore une fois. Il faut que je rentre chez moi car ma femme m'y attend. Vous êtes si belle, si jeune! Elle va s'inquiéter vite si je suis en retard. Vous comprenez? Je suis comptable. Un simple comptable! J'habite là-bas dans l'impasse des Campanules et si je me mets en retard, il va falloir que je donne des explications. Et Juliette ne me croira pas. C'est Juliette. C'est ma femme, vous comprenez... Il est tard, maintenant. Il se fait très tard... C'est trop tard!

Dans une incroyable précipitation, comme un moine en prière cherche à rattraper le temps perdu sur son chapelet, il égrenait des phrases haletantes et sans suite évidente. L'émotion lui coupait les jambes et il se sentait incapable d'interpréter une situation qui tombait comme un coup de tonnerre zèbrerait le bleu dans un ciel d'été.

- Monsieur, dit Nicole, ne me laissez pas seule. Ne me laissez plus. Monsieur Lenoir, car vous êtes le mystère de la nuit, ça fait bien longtemps que je voulais vous rencontrer pour vous dire que rien ne peut plus continuer de cette façon idiote. Il faut que vous partiez

avec moi. Depuis trois mois je vous guette. J'hésitais. A cet instant tout est dit! Il faut que nous fuyions ensemble et si vous ne voulez pas m'emmener avec vous, il faudra que ce soit moi qui vous arrache à cette rue où je ne supporte plus nos deux fantômes. J'attends ce moment dans cette entrée que je déteste. Vous marchez inutilement, même le matin, et puis surtout le soir, ce soir. Je suis sûre que nous pourrons vivre puisque nous nous ressemblons...

Dans les trifouillis du cerveau de Charles, les choses se remettent en place.

- Mais... Non, je vous assure... Mademoiselle, que me dites-vous? Je ne comprends rien à vos paroles... Et puis Juliette a dû préparer du coeur à la tomate! Je ne peux pas lui laisser son coeur sur les bras... C'est affreux... S'il vous plaît, laissez-moi passer...

Il restait planté, les bras le long du corps, hésitant entre la panique et la syncope. Et comme Nicole ne semblait ni vouloir plus parler, ni bouger de cette place qu'elle occupait, un genou en terre et caressant toujours le gravier, Charles reprit une bonne conscience. Après un long soupir qui pouvait passer pour traduire de la

commisération, alors qu'il était presque ému aux larmes, il posa lentement à terre la sacoche qui l'accompagnait ordinairement, prit sur lui une fois de plus et fit deux pas vers Nicole. Il se pencha vers elle, passa ses mains sous les bras de la jeune fille dont il discernait mal les traits diffus, à cause de l'obscurité plus profonde, et l'aida à se lever comme un accoucheur élève de la terre l'enfant dont la peine est infinie de devoir s'en extraire.

Il faisait frais. Le crépuscule achevé laissait après lui une ombre solennelle. La nuit de la femme venait de descendre aux pieds de Charles Gibou et il l'avait relevée jusqu'à lui. Maintenant, il distinguait un peu mieux ce visage assez froid. Du moins était-ce ce qu'en laissait soupçonner la faiblesse de l'éclairage public en ce lieu. Nicole lui parut soudain grande, svelte, magnifique, fondue dans une nuée, émergeant lentement de l'enfer d'un grand ensemble. Les yeux de Charles furent balayés, cette jeune fille le regardait avec une intensité qu'il ressentait mais ne mesurait pas vraiment. Il ne savait pas quel feu pouvait jaillir de cette chevelure, à cette heure indécise, mais filante telle une cascade dorée rebondit avant d'aller grossir son ruisseau.

Ils restèrent ainsi l'un devant l'autre pendant un temps sans mesure possible. Leurs respirations s'évanouissaient dans le silence de la rue des Lilas. Ce n'était pas un silence véritable car on aurait pu entendre, tamisés par les fenêtres, des sifflements de cocottes-minute, des chocs d'assiettes que l'on place sur des toiles cirées, des appels indistincts, un diesel au ralenti un peu plus loin. Un vingt-six mars comme un autre.

De nouveau, encore une fois et pour quelques secondes, le temps s'arrête. La cervelle de notre personnage explose en des milliers d'éclats vers tous ses recoins les plus secrets. Le sang afflue, circule, se rencontre, se bouscule.

- Mademoiselle...

A peine a-t-il commencé qu'il est paralysé par tout ce qui se déverse dans sa pensée soudain violente et que le hasard a violée. Juliette. Sa jeunesse. Les avions de carton. La comptabilité. Le *Jardin d'Hiver*. Toujours ce lémurien qui hurle, puis dont les membres s'éparpillent. Les folles qui tiennent les barreaux. Sa maison impasse des Campanules. Il ose, dans l'autre rue d'il y a huit ans

qu'il vient de traverser, pour aller sur le trottoir d'en face:

- Mademoiselle Juliette...

Non, cette fois ce n'est pas Juliette. Il y a du trouble dans les replis de sa mémoire. Ce doit être la fin. Il va s'effondrer. C'est la folie qui rampe et va le dévorer. S'il tombe, il affolera cette jeune fille inconnue qui aura peur et criera au secours. « Valentin Lenoir » vacille, ce qui lui reste de raison se vide. Tout en douceur, le temps se remet en route pour ses interminables enjambées au travers de l'espace. A peine audible vient à lui la voix de Nicole:

- Valentin Lenoir...

A cet instant, c'est encore la précipitation. Tout s'enchaîne à une vitesse débridée. Valentin-Charles-Lenoir-Gibou est l'objet d'une étrange agression. Tout à coup le bras gauche de Nicole se glisse sous le bras droit de Charles. Le bras droit de Nicole enveloppe l'épaule gauche de Valentin. La bouche de Nicole s'empare de la bouche de Charles. La langue de Nicole fouille, fiévreuse. Valentin fond et détrempe son acier contre ce feu pointu qui le fait rougir jusqu'à la racine des

cheveux. Toutes ses vérités sûres, ses routines, ses maîtresses que tant d'années il accumula, toutes ses ornières, tout est aplani, balayé, arraché, extirpé dans l'oeil d'un furieux cyclone. Tout craque, se lézarde, abattu par le prodige. Nicole tient toujours Charles dans ses bras. Le visage de Nicole prend un infime recul, juste assez pour que Charles l'entende chuchoter:

- Valentin-Le-noir...

Malgré la mollesse de tout son être, de son corps, de son cerveau délavé, Charles Gibou retrouve assez de force:

- Mais je ne suis pas Valentin Lenoir!

- Alors qui? demande Nicole brusquement nerveuse.

-Je m'appelle... ON... m'appelle Charles Gibou...
numéro 1.40.10.38.123.123...

- Valentin, que tu es drôle! lui renvoie-t-elle dans un éclat de rire retenu qui laisse percer une voix comme Charles n'a jamais osé penser qu'il en existât. Mais Nicole enchaîne sur une question que posent toutes les femmes:

- Valentin, est-ce que tu veux bien de moi? Oh...
seulement un peu! Tu vois, Valentin, nous allons partir

pour faire le tour du monde et nous nous arrêterons
parfois en chemin! Oui? Réponds-moi!... Parle, quoi!

- Eh bien, eh bien... mais...

VI

Il se met à courir comme il ne l'avait pas fait depuis des années. Il abandonne cette jeune fille sur le trottoir. Sans le vouloir, mais veut-il en savoir plus, il s'élance dans une fuite éperdue pour gagner l'impasse des Campanules et se précipite au 17 où l'attend une maison chaude, douillette, bien astiquée, avec des patins, des housses sur tous les meubles qu'on ne découvre que si l'on reçoit la famille réduite aux beaux-parents, parfois des amis aussi rares que le soleil un jour de pluie. Il fallait qu'il y eût des fêtes extraordinaires pour un tel remue-ménage. Voire certaines années, les Gibou n'avaient reçu personne et le seul facteur avait passé la porte afin de faire signer à Juliette quelque décharge pour un mandat ou que sait-on.

Quand il arriva le long des thuyas du 15, il ralentit brutalement, s'arrêta presque et tenta de reprendre son souffle tant bien que mal, sans compter la sueur qui mouillait ses cheveux. Il épongea ses tempes, défit son cache-nez et s'assit sur le rebord d'une murette pour reprendre ses battements de coeur. Il tenta de réfléchir à ce qui venait de lui arriver. Il n'y comprenait toujours rien et alla jusqu'à se demander s'il ne s'agissait pas d'une farce. Plein de jeunes dans cet immeuble du 51 n'étaient pas incapables, après tout, d'avoir fait un de ces paris stupides comme ils en font parfois de jouer un mauvais tour à des personnes un tantinet originales. Bien sûr, il était connu pour longer la rue à la même heure, au même rythme, avec des allures de rond de cuir fonctionnant au cadran. Il n'envisageait pas la moindre sincérité chez cette fille qui lui paraissait complètement folle et avoir des gestes bizarres. Dans la rue on ne met pas un genou en terre devant les gens, surtout quand on ne les connaît pas. Dans l'ombre, avec ça! C'était pour que Charles ne pût voir ses traits. Allons donc! Malgré tout, il y avait du mystère dans cette aventure, et il se reprit à se troubler mais lutta contre sa concentration

excessive pour ne pas trahir quoi que ce fût devant Juliette. Il fallait rentrer dans l'état habituel. Un soupçon serait un casus belli et il en avait horreur.

Comme le calme semblait revenu, il regarda sa montre et constata avec effroi qu'il avait une bonne demi-heure de retard. Il se releva, se rajusta sans trop raffiner et reprit sa marche pour les trente pas qui lui restaient. Sa clef, la porte en fer du jardin. Elle grince et il la referme attentivement. Il y a de la lumière dans l'entrée et la salle à manger. Enfin chez soi, et ces battements de coeur qui reprennent, et ce noeud dans le ventre.

- Eh bien, mon minet, ça fait bien vingt-cinq minutes que je t'attends... Tu aurais dû être là à moins dix! Ce n'est pas dans tes manières de me faire patienter. Je suppose que tu as été retenu au bureau et qu'on a encore abusé de toi. Mieux, je soupçonne quelque secrétaire... Ah celles-là, avec leurs jupons qui savent dépasser, pleins de dentelles en quête de belles-mères!

- Ne dis pas de bêtises, je t'en prie.

- Bêtises ou pas, tu as vingt-cinq minutes de retard et en plus tu reviens sans ta sacoche que tu as dû oublier

chez elle, car tu ne l'as pas laissée sur un trottoir avec tous tes papiers, évidemment et je m'en doute! Dans l'affolement de vos baisers, elle est restée sur une descente de lit. Mais ta maîtresse est habile. Je dois reconnaître que tu n'as pas emporté son parfum.

Juliette flaira le col et les manches du manteau de Charles. Sur les manches elle sentait un petit quelque chose, mais il n'y avait rien de sûr dans les odeurs fugaces mêlées à l'humidité du soir. Oui, il avait oublié sa sacoche sur le trottoir de la rue des Lilas, devant le 51, escalier C. Il ne comprenait pas non plus comment cela avait pu se produire. C'était la première fois qu'il commettait un oubli aussi grave, une catastrophe. Dans l'entrée, ayant à peine posé manteau et béret, il s'assit sur la deuxième marche de l'escalier se sentant foudroyé, dans un délabrement indicible et un découragement sans limite. Devant ses yeux égarés, face à un horizon invisible, il n'y avait strictement rien qu'un trou sans fond. Encore un. L'habitude. Il songea qu'il était victime d'une damnation déjà bien entamée sur terre et que la vie l'avait pris dans un piège dont il ne se débarrasserait jamais. Il murmura quelques sons avec l'impression

sourde qu'il faisait une chute dans un abîme où il ne finirait pas de tomber comme un nouveau Satan et sans laisser derrière lui la plus infime des rémiges. Il connaissait bien ce sentiment de vide et de nullité. Cette situation intérieure de non-être, voilà qu'elle se représentait mais dans une circonstance nouvelle: la vision d'une autre femme que Juliette, une rencontre absurde ou inespérée selon l'angle d'optique.

Juliette devint impatiente:

- Je savais bien que tôt ou tard je finirais par te prendre à ton jeu. Elle est belle la confiance que je te faisais! Moi, pauvre imbécile qui reste à la maison! D'ailleurs ce n'est pas la première fois. Pour les autres, tu as trouvé des excuses et je les ai acceptées après tes explications interminables. C'était pour ne pas faire durer l'histoire que tu bâtissais. Je le voyais. Tu me prends vraiment pour une cruche! Mais ce soir tu n'as pas ta sacoche et tu ne peux plus rien trouver ou inventer comme diversion. Je n'en puis plus. Je te déteste, et avec tes aventures à droite ou à gauche tu vas me rapporter une sale maladie. Quel cochon!

A cette insulte, il se réveilla de son néant. Passer pour inexistant, c'était sans grande conséquence et cela n'allait pas contre l'idée qu'il se donnait de lui-même. Mais ces mots de « sale maladie » et de « cochon » firent naître en lui la révolte et l'indignation. Il avait donc une santé cachée mais suffisante. Il se leva de sa position soumise et un début de colère ondula dans son regard.

- Tu es loin du compte! Si tu savais!

- Si je savais quoi?

- J'ai laissé ma sacoche sur le trottoir de la rue des Lilas, devant le numéro 51. Je ne l'ai pas fait exprès, ça, je t'assure!

- Tu prétends avoir laissé ta sacoche sur un trottoir et que tu ne l'as pas fait exprès! Vraiment, j'aurai tout entendu. Non, je ne te crois pas parce que ce n'est croyable pour personne. Je suis une crétine de t'écouter. Pas étonnant que personne ne vienne chez nous. Tu racontes sans arrêt n'importe quoi et je crois être la seule à n'avoir pas encore fui ta présence. Cette fois, tu es odieux, vraiment.

- Mais Juliette, je t'assure que...

- Non, je ne te crois pas. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Tu entends? Je ne veux pas te croire, reedit Juliette en détachant ses mots.

- Mais enfin je ne suis pas fou! Si tu ne veux pas me croire, il faudra que je te donne la preuve que j'ai laissé là-bas ma sacoche. Je te dis que c'était devant le 51. J'ai un peu mal à la gorge ces temps-ci et je me suis arrêté de marcher afin de me moucher. J'ai posé ma sacoche parce qu'avec mon manteau ce n'était pas commode de prendre mon mouchoir dans la poche de mon pantalon. J'ai dû ne plus faire attention. J'ai repris mon chemin. Tu sais que je suis souvent distrait. Alors voilà.

Charles avait quelques tremblements qui n'échappèrent pas à sa femme jalouse.

- Je ne sais pas si tu es distrait, rétorqua Juliette, mais enfin la seule chose certaine c'est que tu ne sais pas mentir. Il faudra que tu ailles en prendre des leçons. De toutes façons, je ne te crois pas et je vais te donner la preuve que moi j'ai raison et que tu essaies de me tromper sans être capable d'y mettre le prix. Il a laissé sa sacoche sur un trottoir pour se moucher et il monte toute cette pièce de boulevard qui ferait rire, mais moi

elle ne me fait pas rire du tout. Et d'abord montre-moi ton mouchoir... J'ai dit « Ton mouchoir! » Charles obtempéra lentement à l'injonction. Juliette palpa le tissu, le développa, renifla, grogna:

- Ce n'est pas de la nique.. c'est de la sueur! Quand on fait l'amour, diable, on transpire! Mon pauvre ami, tu es fait! Allez, viens avec moi, et de ce pas...

Il fallut remettre son manteau, son béret, repartir pour ce lieu qui s'habillait de lumière dans la mémoire de Charles. Non, la jeune fille n'aurait pas pris la sacoche mais si c'était le cas, l'ennui ne ferait que s'amplifier et prendrait des proportions qu'il ne pouvait mesurer et n'osait pas envisager. Si les cris et les injures lui tombaient sur le coeur, il ne ferait que s'enfoncer encore plus dans la solitude et la mort mentale.

Sans ôter son tablier en toile cirée, Juliette se jeta sur les épaules un imperméable épais, embaucha ses gros pieds dans de grosses chaussures de jardin. Elle était agitée et avait de fortes respirations qu'elle entremêlait de soupirs puissants, allant les chercher sous des seins lourds qui poussaient en avant.

Ce fut alors le retour sous une nuit devenue maintenant très désagréable. Malgré son énervement, Juliette ne marchait pas vite, comme dans une autre mesure Charles préférerait presque avoir perdu cette sacoche plutôt que de sembler se replier vers un endroit dont il avait fui, dans lequel on le guettait peut-être pour se moquer de lui et faire des gorges chaudes chaque fois qu'il y repasserait. Il allait falloir qu'il choisisse un autre chemin, mais, comme l'impasse des Campanules aboutissait inévitablement dans la rue des Lilas, on l'attendrait au coin pour lui monter d'autres coups à le faire mourir de ridicule. S'il passait à d'autres heures, le problème ne serait que déplacé. Arriver plus tôt l'obligerait à passer plus d'heures avec Juliette; rentrer plus tard exigerait la justification de changements d'horaires au-delà des temps pratiqués légalement dans les entreprises.

On arriva à l'angle de la rue, on tourna sur la droite et l'on continua de marcher. Lui souhaitait à la fois aller plus vite pour retrouver ladite sacoche mais aussi s'enfuir quelle que fût la direction. Et cette Juliette qui lui emboîtait le pas, qui contribuerait à le ridiculiser

encore plus par sa lourdeur et ses pataugas. On connaissait Juliette dans la rue des Lilas. Elle y passait pour se rendre au marché, deux fois la semaine, mais on ne savait pas qu'elle était la femme du « Monsieur de dix-sept heures quarante-cinq! »

On passa devant le 57. On accéléra. Ce fut enfin le 51. Charles fit mine de chercher, retrouva les traces du gravier remué par les mains de la jeune fille. C'était là, très précisément, mais il ne fallait surtout pas que Juliette y pose un pied! Notre homme regarda bien, mais il fallut se rendre à l'évidence: la sacoche avait disparu.

VII

La rentrée des deux Gibou fut silencieuse. Même Juliette ne fit aucun de ces commentaires que Charles redoutait. Dans le silence, on se mit à table pour manger le réchauffé de coeur à la tomate. Lui ne savait pas trop où mettre ses mains, oubliait sa serviette, refusait le vin, ne se resservait pas. Il ne leva pas ses yeux vers Juliette. Juliette était prostrée sans manifester ni colère ni persiflage. Pas de télévision, pas de café, pas de goutte. On resta devant la table de la salle à manger. Pendant deux heures, sans avoir rien à se dire comme dans ces moments où se prépare un orage furieux et dévastateur, sans se lever pour débarrasser la nappe, ils passèrent des moments si épuisants que le néant où Charles s'était de nouveau réfugié lui devint insoutenable. Avec forte animation :

- Je te jure que je t'ai dit la vérité vraie. J'ai laissé ma sacoche sur le trottoir, devant le 51 de la rue des Lilas. On

me l'a donc volée, ou peut-être quelqu'un l'a-t-il prise pour en chercher le propriétaire. Sûrement, demain, on te la rapportera. De toutes façons, il n'y a pas d'argent. Avec mes papiers, on saura mon nom et mon adresse, et puis tout sera remis en ordre et tu verras que je ne t'ai pas menti. Parce que je ne t'ai pas menti... Ça, je te le jure encore et encore, que tu me croies ou non...

Il fut un instant surpris d'avoir osé cette remarque finale qui tranchait sur la coutume.

Juliette se leva sans desserrer les dents, ramassa les couverts et les verres, mit à tremper, plia les linges de table, éteignit toutes les lumières et monta se coucher. Il resta dans le noir, toujours assis à sa place, et pendant longtemps il demeura ainsi les mains posées sur le bois. De nouveau il était habité par ce trou mental qu'il connaissait bien. Pourtant, au fin fond de ce trou, perçait comme une lueur faible, lointaine, à peine distincte, quelque chose tirant sur un mauve grisé. Il aurait juré la naissance lente de ces ronds irréguliers que l'on voit parfois avant de s'endormir, qui ondulent et se tortillent, font un peu des pièces de puzzle, s'élargissent et fondent au milieu des zébrures jaunes éclatant sur leurs bords. La couleur

changea doucement, passant aux indigos marbrés, puis à des verts jaspés d'oranges délavés. Les lueurs se multiplièrent, se colorèrent un peu plus, se chevauchèrent jusqu'à faire apparaître des stries en sinusoïdes d'abord très longues, en houles peu à peu jaune sombre, en mèches caressées dans la douceur d'une brise de printemps. Un grand ovale obscur naquit au milieu d'elles mais sans traits distinguables, une sorte de visage esquissé à l'estompe et que balayaient en passages successifs des vagues mordorées et floues. Charles en fut saisi d'une angoisse sourde: voilà qu'il était maintenant le théâtre de visions délirantes. Mais non, ce devait être le souvenir tout récent de cette jeune fille bizarre qui lui avait tout à l'heure parlé, qui lui avait dit des choses qu'il n'arrivait pas à se remettre en mémoire. Il en était sûr, elle n'avait pas été une vision, mais ce visage était aussi vague que dans l'ombre et malgré ses efforts pour reconstruire ce qu'il avait pu voir de cette jeune fille, seules des formes sans contours évidents et sans teintes précises revenaient dans son regard observant les ténèbres.

Dans tous ses muscles renaissait aussi cette raideur paralysante, moins forte que là-bas, devant ce 51 où il ne

passerait plus qu'avec la peur d'être encore accosté, ce 51 devant lequel il ne passerait plus du tout. Ou bien il changerait de trottoir, ou bien il essaierait un autre parcours quoique la chose ne lui parût pas facile. Il verrait.

Il y avait aussi et surtout la question de la sacoche qui se mit à le tourmenter. Ce n'était pas pour son contenu qu'il était dans l'ennui. Sa carte d'identité, les papiers de sa voiture, un dossier de comptabilité, mais en double et en rien compromettant. Certes, il irait faire une déclaration de perte, ou de vol, il ne savait pas au juste, pour l'instant. Bref, il faudrait mentir, comme d'habitude, et, comme Juliette, les gendarmes auraient du mal à le croire... Evidemment, on peut avoir posé une sacoche pour prendre son mouchoir, mais l'oublier avec une telle désinvolture! Et si la jeune fille la rapportait au Commissariat, elle donnerait une autre version très probablement. Qu'il dise la vérité ne pouvait être envisagé.

Il tenta en imagination de refaire son parcours: il était sorti du Cabinet des Frères Lafriche. Bien. Ensuite il avait pris l'avenue Maurice Dussoulier pour gagner le *Jardin d'Hiver*; après, il avait emprunté la rue du Dernier Passage pour enfin s'engager dans celle des Lilas. Depuis de

nombreuses années, c'était sa route. Il la faisait avec sa sacoche et son coeur définitivement éteint, on aurait dit. Il savait toutes les villas, les petits immeubles et ce plus grand qui commençait au 49, ce clapier abominable dont les entrées étaient éternellement ornées de poubelles grises en PVC. Cet immeuble de six étages et de six numéros était un lieu de continuel mouvement et il était rare que le matin Charles n'eût pas à couper des passages de déménageurs. Mais ce soir, il n'avait rien remarqué. Son pas avait été régulier, machinal, son heure normale, à la minute près: à 17 h 44, il était passé devant le 49. Puis le trou. Rien. Impossible de reconstituer ce qui s'était produit. Il ne voyait plus que cet ovale obscur et les longues chutes de cheveux transparentes et dorées. Oui, c'était une grande et jeune fille, avec un visage indéfinissable dans l'ombre d'un crépuscule déjà bien avancé. Il se souvenait qu'il l'avait relevée en la prenant sous les bras, qu'il l'avait appelée Mademoiselle et qu'elle lui avait dit quelques phrases. Mais de quoi parlait-elle, quels mots précisément? Ensuite, il s'était mis à courir pour rentrer chez lui, il s'était un peu arrêté dans son impasse, l'altercation rapide avec Juliette. Plusieurs fois il reprit ce parcours pour tenter de

rassembler des détails et toujours au même endroit se dressait le même mur du néant et le même dessin qu'il venait de revoir dans l'obscurité.

Il entendit que Juliette commençait à ronfler. Il se leva et tâtonna pour aller dans le bureau-salon, mit la lumière tamisée de sa lampe de travail et fouilla dans son classeur pour trouver une chemise où il gardait précieusement un portrait imaginaire de jeune fille. Quand il avait dix-huit ans, il l'avait dessiné lui-même qui représentait la figure idéale de la femme telle qu'il la rêvait souvent. Cette figure était d'un ovale allongé avec des traits amples et sans détails expressifs. Ce portrait était divisé en deux parties verticales: à gauche dominait un blanc très cru, à droite un noir très profond. En inversion de teintes, les cheveux se distribuaient par masses, plus pour suggérer que pour peindre. Il chercha encore, examina d'autres chemises, mais il fut pris par le désespoir. Son dessin avait disparu.

Cette fois il s'engouffra dans son fauteuil et passa de longs moments à essayer de se souvenir où il avait pu ranger ce dessin. Le retrouver c'était pour lui un moyen de revoir cette fille étrange, peut-être de saisir les causes de son apparition soudaine, de recomposer sa réalité vivante,

de calquer un fantasma sur un non-souvenir pour tenter de lui donner une forme visible, sinon une voix. Car il sentait que sa mémoire le trahissait sans pitié. Les mots lui manquaient pour qualifier cet état qui le tuait à petit feu, d'autant plus dans un moment où l'on est de ceux à qui jamais rien n'arrive, tout s'imbrique et s'entremêle. Et à propos de ce dessin, c'était peut-être Juliette qui l'avait détruit parce qu'elle y voyait un espoir de Charles dans son passé, l'inverse de ce qu'elle était devenue, elle! de ce que les années lui avaient infligé comme outrages. Elle avait été mince et pas si mal tournée, une figure chafouine, sans beauté mais régulière, une longue queue de cheval descendant jusqu'à une croupe dont le déhanchement et le tomber intéressant, sous une jupe plissée, suggérait beaucoup. Il se mit alors dans l'esprit la responsabilité de cette Juliette qui ronflait avec la conscience d'une journée bien remplie et qui se dit que demain il fera jour.

Il éteignit la lumière, même douce, qui l'agaçait à la fin, et il se laissa replonger dans son fauteuil. Cet homme de l'ombre en espérait tout. Elle lui avait révélé déjà les premiers contours du visage attendu. Sans sollicitations extérieures, sa cervelle serait plus libre de travailler dans

ses replis. Les mots de la jeune fille allaient sûrement recoller ensemble leurs vibrations et leurs sens, s'organiser, s'enchaîner, se poser sur les lignes ou les intervalles pour qu'il puisse redéchiffrer la mélodie enchanteresse qui l'avait tant troublé. Ce 51 de la rue des Lilas, escalier C, devenait maintenant un lieu sacré. Ce mètre carré fatal, plus personne ne devrait y poser le pied. Il fallait en préserver le charme, en faire un temple, comme les Anciens plantaient quatre bornes magiques autour d'un endroit où s'était abîmée la foudre de Jupiter, sinon tout vivant qui s'y appuierait n'y placerait que sa dégradation d'homme. Lui, sur le trottoir d'en face ne regarderait de loin ce lieu qu'avec un oeil fuyant pour n'en pas déranger la déesse du souvenir. Si ce lieu avait été caché de la foule, il y aurait déposé des fleurs, sacrifié quelques gouttes d'un lait pur, s'y serait recueilli intensément. Alors peut-être, la déesse de la nuit aurait daigné lui rendre visite. Elle aurait été touchée par la fidélité de son prêtre et, voyant la tendre patience de cet homme malheureux, un jour de grande émotion, un soir qu'elle se serait sentie très seule dans son ciel étoilé, parmi les jaspes d'un crépuscule finissant, elle

aurait modulé à l'oreille de Charles les mêmes mots, ces mots d'autant plus beaux et doux qu'il ne les trouvait plus.

Elle serait venue pour lui chuchoter qu'il est un lieu de repos pour certains êtres restés purs et adolescents mais qui se sont fourvoyés dans un mauvais chemin de l'amour.

Juliette continuait de ronfler.

VIII

Dans sa chambre, Nicole Ancèle regardait cette sacoche qu'elle avait emportée à tout hasard pour ne pas la laisser dans la rue. N'importe qui pouvait la prendre et en faire Dieu savait quoi.

Lorsqu'elle était remontée dans l'appartement de ses parents, sa mère lui avait demandé d'où elle venait. Dans un haussement d'épaules elle avait répondu qu'elle était restée dans l'entrée d'escalier pour attendre l'homme de sa vie. Louise ne pouvait croire une pareille énormité et de nouvelles remarques montèrent de quelques demitons les unes après les autres. On lui avait fait des allusions sur la conduite de sa fille. Elle draguait au lieu de faire son travail d'écolière. Des garçons disaient qu'elle s'envoyait « des vioques ». En plus, on ne l'avait pas prise en flagrant délit, mais on se doutait qu'elle

avait chaperonné dans le supermarché du centre ville. La police était venue parler de cette histoire.

Nicole ne répondit pas à ces acidités. Elle savait très bien que si la police avait fait deux ou trois visites à la maison, c'était à cause des cris et des chamailleries incessantes entre ses parents, que des adolescents dont elle avait repoussé les avances faisaient courir à son sujet des méchancetés gratuites par esprit de vengeance. Relever des rosseries que sa mère lui envoyait c'était perdre encore et encore du temps. Donner des explications et des justifications ne servirait à rien. Serait-elle sincère que sa mère ne changerait pas ses attitudes d'agressivité, de violence, d'injustice. Cette femme en voulait à toute la terre. Inutile de discuter avec des gens aigris qui font grief de tout.

La durée de phrases sans suite fit intervenir Ferdinand qui reçut à son tour les paquets de reproches, envoya Nicole dans sa chambre, poussa sa femme dans la sienne afin de la calmer à plat-ventre sur la commode. Louise gémit sans grande retenue. Tout irait mieux maintenant. Elle rajusta son tablier, se retira pour trois minutes, replaça quelque peigne et l'on se mit à table.

Nicole assez rompue à ce genre de cirque garda une position de marbre. Pendant le repas elle ignora de quoi parlèrent ses parents. Un voisin sonna. Il venait pour avertir Ferdinand d'un petit travail « pénard » à ne pas manquer le lendemain. Nicole n'avait rien entendu de ces échanges sans intérêt pour elle. Pendant tout le dîner, elle avait repassé sa leçon d'histoire, et par moments, entre les paragraphes insipides sur les luttes ouvrière au siècle dernier, lui venait l'image de son « Valentin Lenoir ». Avec une esquisse de sourire elle pensait à quelle fantaisie avait bien pu l'émouvoir pour trouver un nom pareil! Certes il n'était pas jeune mais il y avait là une garantie de tendresse d'autant plus dénuée d'arrière-pensées qu'elle-même avait fait le premier pas.

A huit heures et demie, après les informations télévisées, comme toujours consacrées aux crimes, aux guerres et autres catastrophes, elle leva le camp pour aller s'enfoncer dans sa petite solitude. Au moins dans sa chambre, n'était sa mère qui avait dû inspecter les tiroirs, elle éprouvait une liberté suffisante. Elle avait acquis, par entraînement, la capacité de se faire un silence intérieur qui lui épargnait d'accorder trop

d'attention aux éclats de voix et aux misères de la famille. Avec les années, bien peu il est vrai, elle était devenue presque sourde à ce qui ne la touchait pas de très près. Même, elle n'entendait plus ce que l'on disait d'elle une fois sa porte fermée. Heureux tempérament qui forge des caractères à toute épreuve. Et cette apparence d'insensibilité n'était pas étrangère à ce qu'on pensait d'elle ici ou là mais qui, désormais, ne la touchait ni peu ni prou.

Il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette chambre d'une fille du petit peuple. Elle n'avait pas de ces caisses riches d'anciens jouets ni des murs historiés de posters. Elle était agréablement à l'abri de ce mauvais goût estampillé aux USA qui veut des motocyclistes bariolés ou des groupes de pseudo-musiciens déments, avec « des têtes de crevés » et des tignasses dont se nourrissent des espèces peu fières jamais dérangées par les poudres vendues en pharmacie. Elle avait un vieil électrophone et quelques disques anciens que lui avait donnés une grand mère. Pourtant elle n'écoutait guère de musique. Les danses du ventre modernes ne l'excitaient pas plus que les gesticulations à la mode. Elle les

connaissait pour les entendre dans les espaces commerciaux où souvent un prétendu animateur, qui s'ennuie autant qu'une clientèle abruti par la publicité et les cadeaux bidons, fait hurler des guitares électriques et du hachis d'anglo-saxon. Nicole était trop belle pour être de son temps. Elle avait un bureau blanc en panneaux de particules. Sur lui et contre le mur tapissé en vert d'eau uni, des livres de classe. Une lampe d'architecte. Entre fenêtre et bureau, une bibliothèque basse avec ses disques et ses autres livres: des romans classiques en éditions de poche que ses profs lui avaient recommandé de lire et qu'on n'avait pas trop rechigné à lui acheter. Il y avait la panoplie voulue par les PEGC: *Elise ou la vraie vie*, *Germinal*, *Une saison sèche et blanche*, *Moi Christiane etc*, *L'Etranger*, et quelques autres pièces à conviction pour dégoûter à tout jamais de la littérature les générations sacrifiées sur l'autel des réformes, toutes plus nocives à mesure de leurs successions. Quelques autres volumes hérités de la grand mère aux disques: deux Loti, un Henri Bordeaux, un Pierre Benoît, un Anatole France, un Martin du Gard. Il y avait aussi un *A Rebours*. Celui-là, elle l'avait subtilisé dans la grande

surface. Joris-Karl Huysmans avait un nom marrant. Les cinquante premières pages lui avaient donné des maux de tête, alors elle avait abandonné. Mais elle était très forte dans les sciences.

En face de son bureau, son lit. Il avait quelque chose de monastique, fait au carré, une couverture grise, un dessus en piqué rempli de kapok, un vieil ours, jadis marron, aujourd'hui épluché et que le matin elle glissait sous ses draps contre son traversin de nonne. Au pied du lit, une armoire-penderie en tubulure habillée de plastique, décorée d'une imitation toile de Jouy avec un pêcheur que regardait tendrement une bergère XVIII^{ème} et son inévitable mouton. Sur le mur, au-dessus du lit, une gravure en couleurs sous verre montrait un Jésus au coeur sanguinolent ornementé d'une gloire. Nicole était baptisée.

Ce soir-là, sur la moquette, à droite de son bureau, elle avait posé la sacoche de « Valentin Lenoir ». Elle s'était assise sur son lit et sagement la regardait vue par la tranche. L'homme-fantasma avait fui subitement et elle ne s'expliquait pas cette lâcheté doublée d'une rupture sans motif. Car elle ne lui avait rien dit qui

pouvait paraître désagréable. Il faudrait alors qu'elle lui rapporte cet objet pour elle encombrant. Si sa mère venait fouiller dans sa chambre, elle la trouverait et ajouterait l'idée de voleuse au portrait peu reluisant qu'elle se faisait de sa fille. Demain, elle irait impasse des Campanules et sonnerait à tous les numéros. « Valentin » lui avait dit un nom différent de celui qu'elle croyait, mais aucun souvenir. Et si elle ouvrait la sacoche pour savoir... Nicole se dressa, prit la poignée, posa le mystère sur son bureau et ôta la bride de cuir à fermeture automatique. Des dossiers. Elle prit les chemises et commença à les consulter: des lettres de commerce, des calculs incompréhensibles, des brouillons à l'encre noire agrafés ou joints avec des trombones. Il y avait des dizaines d'en-têtes, des noms de sociétés, des contrats, des factures groupées de moteurs électriques, des commandes de camions de lapins, d'interminables bordereaux de livraison pour des andouilles, trois carnets de traites pour des tuyaux d'arrosage, des postiches (des postiches? il faudra vérifier), des peaux de tatous. Sans se poser de questions supplémentaires, Nicole prit ce fatras qu'elle remit en place tant bien que mal dans les

chemises et quand elle s'apprêta à remettre lesdites chemises dans la sacoche, elle aperçut, au fond de la première séparation, un portefeuille. Elle sentit que le sang lui montait au visage. Victorieuse de son hésitation, elle le prit, s'assit devant son bureau et ouvrit avec précaution cette boîte à secrets. A gauche, le premier document était un permis de conduire au nom de M. Charles-Maxime-Irénée GIBOU né le 30 octobre 1940 à BILIEU Département de l'Isère. Délivré par la Préfecture de la Seine. Fait à Paris, le 4 novembre 1965. C'était un Dauphinois, mais il avait vécu à Paris. Photomaton. Ce genre de reproduction des têtes n'est que rarement à leur avantage, mais décidément ce monsieur était un très beau garçon et Nicole s'en troubla fort au point que son désir redoubla de le revoir à tout prix dans une autre lumière. Il y avait aussi une carte d'identité qui ne lui apprit rien de plus qu'une carte grise, un carnet de chèques postaux et une carte de la Sécurité Sociale. Une photo de vieille dame devait représenter sa mère, probablement. Un billet de deux cents francs. Bon. Demain elle porterait tout ça au 17, dans l'impasse. Un mercredi après-midi, elle aurait le temps.

A onze heures du soir, elle se coucha mais elle n'avait guère la tête orientée au travail du lendemain. Elle repensa aux prénoms de ce « Monsieur Gibou ». Charles passait bien, avait quelque chose de noble, de grand. Maxime, ça faisait « bistrot du coin », ça sentait le petit noir, le pastis, les rires gras, le tiercé, la politique. Mais Irénée... Comment peut-on s'appeler Irénée? Ce prénom avait du bolet raboteux avec un parfum de seringas, il sentait le champ d'herbes folles mais aussi le sous-bois, le pied des charmes et des trembles quand les composts de l'hiver y préparent l'humus. C'est cela. Il était beige, comme dans les grilles nervurées des feuilles, parfois couleur de châtaigne et d'oreille de Judas. Il avait la vibration de l'abeille toute neuve ou la basse continue d'une très ancienne sonate que râcle une aiguille de bois sur un 78 tours. Pour le dire, il fallait la voix d'une grand mère cassée par les ans.

Nicole Ancèle sombra dans le sommeil.

IX

Le lendemain matin, rue des Lilas, en face du 51, mais sur le trottoir opposé, Charles Gibou marchait pour se rendre d'abord au Commissariat de Police et déposer une déclaration en règle sur la perte de sa sacoche de cuir noir avec tels et tels papiers. Il avait une pensée touffue après une nuit mal dormie et ne songea pas à diriger son regard vers le devant de ce 51 où s'était passée l'étrange rencontre de la veille. Il était persuadé que la sacoche oubliée était à jamais perdue. Il n'avait d'ailleurs aucune idée de qui pouvait bien être cette fille à laquelle il avait décidé de ne plus penser. Était-ce elle qui avait gardé ses papiers et le reste? L'idée qu'elle habitait dans cet escalier C ne l'avait pas effleuré. Si cette fille n'avait rien emporté, la disparition de la sacoche serait sûrement le fait d'un voleur. Vous pensez

bien! Mais il ne s'en inquiétait pas outre mesure et continuait de marcher.

A l'aube, il s'était réveillé dans son fauteuil. Juliette était descendue, avait préparé le petit-déjeuner puis gardé le même silence que la veille au soir. Il avait fait sa toilette et, comme d'habitude, il était parti à huit heures et quart sonnantes. Déclaration. Circonstances conformes à celles qu'il avait données à Juliette. Arrivé à neuf heures vingt au Cabinet, il expliqua son retard, s'assit et se mit au travail. Tout était rentré dans l'ordre attendu. Le néant s'installait de nouveau dans la cervelle de Charles Gibou comme il le souhaitait de tous ses vœux. Car il n'avait pas remarqué qu'au troisième étage du 51, depuis une fenêtre, on le scrutait passant sur le trottoir des chiffres pairs. Son béret ne l'arrangeait pas, mais il avait incontestablement le visage vu sur le photomaton. Ce long manteau noir lui donnait quelque chose d'impressionnant. Tiens, ce matin il avait des gants. Hors ça, rien de nouveau: chemise blanche et cravate noire. Irénée avançait à bonnes enjambées vers son avenir certain d'employé bien payé.

Non, ce n'était pas possible, Nicole n'arrivait pas à réaliser comment cet homme qu'elle avait tant voulu connaître, aimer, avec lequel fuir sa vie imbécile, ce « Valentin Lenoir » qu'elle avait rêvé dans le crépuscule d'hier au soir, ce Charles qui s'appelait maintenant Irénée Gibou, dans sa tête de petite collégienne, bref que cette silhouette tragique avait pu la changer à ce point. Mais elle avait souvent entendu sa grand mère répéter qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine. Sous des apparences parfois même repoussantes se conservait peut-être un autre coeur saignant, plein de bonté, capable de racheter sur une croix le malheur du monde et de laisser tomber, du haut de ses stigmates, une goutte qui arracherait de sa misère cette Nicole Ancèle dont les yeux rougissaient, laissant aller des larmes sur sa chemise en pilou.

Nicole passa un collant noir pour habiller d'un rêve le creux de son corps le plus intime et le sentir à ses lèvres. Pendant la matinée, elle l'éprouverait dans tous ses mouvements et demanderait à la caresse fluide ou pénétrante du nylon si le symbole obscur d'Irénée arrivait jusqu'à ses propres secrets. Elle enfila sa minijupe de toile noire, un pull rouge vermillon, un noir de

chauffe qu'elle avait piqué à son père, glissa sous son lit la sacoche d'Irénée et ses pieds dans des escarpins, lia deux bouquins de classe et des notes sous un gros élastique. Un coup de peigne. La voilà partie pour son interro du mercredi matin.

Pendant les deux premières heures, Nicole plancha sur Auguste Blanqui auquel elle attribua toutes les allures de son Irénée au point qu'elle faillit l'avoir rencontré dans son siècle et sur son trottoir en train d'ameuter son immeuble. Elle avait plusieurs fois croisé les jambes, fait crisser les mailles en songeant à des aventures avec l'homme de son fantasme, mais le manque d'expérience donne peu d'imagination et le tout resta dans les limites que pouvait espérer notre Belle au Bois Dormant nouvelle vague, très adolescente et généreuse. Trop de volubilis cachaient encore l'entrée de l'église et l'abondance de leurs fleurs interdisait l'accès au saint lieu, comme dit, en substance, une vieille chanson.

Or, dans l'après-midi de ce mercredi, deux événements presque simultanés allaient bouleverser la petite vie de Monsieur Gibou. Toute la matinée, Juliette,

malgré qu'elle en eût, avait attendu l'arrivée de la sacoche avec une patience dont elle était d'autant moins capable qu'elle croyait les dires de son mari sans leur accorder une confiance reposante. Certes, Charles pouvait n'avoir pas menti. Quelqu'un aurait trouvé la sacoche de son mari, les papiers d'identité et, par conséquent, l'adresse des époux Gibou, puis aurait décidé de venir impasse des Campanules. Cela ne supprimait pas l'éventualité d'une maîtresse qui aurait pu confier la commission à un gamin contre un sucre d'orge ou une pièce. Pour s'abriter d'une jalousie, toute maîtresse trouve une solution. Mais à midi, Juliette s'était rendue à l'évidence qu'il faudrait attendre encore, et, dans la situation de Juliette, encore c'était trop.

Elle déjeuna dans une rage qui multiplia son imagination. Pour sûr, il allait manger avec « cette traînée » dans un bistrot qui sert des mâchons au secteur tertiaire. Mais lequel? Elle n'allait tout de même pas faire une tournée générale d'inspection, non par peur de se donner en spectacle, mais la déception éventuelle ne méritait pas l'effort. Ils auraient pris leurs précautions. Il y avait aussi une autre possibilité, que « cette sale

femme » ait invité Charles chez elle pour parer au plus pressé et prendre des dispositions d'avenir en accord avec lui: il récupérait la sacoche, rentrait chez Lafriche, expédiait son travail de l'après-midi et le soir il dirait à Juliette: « Tu vois, un agent de police m'a rapporté ma sacoche qu'un inconnu avait déposée au Commissariat. J'avais raison. Il ne fallait pas s'inquiéter. » Dans son esprit habité par le soupçon, Juliette tournait et retournait ses propres inventions et celles que Charles aurait pu forger de son côté. Qu'allait-il inventer? Car il montrait à Juliette une inattention qu'elle avait du mal à supporter. Plusieurs fois, ces derniers temps, elle l'avait pris en flagrant délit de penser ailleurs. Plusieurs fois, il était parti pendant un jour entier de congé, disant qu'il allait voir des amis, faire du bricolage pour aider untel. Elle n'avait pas vérifié, mais les explications qu'il avait données, certains soirs, n'étaient pas très claires. Il s'embrouillait dans la logique du temps et des lieux. Plusieurs fois, il était revenu fatigué, le cheveux en bataille, ayant oublié chez quelqu'un, disait-il, une boîte à outils qu'il n'avait pas emportée. Il l'avait laissée au garage et Juliette l'avait remarquée sur l'établi.

Si c'était l'amour qu'il partait chercher, elle ne comprenait pas non plus. Jamais elle ne s'était refusée et il ne trouverait pas mieux. Elle avait pratiqué toutes les positions, avait donné plus ou moins étroit quand il était besoin et, selon les caprices de Charles, savante, voire inventive à l'inverse de tant de femmes. Elle n'ignorait rien des parfums et des lingerie à troubler les plus résistants. Bien sûr, à la maison comme une femme au foyer, elle avait pris un peu de tour, mais pendant les jours où Charles travaillait au bureau, elle avait songé à lui, seulement à lui, en bonne gardienne de leur bien commun. Elle avait préparé son corps, mijoté des plats, toujours prête à lui faire plaisir. Elle l'accueillait le soir, en déshabillés transparents, aux ouvertures coquines, pour qu'il pût lui palper les charmes dès son retour, le tenter dans les moments où elle servirait à table. Il avait profité de sa bonté et de sa tendresse, et voilà qu'il la plaquait. Dans ses furieuses jouissances, il avait crié « Ah, Juliette!... » Aujourd'hui, silence...

A trois heures, personne n'était venu. Juliette s'habilla et attaqua du talon pour se rendre au Cabinet Lafriche. Le chemin d'une demi-heure lui parut long. Au

bas de l'escalier, elle rassembla ses esprits, prépara les raisons de sa visite et monta. Sonnette. Une femme maigre, sèche, moustachue, avec des bas tortillés et des souliers de mère abbesse, l'accueillit, le sourire en hypoténuse:

- Madame Gibou, que nous vaut l'honneur? Vous venez si peu...

- Oh, juste une commission urgente à mon mari. Je suppose qu'il est à son bureau car il ne m'a pas avertie qu'il aurait à faire un déplacement dans la journée.

- Oui... Enfin oui... mais il est actuellement dans le bureau de Madame Lafriche pour une expertise, comment dirais-je... exceptionnelle! L'affaire est secrète entre eux, et...

- Et... Mais enfin, reprit Juliette, quelle Madame Lafriche? Car je crois savoir que les experts-comptables sont Georges et Camille Lafriche et non pas une Madame!

- Bien sûr, mais Monsieur Camille est absent pour quelque temps et c'est Madame Camille Lafriche qui le remplace. Voyez-vous?

Le sang de Juliette gonfla outrageusement les capillaires de ses joues. Cette femme Lafriche, Charles ne lui en avait jamais parlé. Elle se sentit au bord d'enfoncer toutes les portes par effraction.

- Bien, ajouta-t-elle, j'attends, car je ne peux remettre.

Juliette accepta le siège que la secrétaire lui avait offert dans l'entrée et le remède à l'amour s'éloigna dans un couloir sombre. En plus, ladite secrétaire claudiquait. Charles n'aurait rien à loger dans cet échafaudage qui sentait le vermoulu. Juliette ne tenait pas en place, changeait brutalement d'assise. En fait, elle n'avait rien d'urgent à communiquer à Charles sinon que personne ne s'était présenté au 17 pour rapporter la sacoche et les quelques minutes qu'elle aurait à attendre lui parurent d'avance plus d'un siècle à se ronger les sangs. A chaque instant elle modifiait son projet d'entrée en matière, écoutait des bruits, tantôt de machine à écrire, tantôt de tiroirs métalliques que l'on repousse dans les classeurs. Elle essayait de surprendre une conversation, mais tout se brouillait. Les pas sur un parquet recouvraient un

froissement de papier, une sonnerie de téléphone empoisonnait son oreille attentive aux chuchotements.

N'en pouvant plus, prête à un esclandre, consultant sa montre et voyant avec dépit qu'elle n'avait patienté que cinq minutes, elle se mit debout, ajusta sa coiffure devant une glace en pied flanquée d'un porte-parapluie et d'une patère puis se dirigea vers la porte à double battant capitonnée d'une molesquine près de dire adieu à tous ses clous. Comme elle allait forcer l'entrée de ce qu'elle croyait le temple d'Aphrodite, elle fut retenue par la sonnette qui lui parut un déchirement. Elle se retourna et vit arriver depuis le fond du couloir la secrétaire au teint bistré, laquelle tapota son chignon gris jauni et ouvrit sans broncher.

- Mademoiselle? Vous avez rendez-vous?

- Non... Enfin, pas exactement...

C'était une petite voix fluette et poudrée mais Juliette, mal placée, ne voyait pas la jeune fille qui parlait.

- Alors... il y a probablement une erreur et vous vous êtes trompée d'étage? carabossa le profil de la secrétaire.

- Non, je ne crois pas, enchaîna la jeune fille.
Voilà pourquoi je viens... Si je ne me trompe, c'est bien
ici le Cabinet Lafriche?

- Mais... oui, Mademoiselle, oui c'est ici.

- Alors voilà, je sais que Monsieur Charles Gibou
travaille dans votre maison et... et je lui rapporte sa
sacoche.

Le temps n'eut pas, cette fois, l'occasion de
s'arrêter. Juliette se précipita, bouscula la secrétaire,
écarta le battant entrouvert, toisa la fille médusée debout
sur le paillason et lui flanqua une gifle qui la repoussa
jusqu'à la rampe palière contre laquelle elle lâcha la
sacoche de malheur. Juliette rugit:

- Tiens, voilà pour toi, petite salope!

X

A dix-sept heures quarante précises, Nicole replia son livre de sciences naturelles. Elle avait pris une heure pour travailler un chapitre hautement exaltant sur les dasycladales et les cordiales. Lors, elle saurait sur ces plantes tout ce qu'on peut savoir, ce qui l'aiderait beaucoup, à l'avenir, pour la gestion de ses sentiments. Et comme ces femmes grâce auxquelles la vie de province ne serait pas ce qu'elle est, Nicole se leva pour venir mandier une image derrière son rideau. Elle attendait Irénée.

Le crépuscule a perdu trois minutes depuis hier, le printemps a gagné un jour, Nicole a gardé sur sa joue gauche quelques picotements envoyés par la jalousie. Il était certain que la rencontre avec la dame à la gifle avait eu un inattendu parfait. On apprend toujours les

aléas de la vie au détour d'une crampe ou d'un paillason et Nicole venait d'en faire l'expérience humiliante. Cependant, elle avait trop de sagesse pour se laisser choir dans la haine même s'il peut sembler curieux qu'une fille de quinze ans puisse être atteinte par cette « sagesse » dont le nom vient d'être lâché. Son enfance n'avait rien eu de charmant, on le sait, mais cela trempe la chair et surtout le coeur en donnant de l'entêtement dans le caractère, chose qui la rendait l'opposé de Charles Gibou autant que l'était Juliette. Malgré tout, elle était une grande sentimentale, incapable de calcul ou de basses pensées. Quand elle avait donné quelque chose, elle ne reprenait pas. Elle invitait. Charles attendait qu'on l'invite. Dans la vie, elle avançait. Lui ne bougeait pas. Nicole avait toutes les qualités pour vivre une vie jusqu'au bout, pour se lancer dans l'aventure et en accepter la fatalité. Devant les pires menaces elle aurait résisté, sans hésiter au sacrifice suprême. Sa vie aurait eu peu de prix en balance avec sa dignité, non de femme mais d'être humain accompli. Cette semence est redoutable et forge des êtres d'exception bien différents

de ce marais pestilentiel qu'on appelle, par antiphrase, la Société.

Ce qui faisait la « sagesse » de Nicole, c'était en outre une patience qui parfois atteignait l'héroïsme. Elle y songeait justement quand l'ombre de Monsieur Gibou apparut à quelques deux cents mètres. Il passerait donc bien à dix-sept heures quarante-cinq, encore ce soir. Le coeur de Nicole battit la chamade. Il faisait un peu plus clair que la veille au même moment, donc elle verrait mieux ce visage d'un Irénée dont l'intérêt avait décuplé depuis la gifle, et détourner Irénée de son horrible femme était pour elle une mesure de salut, de vengeance, voire de provocation.

La fraîcheur de cette fin de mars recommandait de se couvrir un tant soit peu. Le temps de mettre son noir de chauffe, ses escarpins, de fixer sa barrette, elle dévala l'escalier et sauta sur son trottoir. Sans regarder beaucoup, elle traversa la rue en courant. Plus personne. Courir vers l'impasse des Campanules pour le rattraper, lui dire, lui expliquer enfin tout, particulièrement sa maladresse d'être arrivée à la diable au Cabinet Lafriche, son imprévoyance excusable, qu'elle l'aimait de tout son

coeur, qu'il ne devait plus continuer une absurdité de vivre en mécanique des temps modernes. Une autre minute, elle resta debout, les yeux dans la direction de l'impasse. Machinalement, son petit doigt vint à son oreille et lui chuchota de rentrer dans sa chambre, ce qu'elle fit sans discuter. Le meilleur guide vient de notre profondeur. Elle remit ses charentaises et s'installa pour lire en attendant le dîner des Ancèle, au moment des informations télévisées. Elle ouvrit *L'Arrache-Coeur* et dès qu'elle lut le nom de Jacquemort, son petit doigt revint à son oreille pour lui susurrer qu'Irénée allait revenir, et si ce petit doigt avait appuyé sur la boîte d'un monstre à ressort, l'effet eût été le même. Nicole repoussa vigoureusement sa chaise et fit deux pas jusqu'à sa fenêtre. Rien... Si! Victoire! Irénée revenait sur le trottoir des numéros pairs, mais en sens inverse.

Nicole remit aussitôt ses vêtements et s'enfuit de nouveau, au risque d'essuyer des remarques de sa mère. Peu lui importait, du moment qu'elle allait enfin retrouver l'homme qui la fascinait d'une façon si surprenante et si dénuée de bon sens. Mais les lois de l'adolescence ont du charme: elles ne répondent pas aux

exigences de la sottise humaine qui se prend pour émanation de la raison, elles n'ont pas ces critères douteux qui prétendent obtenir la justice quand ils n'aboutissent qu'à l'effet inverse, elles ne veulent pas régler tous les conflits en les multipliant par cent! La loi essentielle des jeunes est de vivre dans la conformité avec le coeur. Au lycée, Nicole travaillait comme on lui disait de le faire, mais sa vie était ailleurs, dans le symbole vrai de la chose simple et dans l'impulsion.

Quand elle arriva sur ce trottoir d'en face, du côté des numéros pairs, Irénée avait une nouvelle fois disparu. Alors elle se mit à courir pour le rattraper. A l'angle du 30, il y a une rue qui coupe celle des Lilas. Nicole s'arrêta, essoufflée, regarda sur sa gauche puis sur sa droite, mais elle ne vit personne qui pouvait ressembler à Irénée et elle reprit sa course jusqu'au boulevard. Désespérée, elle observa de nouveau dans les deux directions sans que la moindre silhouette pût lui rappeler la forme ou la démarche de l'homme en noir. Elle traversa le boulevard, scruta l'enfilade des trottoirs peu passants à cette heure déjà tardive pour une ville de petite province. Rien. Courir encore dans un sens plutôt

que dans un autre était un risque qui lui sembla inutile. Et puis l'homme était peut-être entré dans une maison d'amis. Nicole reprit la rue des Lilas, poings serrés dans ses poches et commençant à renifler par petits coups. Et pendant qu'elle marchait, elle remarqua le trouble de sa vue et que des larmes coulaient, chaudes et lentes sur la fragilité de ses joues. Par acquit de conscience, elle regarda une dernière fois dans les deux sens de la rue des Vignes et se dit qu'elle n'avait plus qu'à rentrer pour digérer sa déception.

Devant l'escalier C du 51, elle s'égara sur ce gravier qu'elle avait caressé la veille au soir sans savoir pourquoi. Elle s'accroupit pour reposer sa main sur les traces visibles où s'enfoncèrent quelques gouttes venues de son visage rougi et ridé. A quoi bon? Elle rentra et reprit sa place pour le dîner à peine commencé. Ses parents ne lui firent aucune réflexion. Calme, elle écouta s'écouler le flot du crétinisme international, l'étalage de la misère journalistique et patentée, la météo. Quand parurent les réclames pour les couches-culottes, l'urine des bébés et les papiers-cul, elle desservit la table, fit la vaisselle et dit un bonsoir évasif.

Nicole s'étendit sur son lit, mais dès qu'elle reprit sa lecture de Boris Vian, ses larmes recommencèrent à couler et elle ne put continuer de glisser son regard sur ce texte insolite. Clémentine lui était ennuyeuse. Elle essaya de se concentrer sur cette aventure d'hier et d'aujourd'hui. Il faudrait trouver une solution. La fuite permanente de cet homme constituait un mystère. S'était-il rendu compte qu'elle le cherchait? Avait-elle dit quelque mot maladroit? Peut-être ne voulait-il plus la rencontrer jamais? Ces questions idiotes, mais obsédantes, sans arrêt se posaient. Elle voulait autre chose, construire un raisonnement, comprendre qu'un homme n'ait pas voulu d'elle ni même lui parler, lui dire non, tout bonnement. Il avait été probablement effrayé quand elle avait exprimé le vœu de partir avec lui n'importait où mais quelque part dans le monde. Ce devait être aussi la question de l'argent. Il vivait à l'aise dans une maison, il avait un rang social, un emploi, une épouse, folle, qui sait ? mais bien réelle... Il avait peut-être un chien qu'il ne voulait pas abandonner. Il avait dû constater que Nicole était bien jeune et ne pas vouloir

s'attirer des ennuis avec une mineure détournée.
Pédéraste?

Toutes ces pensées fantaisistes et incohérentes fabriquaient une sorte de nébulosité où elle se perdait et qui l'agaçait au plus haut point. Ces questions tournoyaient dans un désordre qu'elle n'avait jamais connu jusque là parce qu'il lui semblait qu'elle avait toujours surmonté les ennuis. Fragile carapace de partout fendue ou semblant aussi molle, soudain, qu'un ballon de caoutchouc, Nicole Ancèle alla tirer ses doubles rideaux pour fuir les télescopes, envoya valser les fringues inutiles, prit les poses d'un Boucher pour déglisser ce collant noir qui ne lui avait pas appris grand chose. Longuement, debout, elle se caressa les seins, chercha de l'ongle au creux de son nombril, rassembla ses jambes bien droites pour considérer ses genoux, tenta de faire se rejoindre ses pouces et ses majeurs autour de sa taille. Bof! Elle passa la vieille chemise de pilou avec des fleurs presque effacées et se coucha avec l'idée de lire encore. Quand elle vit ce passage où Jacquemort psychanalyse une jeune servante selon les principes de Pangloss, elle sentit de nouveau que des larmes venaient

à ses yeux mais elle ne comprit pas la scène. Nicole ne supportait pas de ne pas comprendre un texte. Elle relut le morceau, mais le contenu lui résista et du coup elle se leva pour aller consulter son Petit Larousse. Voyons. « Psychanalyse »...Elle comprit encore moins.

Il était bientôt onze heures du soir quand elle referma ce livre qui la dépassait et parfois l'énervait par sa cruauté. Elle éteignit sa petite lumière, coula ses bras le long de son corps en restant sur le dos. Elle abaissa ses paupières mouillées, attendit un sommeil qui ne viendrait pas, pensait-elle, car les réflexions de tout à l'heure revenaient et chassaient ses efforts de calme. Elle songea à se relever, attendre l'assoupissement de ses parents, prendre sa tirelire et s'en aller sans bruit. Machinalement, elle ramena ses mains sur son ventre, croisa ses doigts de gisant, puis resta fixe comme pour cent ans, princesse de conte, svelte et noble, dans son cercueil de verre.

DEUXIEME PARTIE

I

Depuis deux ans, non loin du *Jardin d'Hiver*, la *Pharmacie du Chapeau Rouge* s'était créé une clientèle solide. Elle n'avait rien de particulier dans ses apparences extérieures, mais il y régnait une ambiance agréable. Il n'y avait pas là cette froideur distante souvent affichée par des gens qui se rengorgent derrière leur science ou savent qu'ils auront constitué leur fortune en peu de temps. Les deux blouses blanches n'étaient pas des machines à interpréter les ordonnances, à coller les vignettes de *Sécu*. Là, on était reçu avec bienveillance et affabilité. La pharmacienne s'était déjà fait une réputation de femme généreuse qui comprenait toutes les situations. Très vite, elle avait entendu bien des confidences, savait le détail des vies pauvres ou

aisées mais restait d'une discrétion à toute épreuve et, quand les conversations venaient sur elle, on ne lui ménageait pas les éloges. Et puis c'était « une enfant du pays ».

Dans toute petite ville méfiante, ce qui d'abord attire puis surtout rassure les clients à l'égard de leur pharmacienne c'est lorsque beaucoup d'entre eux l'ont connue enfant. Elle avait été copine à *l'Ecole des Lilas*, puis au *Lycée Gambetta*. Elle avait mené ses études avec une passion, un sérieux, un calme que tout le monde avait admirés. Elle était sortie d'une famille peu glorieuse, « la pauvre gosse », et les petites gens avaient depuis longtemps loué son courage sans la moindre faille, son intelligence aussi claire que ses yeux. La nouvelle pharmacienne était une grande jeune femme réservée, d'une bonté « comme on n'en fait plus », d'une simplicité qui n'étonnait pas. Sa réussite personnelle avait rejailli sur sa famille: sa mère en était devenue aimable, son père parlait d'elle à tous les coins de rue et dès qu'on se confondait en félicitations devant lui, il distribuait les rires d'une vanité bien excusable. Il avait cessé de boire, s'essayait à la dignité, avait troqué sa

vieille guimbarde contre une voiture à peu près correcte, et parlait souvent de sa Nicole en disant qu'il n'avait jamais désespéré de la voir « aller loin ». Car Nicole Ancèle était allée loin et vite en besogne. Dès la fin de sa Première C, elle avait obtenu, avec dérogation, soutenue par tous ses professeurs, un prestigieux bac scientifique après quelques leçons de philosophie.

Depuis sa rencontre étrange avec Charles Gibou, elle avait vécu dans les livres, toute à ses études. Son éclat sentimental et le désespoir qui suivit furent les catalyseurs de ses exploits intellectuels. Par compensation, elle se jeta dans le travail à la façon des Dom Juan déçus ou fatigués qui se plongent dans un désert pour y prier dans l'attente d'une canonisation. Impressionnés par le premier laurier de leur fille, malgré leurs défauts voyants, les parents Ancèle avaient accepté le sacrifice terrible de « se serrer la ceinture jusqu'au dernier cran ». Le professeur de physique de Nicole était venu les voir pour les pousser à faire faire à « la petite » les études qu'elle voudrait. D'abord ils avaient protesté de leur misère, que déjà ils étaient des assistés de la Ville, que, contraints à ne vivre que de pommes de terre,

bientôt ils n'auraient plus un croûton à tremper dans leur panade.

- Mais Monsieur le Professeur, avait dit Ferdinand, il faudrait que cette petite se place tout de suite parce que, vous comprenez, pour ce qui est de la faire aller plus loin, quand on n'a pas les moyens, on ne peut pas prendre des risques... Je ne sais pas si vous voyez...

- Avec ça qu'elle aura pas fini de nous empoisonner la vie! avait ajouté Madame Ancèle, en surimpression.

- Mais si! avait répondu le physicien, vous avez un moyen, comme vous dites!

- De Dieu... on voudrait bien savoir quoi!... renvoyèrent en chœur les parents.

- Pas quoi, reprit le petit prof à lunettes, mais qui! Votre moyen c'est votre fille!

Têtu, le petit homme, un peu boiteux mais sûr de lui jusqu'aux oreilles, résista aux tergiversations, aux pièges, aux plaintes, aux pleurs. Ferdinand Ancèle obtiendrait sûrement une bourse de la Ville dont il était un des employés. Il fallait inscrire Nicole en faculté, et sans tarder. Son prof de physique, ceux de maths et de sciences naturelles la suivraient et l'aideraient de leurs

conseils, par admiration pour elle, et... gratis, dernier argument qui fut décisif. Nicole entra en faculté, empocha sans broncher ses premières unités de valeur, partout au premier rang. Curieuse de chimie, elle se décida pour les études de pharmacie qu'elle traversa comme une brillante comète, emportant des pluies de réussites dans sa traîne. Munie de son diplôme et sachant qu'elle trouverait à s'installer tôt ou tard à son compte, ici ou ailleurs, Nicole Ancèle fut immédiatement embauchée comme seconde à la *Pharmacie du Tourniquet*, la plus vieille de la région, dans le grand Boulevard Dussoulier. Un ménage encore jeune y avait conservé tous les anciens pots en porcelaine, les globes à sirops avec leurs transparences bleues, framboise, miel, les lambris de chêne, les armoires vitrées, un lavabo de cuivre, une haute caisse à guichet. Nicole suggéra d'ajouter l'homéopathie et les tisanes, les vieux baumes qu'elle ressuscita dans le bonheur de recettes toujours à repenser et pleines de succès, si bien qu'on finit par s'adresser plus à elle qu'aux patrons. Ils en éprouvèrent rapidement de l'aigreur.

Outre cela, Nicole avait acquis la parfaite maturité dans sa beauté, sa voix chaude et enveloppante, sa stature de déesse, son visage à la Botticelli. Madame Péchaud, la pharmacienne, avait cru saisir dans les yeux de son mari quelques sentiments à raviver. Femme elle aussi, Nicole vit qu'elle ne resterait pas longtemps seconde et qu'il fallait prendre une décision déchirante: se lancer encore dans les risques. Mais cette fois, il ne s'agissait plus de faire des études. Il fallait trouver un espace aménageable, obtenir l'autorisation d'ouvrir une troisième pharmacie dans la ville, étudier un quartier, une concurrence, un financement. Mais quand elle osa parler de son problème devant ses parents, ils levèrent les bras au ciel, lancèrent cris et soupirs: il faudrait de nouveau « se mettre la tringle ». Ils lui avaient tout sacrifié. Ils ne le regrettaient pas, mais elle ne pouvait rien leur demander de plus.

Comme tant d'autres fois, Nicole était rentrée dans sa chambre, celle du 51 rue des Lilas, avec son lit au carré et son image du Sacré-Coeur. Seule sa bibliothèque avait pris des proportions nouvelles, voire encombrantes. Elle s'étendit sur sa couverture grise,

pensa, et dans le noir de ses yeux fermés elle aperçut soudain un souvenir qui lui sembla revenir du fond des âges: l'image de Monsieur Gibou. Oui, elle était en classe de première à cette époque... Huit ans déjà! mais l'image d'Irénée ne l'avait jamais quittée. Elle sentit que ce soir-là, elle ne travaillerait pas. Elle se releva pour se déshabiller, alla machinalement vers son miroir, remarqua que ses yeux étaient très rouges et que de nouveau ses joues étaient trempées de larmes. Pendant huit années, elle n'avait pas trouvé le temps de pleurer, mais à cet instant elle s'en donnait le luxe. Troublée, elle se coucha paisiblement, accompagnée de l'idée soudaine de retourner au Cabinet des Frères Lafriche avec l'assurance de ne pas y récolter une autre gifle.

Le lendemain, elle sonna, debout sur le paillason où elle avait ramassé sa première expérience. Elle consulta, proposa, on l'écouta. Les Frères Lafriche, bien que vieux déjà, avaient gardé le sens des affaires juteuses, outre le flair qui fait qu'un seul regard sur un visage ouvre le livre comptable de l'avenir. Trois semaines plus tard, au deuxième rendez-vous des Lafriche, Nicole Ancèle recevait une proposition de

financement, un grand et beau local à équiper: « Vous vous souvenez certainement, Mademoiselle, de l'ancienne *Epicerie du Chapeau Rouge*? » On lui offrait une étude de marché, l'autorisation départementale d'ouvrir une troisième pharmacie, un plan comptable. Elle était stupéfaite que ces deux hommes, trognons archaïques de la vieille école, aient eu un tel sens de l'efficacité. Elle signa. Au moment de quitter les deux frères, elle eut comme une inspiration:

- Excusez-moi, je vous prie. Je suis peut-être indiscrète...

- Mais non Mademoiselle, dites!

- Eh bien voilà. N'avez-vous pas un chef-comptable, ou un employé, je ne sais pas comment dire, bref, n'avez-vous pas dans vos bureaux un Monsieur Charles Gibou?

- Ah non... Je suis désolé, Mademoiselle!

- Mais si! dit l'autre frère Lafriche. Voyons, Camille, mais si! Mademoiselle... Oh mais ça remonte à loin! Oh ça fait plusieurs années! Oui, c'est bien ça... Oui, bien sûr, Charles Gibou... Voyons, voyons... Il me revient à la mémoire qu'il a brusquement disparu, enfin je veux

dire qu'il n'est plus revenu au Cabinet. Nous n'avons jamais su pourquoi. Oui... Eh oui... Bizarre! N'est-ce pas? Un jour, deux gendarmes ont sonné pour nous dire qu'on le cherchait. Ensuite un huissier est venu nous demander des renseignements à son sujet, puis, plus rien. Mais... vous le connaissiez, semble-t-il?

Fortement choquée, Nicole eut du mal à reprendre:

- Pas vraiment... Un peu... Comme ça!

- Vous n'aviez aucune parenté avec lui?

- Oh non, pas du tout! C'était par simple curiosité...

- Voudriez-vous, chère Mademoiselle, que nous entreprenions de nouvelles recherches? Tout bon cabinet comptable a des agents bien renseignés, vous savez!

- Je n'en doute pas! à constater votre vitesse de décision!

- Soyez sûre, Mademoiselle, que cela ne nous dérangerait pas du tout, car nous aimions beaucoup son travail si sérieux, honnête, efficace. Dans ce cas... Et si nous arrivions à le retrouver enfin, la vive inquiétude que nous avons alors éprouvée...

- Non, non, je vous remercie de votre gentillesse. Il s'agissait pour moi d'un souvenir... que j'aurais... Mais

aujourd'hui il est devenu sans importance. Au revoir, Messieurs...

Nicole, bouche amère et coeur près de défaillir, fut tentée qu'on lui retrouvât Charles Gibou, même à l'autre bout du monde! Elle abandonna les frères interloqués et repartit pour rejoindre l'appartement de ses parents.

Ainsi donc, Charles Gibou, Irénée s'en était bien allé ce soir-là quand elle avait tant couru pour le rattraper. Il ne lui restait dès lors qu'un nouveau désespoir encore plus infini que le premier qu'elle avait éprouvé durant sa jeunesse folle. Et revenait en elle un sentiment indéfinissable d'avoir perdu ce même soir ce qu'il y avait en elle de plus pur, de plus beau, de plus éthéré: le désir d'aimer. Il lui sembla que la vie de son coeur et de son corps était à jamais brisée. Concentrée sur ses pensées, elle marcha d'un pas lent, traîné, déchirée tout entière de se revoir dans ce passé qui lui avait donné quelques instants de rêve et qui lui avait tant arraché d'un seul coup. Elle avait subitement senti l'effet d'un coup de foudre pour un homme qu'elle ne connaissait pas, et cet homme avait été comme volatilisé sans qu'elle en comprît les raisons. Au milieu des milliers d'images du

film de sa vie, la photo incertaine de Charles était passée, arrêtée quelques vingtièmes de seconde dans le projecteur, et les griffes impitoyables de la machine l'avaient emportée comme tant d'autres pour créer l'illusion d'optique. Devant son immeuble, il n'y avait plus ce gravier de jadis: la municipalité avait fait installer des jardinières bourrées de géraniums et de pensées. Le cadre de cette rencontre absurde avait plongé, lui aussi, dans les ténèbres de son histoire. Il ne restait à Nicole que l'aube obscure d'un avenir qu'elle ne cherchait pas à distinguer.

Pendant ses études, elle avait très souvent repensé à cet homme. La vision qu'elle en avait conservée était idéalisée comme en un médaillon repris dans un grenier. Elle aurait pu vivre pour la nécessité de vivre. Certes, des étudiants, facilement amoureux d'elle, lui avaient déclaré des passions définitives, des sentiments et le désir sincère de bâtir une vie avec elle. Mais Nicole appartenait à cette race qui choisit, refuse de se laisser conduire. Jeunette, elle avait fait un premier pas pour tenter une existence. C'était un coup de tête et Nicole était obstinée. Elle avait été une poétesse écrivant un

éternel sonnet sur le fantasma d'un passant. Si elle le rencontrait de nouveau au croisement d'une rue elle lui dirait: « Vous vous souvenez? C'est moi! Vous m'avez si vite oubliée? Vous avez cru qu'on pouvait quitter le regard d'une jeune fille, et surtout celui de Nicole, sans lui dire pourquoi? Quand elle aime, c'est à la vie, à la mort... Alors on y va? A l'une ou à l'autre, mais il faut choisir! Moi la fuite, connais pas. Sur le paillason des frères Lafriche, j'ai récolté un des premiers fruits de ma passion. Et vous? »

II

Somme toute, cette ville était comme les autres. Elle avait ses laideurs, son éclat, ses secrets, la palette générale des habitants, des miséreux, des comptables, des pharmaciens, des adolescents rêveurs et des femmes jalouses. Mais ce que ne savent pas assez les femmes jalouses, c'est qu'elles sont à l'origine de nos plus belles civilisations. Elles nous ont tout donné: les guerres, les contes de fées, les beaux arts, la gastronomie, l'étiquette, les parfums et la cosmétique, la drogue et le suicide, les feux d'artifice, le goût de l'aventure et de l'invention, le vin, la fuite en avant, le plaisir et la torture. Une femme jalouse garde son homme à la maison, surveille ses allées et venues. Il faut, par conséquent, qu'elle l'occupe

et le bon moyen consiste à le transformer en bricoleur, d'où ledit mari n'a plus qu'une ressource pour épanouir les doux trésors de son imagination: l'invention. C'est ainsi que des maris claustrés ont inventé toutes les machines, entre autres celles qui équipent les maisons: à cuire, à laver, à essorer, à repasser, à calculer, à chauffer, à décaper, à décoller, à percer, à café, à peindre, à écrire, à tout faire, même à rentrer et à sortir. Tous les hommes qui présentent leurs travaux au *Concours Lépine* sont accompagnés d'une femme dont l'oeil vise le pauvre inventeur et montre une attitude de tigresse au plus petit faux pas du héros. La remarque s'applique aux cuisiniers qui vivent au goulag des femmes jalouses. Charles Gibou avait eu le malheur indicible de ne pas savoir bricoler. Juliette en était devenue trois fois plus suspicieuse et il avait eu la fuite comme ultime échappée.

Un peu après la sortie sud de la ville, un panneau donne une indication peu visible: *Les Essarts*. On emprunte une route dite « sans issue » mais prolongée par un petit chemin de terre qui serpente jusqu'à un bois

de quelques hectares qui avait jadis appartenu à un Monsieur Bournalès-Juvin, un éleveur qui avait décidé de changer d'horizon et de faire fortune sous les tropiques. Souvent absent pour l'exploitation de plantations d'ébène et d'acajou en Guinée, il laissait à l'abandon une belle maison de maître située en plein centre de ce bois des *Essarts*. Quand il revenait dans sa propriété, il constatait les dégâts, réduisait d'une nouvelle pièce la partie habitable mais ne réparait jamais. D'ailleurs, il semblait ne revenir au pays que par principe, passait quelques jours dans ses ruines hantées par les hiboux, où nombre de cambrioleurs avaient procédé à maints déménagements fort intéressants. Cette bâtisse avait dû posséder un certain cachet, mais déjà au début du siècle il était devenu difficile d'en juger.

En 1923, on sut que Monsieur Bournalès-Juvin ne reviendrait plus. Un Guinéen encore jeune, du nom de N'Ouenadogo, se présenta devant les élus de la Mairie flanqué de trois femmes et d'une dizaine d'enfants. Il tenait en main un testament qui le faisait héritier des *Essarts*. Après formalités, il entra dans ce qu'il est convenu de nommer « les meubles ». On le voyait de

plus en plus en ville où il vendait au marché des bricoles de rotin, des statuettes qu'il sculptait dans des bois de rampes ou de lambris jadis luxueux, des légumes qu'il faisait pousser dans des carrés dispersés au milieu de sous-bois éclaircis. Au marché, on l'appela « Dogo », puis « Dago », puis « Dagobert », car les places publiques n'oublient ni l'Histoire ni l'humour simple et facile. Et *Les Essarts* devinrent ainsi « Le Quartier du Nègre ». Dagobert occupa d'abord ce qui restait de la maison, mais très vite les murs s'entourèrent de cabanes, toutes en planches assemblées de guingois, plaquées ou recouvertes de toles ondulées et rouillées. Y vinrent de vieilles ferrailles, des caisses, des tas de fripes. Les « cases » se multiplièrent jusqu'à se faire habiter par quelques gens de toutes sortes, plus ou moins clochards ou aventuriers, au point que, les années passant, voire les décennies, un petit bidonville s'installa au bois des *Essarts*. La Municipalité eut des inquiétudes, peu fondées à vrai dire, mais comme il n'y avait ni délits ni crimes avérés, on laissa faire. Dagobert y menait une police redoutable avec ses fils, puis ses petits-fils. Ses enfants avaient ouvert des commerces ambulants, mais

Dagobert ne voulant aucun démêlé avec le fisc, les administrations fermèrent les yeux. En outre, Dagobert était serviable, gentil, souriant pour tout le monde. Tout noir, on le connaissait comme le loup blanc.

Dans cette période qui nous occupe, il y avait dix ans que Charles Gibou était arrivé au « Quartier du Nègre ». Sur le marché, Charles avait souvent eu de longues conversations avec Dagobert. Il lui avait acheté des masques, des paniers et des légumes. Un samedi au marché, Dagobert, voyant Charles enfilet dans son cabas une botte de poireaux, lui avait dit :

- Tu as des mains de malheureux, mon père.

- Mais à quoi voyez-vous ça? avait répondu Charles fort surpris.

- C'est une science que j'ai rapportée d'Afrique.

- Mon cher Dagobert, c'est que vous êtes bien savant, et qu'après tout vous n'avez pas tort...

- Tu sauras que je me trompe jamais, mon père!

Charles était reparti troublé jusqu'au fond de l'âme. Il s'était bien gardé de dire à Juliette cette curieuse remarque. Et puis avec les jours et les mois, il n'y repensa plus mais Dagobert lui sembla soudain une

valeur sûre. Si l'on ne pouvait rien lui cacher, apparemment, il était peut-être de bon conseil dans certaines circonstances.

Il fallut sa fuite, son désespoir et son égarement, pour que revînt en lui ce souvenir de Dagobert. Sans hésiter, il partit pour retrouver cet homme dans l'intention de lui demander conseil. Il arriva la nuit tombée et rencontra enfin le magicien, déjà bien vieux, fumant une cigarette roulée à la militaire.

- Tu as quitté ta femme, dit Dagobert pour l'accueillir.

- Non, dit Charles, cette fois vous faites erreur: c'est elle qui m'a chassé, presque à coups de pieds dans le derrière. Elle est jalouse et elle croit que j'ai une maîtresse.

- Et comme tu n'as pas de maîtresse, parce que c'est écrit dans tes yeux, tu es un imbécile.

- Mais...

- Ici, tu es chez toi. Ne me parle plus de ça. Ici tu auras toutes les femmes que tu voudras. Des jeunes, et même des vieilles! Ce sont les plus habiles. Tu en vois une, tu lui dis viens, et elle vient sans poser des

questions. Allez, assieds-toi, mange la soupe, et là-bas derrière y a une petite case et un lit pour toi.

Dagobert éclata d'un rire franc et complice. Charles ne savait trop où regarder ni comment réagir, mais il était si fatigué, si perdu de cette soudaine situation qu'il s'assit à la droite de Dagobert sans penser à ôter son manteau ni son béret. Il mangea la soupe, but un coup de rouge et quand Dagobert lui demanda de roter, Charles ne savait plus comment s'y prendre. On fit ensemble des exercices et Dagobert dit en riant:

- C'est le malheur qui m'a donné tous mes enfants. Tu n'es plus bien jeune, je suis déjà vieux, bien vieux. Tu as vu tout le blanc qui y a sur ma tête? Tu es mon fils. Voilà.

- Mais... souffla Charles.

- Tu es mon fils, répéta Dagobert. Tu es chez toi. Il n'y a plus que la mort pour nous séparer. Va te coucher, maintenant.

Décontenancé mais émerveillé qu'on pût trouver sur terre des gens aussi bons, aussi simples, aussi gais malgré l'aspect misérable de leur intérieur, il se leva, dit bonsoir à Dagobert qui le conduisit dans une pièce

délabrée, lui montra un lit passable et lui donna des couvertures. Charles s'enroula dans son manteau, son béret et ses couvertures sans se demander s'il nourrirait des puces. Il était épuisé des deux jours démentiels qu'il venait de vivre.

- Je vais prier pour toi le Bon Dieu, dit Dagobert.

- Oui, j'en ai bien besoin.

- Demain, reprit Dagobert, tu connaîtras ta mère et tous tes frères. Tu verras que la maison est bonne et la soupe est sur le feu.

- Merci Dagobert...

Quand Dagobert eut refermé doucement le semblant de porte, Charles essaya de songer à son état, mais tout s'embrouillait dans sa pauvre tête et il s'endormit comme tombe un couperet de guillotine.

Dès le lendemain il connut tout le petit monde des *Essarts*, devint très rapidement hirsute, râpé, méconnaissable. En ville, on le chercha sur la demande de Juliette, mais en vain. Des gendarmes vinrent aux *Essarts* qui questionnèrent Dagobert:

- Et celui-là? demanda le chef.

- C'est mon fils, mon capitaine!

- Mais il est blanc! regendarma le gradé.
- Parfois ça arrive, dit Dagobert. Il est mérinos.
- Vous voulez dire albinos?
- Oh la la, albinos, mérinos, c'est la même chose mon capitaine.

Mais quand il fallut trouver les papiers dudit fils albinos, Dagobert jura qu'il les avait perdus, qu'ils étaient bien aux *Essarts*, qu'on les retrouverait. On aimait bien Dagobert, on le savait honnête, on avait du respect pour son âge. Les gendarmes ne voulurent pas fouiller trop et s'en retournèrent après un petit coup de rhum, du vrai. Et Charles qui avait commencé à se faire gaiement à cette vie nouvelle continua ses petits travaux sans qu'on agît encore la question des papiers.

Il était aux multiples jardins, travaillait à couper du bois de chauffe, s'était mis à « rouler » et canonnait comme un sapeur. Même s'il était désormais impossible de le reconnaître, il ne sortit plus des *Essarts* où il avait fini par se mijoter une existence tranquille. Il parlait peu, sauf avec Dagobert, était à moitié animiste ou mécréant selon les heures, faisait de longues siestes et quand le temps était à la pluie ou au froid, il sculptait lui aussi,

tournait des pots, aidait les femmes à carder, recapitonnait, tressait, et souvent écoutait cette Afrique lui apprendre la philosophie et le bon sens des peuples. Il ne parlait plus qu'un idiome mêlé de bamiléké, de zoulou et de français prononcé à l'africaine avec des accents parfois compréhensibles pour le seul monde des *Essarts*. Il avait une longue barbe presque rousse, des réactions lentes, des mains calleuses et un regard de sage.

Sans qu'il demandât rien, une petite-fille de Dagobert venait parfois lui jouer de cet instrument qu'on ne sait bien pratiquer que sous les tropiques, lui tenir chaud ou lui enseigner quelques trouvailles relatives au papaïoulélé. Les choses de la comptabilité ne le regardèrent pas plus que celles de la civilisation. Les chiffres et le cœur à la tomates disparurent de son horizon. Le paradis terrestre était arrivé. Le souvenir de Juliette s'enfonça dans l'opacité des brumes et les branches augustes du bois des *Essarts*.

III

Le jeune et beau Docteur Lebaudet, Christophe de son prénom, généraliste de surcroît, avait ouvert un cabinet dans le quartier du *Chapeau Rouge*. Il était parisien et n'avait guère trouvé d'autre solution que de s'exiler en province. Quand Nicole Ancèle avait créé sa pharmacie, il exerçait depuis trois ans mais n'avait pas obtenu la clientèle qu'il espérait. Certes, il vivait. Malheureusement pour lui, c'était un homme réservé qui ne faisait pas de bruit dans la ville. Il ne s'était pas présenté aux diverses élections, alors que pour un médecin la propagande politique ouvre les premiers sentiers de la gloire et peut conduire au Grand Cirque du *Palais-Bourbon*. Christophe Lebaudet avait rencontré Nicole dès les premiers temps qui suivirent l'ouverture

de la *Pharmacie du Chapeau Rouge*. Médecin, il ne pouvait ignorer une collègue de l'art. Dans la profession on est entre soi, qu'on le veuille ou non: l'un prescrit, l'autre vend, mais le médecin peut insensiblement peser dans les balances et, chez un pharmacien, surtout une pharmacienne, certains commentaires en sourdine peuvent couler un cabinet. Pour commencer, notre docteur attendit. Il fallait tâter les intentions et le comportement de « la nouvelle ». Pendant ses échanges secrets avec tel patient, il essayait:

- Vous irez peut-être au *Tourniquet*...

- Oh non, j'irai voir Mademoiselle Ancèle. Elle sait bien les médicaments qui me vont. Elle me conseille aussi, et puis elle me fait cadeau de quelques tisanes qui me calment. Je vais mieux à la selle, je fais mon cadran, et je n'ai plus d'hémogloïdes. Vous comprenez ce que je veux dire, docteur.

- Oui, bien sûr, mais au *Tourniquet*...

- Non, non, je vais chez Mademoiselle Ancèle, au *Chapeau Rouge*. Je l'ai bien connue, enfant. Elle est si gentille! Vous voyez, docteur, c'est une jeune femme

que vous devriez mieux apprécier. Ah, elle vous donnerait des conseils, même à vous...

Ces remarques répétées auraient pu irriter parfois le docteur, mais comme il était assez intelligent il retint ces propos et chercha à lier relation d'un peu plus près. Il vint souvent voir la Demoiselle Ancèle, lui trouva un charme certain et finit par éprouver des sentiments plus précis. Elle était la séduction, la douceur, l'esprit large et fin, la beauté un peu grave, le regard profond. Et comme dans toutes les aventures d'approches, il invita Nicole à dîner à *'Auberge du Renard Bleu* où leurs conversations restèrent fort scientifiques et d'une tenue irréprochable. Dans la femme de France, fût-elle de la plus basse roture, il y a de la Princesse de Clèves, du moins dans cette retenue qui fait que, si l'on ne lui déclare aucune flamme, elle ne manifeste en retour que la politesse. L'étiquette de *Versailles* a fait des héritières jusqu'aux plus humbles chaumines.

Nicole n'éprouvait aucune attirance pour ce docteur et si elle acceptait ses invitations c'était pour l'unique curiosité de parler médecine. D'ailleurs elle n'attendait rien d'autre de Christophe Lebaudet et l'idée que cet

homme ait pu être amoureux d'elle ne l'avait pas effleurée. Or on les avait vus au *Renard Bleu*, dîner, sourire, et les langues commencèrent à courir au point de les marier dans un proche avenir. On commenta, on fit des plans, on avait remarqué la main du docteur prendre la main de Mademoiselle Ancèle, on n'en disait rien mais on n'en pensait pas moins, vous savez comme ils seraient bien ensemble, et puis elle a de l'argent parce que les pharmaciens ça gagne, mais il doit hésiter à cause de la belle-mère! ah celle-là... elle posera des conditions, enfin le père ne boit plus, mais il sera difficile de les montrer en haut du pavé, l'avenir du docteur en souffrira s'il fait de la politique.

Il va sans dire que malgré les arrière-pensées du docteur, du côté de Nicole les ragots se trompaient, comme de juste. Mais les rumeurs ont la vie dure. On assura qu'ils avaient « couché ». Un soir que le docteur avait fini sur un cognac et invité Nicole à monter dans sa voiture, on ne sut plus où donner de la supposition. Vous pensez bien, Madame, un cognac et le velours d'une place à la droite du conducteur, en province ça fait du bruit. Nicole, loin de subodorer ces placotages, eut

malgré tout la puce à l'oreille lorsque Madame Dieudonné, très vaguement parente de son père, l'avertit indirectement de ce qu'on disait de la pharmacienne et du docteur:

- Alors, tu penses que tu vas être heureuse?

- Comment ça, heureuse, Madame Dieudonné?

- Allons, ma fille, il n'y a rien de mal...

- Mais rien de mal à quoi? et que voulez-vous dire, Madame Dieudonné?

- Enfin tout le monde sait bien, moins bien que toi sans doute! On en parle, et c'est une bonne affaire. Enfin, je veux le croire...

- Je vous assure, Madame Dieudonné, que je ne comprends pas de quoi vous êtes en train de me parler!

- Tu as raison de t'en défendre. Ces choses-là il faut les cacher pour avoir le temps de se préparer, de prendre ses dispositions. Tu n'as jamais beaucoup parlé, et tu as bien fait, ma grande, et ta vieille Madame Dieudonné t'approuve. Allons, je te laisse à cause de mes courses au marché.

Nicole Ancèle resta stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre et, après quelques jours de réflexion, elle

déduisit qu'il s'agissait tout bonnement des dîners au *Renard Bleu*. Il y en avait eu quatre ou cinq, mais elle fut sûre qu'ils étaient à l'origine des ces bruits. Cela l'inquiéta fort, car pour mettre fin à ce genre de conversations, la patience et la durée sont les seuls remèdes, à la condition qu'ils soient encore efficaces. Ils n'empêchèrent pas Nicole de se tourmenter. Peut-être était-ce aussi Lebaudet qui de son côté avait lancé des propos en l'air pour voir les réactions de Nicole. Il n'aurait pas osé lui faire une déclaration en règles, qui savait? par hésitation? par calcul? Espérait-il qu'elle serait flattée? Elle sortait de rien, lui venait de Paris, d'une famille aisée et sûrement prétentieuse. D'ailleurs les parents Lebaudet étaient venus voir leur fils et ils avaient toisé les provinciaux. Elle cessa de glisser sur les pentes faciles de la crédulité quand son père lui confirma les bruits. Christophe Lebaudet ne lui plaisait pas. Sa conversation était agréable et il avait des compétences, mais un sentiment naît sur d'autres critères. Elle refusa net une nouvelle invitation quelques jours après les mots de Madame Dieudonné. Le docteur arriva peu après ce refus, juste avant la fermeture de la pharmacie. Nicole

Ancèle était sur le point de lui refuser toute explication et lui demandait de la laisser fermer, qu'elle était lasse de sa journée, qu'elle avait droit au repos. Sur les insistances du docteur, elle accorda un quart d'heure:

- Je me doute, lui dit-elle d'emblée, des motifs de votre visite. J'ai refusé votre invitation et toutes les autres que vous me ferez. Je ne pensais pas que des bruits se répandraient sur nos dîners amicaux. On a voulu y voir je ne sais quels projets secrets, que nous aurions par exemple l'idée de nous marier, et même que nous aurions eu des relations plus intimes. Alors je profite de votre présence pour vous assurer que je n'ai aucun désir de me marier, et encore moins avec vous!

- Mais Nicole, que vous ai-je fait pour que vous soyez aussi brutale avec moi après les entretiens si sympathiques que nous avons eus ensemble, à table ou autrement?

- Comment cela « autrement »?

- Ne vous cabrez pas! Par « autrement » je voulais faire allusion à ces échanges que nous avons eus ici même, dans votre officine, ou dans les réunions que

nous avons tenues entre médecins et pharmaciens de notre cité.

- Vous voudrez bien à l'avenir ne plus m'appeler Nicole, mais Mademoiselle Ancèle, comme tous les gens qui me fréquentent ou viennent à l'officine pour l'exécution des ordonnances.

- Mais Ni... pardon: Mademoiselle, ne pouvez-vous supporter qu'on éprouve pour vous des sentiments qui n'ont rien de répréhensible?

- Eprouvez-les, docteur, mais ne m'en parlez pas. Vous êtes libre de votre coeur, moi du mien. C'est dit.

- Refuserez-vous, Mademoiselle, que je vous avoue à cette heure l'amour que j'éprouve pour vous? Puis-je vous demander d'y songer sans haine et sans irritation? Vous donnez-vous le droit de m'interdire au moins cette honnête et simple déclaration?

- Docteur, je ne vous l'interdis pas ! Vous pouvez me déclarer tout ce que vous voudrez. Nos relations d'ordre médical ne changent pas. Je vous respecte et reconnais vos capacités. Vos déclarations et vos sentiments n'affectent pas nos bonnes relations, mais sachez définitivement qu'elles resteront civiles. Chacun

chez soi. Vous ne manquerez pas de partis. Si je vous avais regardé d'un autre oeil, mes mots auraient été plus flous. Alors veuillez, s'il vous plaît, mettre un terme à cette visite devenue sans objet et me laisser fermer. Bonsoir docteur.

- Mademoiselle...

- Docteur, il est passé huit heures du soir. Soyez obligeant comme vous savez l'être et me laissez fermer. Merci!

Le « merci » de Nicole Ancèle avait été appuyé sur un ton qui ne souffrait plus de réplique. Christophe Lebaudet s'inclina et partit sans rien ajouter. Nicole verrouilla la pharmacie, prit congé de sa préparatrice qui avait entendu la conversation puisque la porte du laboratoire était restée ouverte. Elle avait confiance en cette dame sérieuse et réservée, mais irait-elle parler ici et là, les affaires de Nicole ne s'en porteraient que mieux et ces rumeurs ridicules auraient un excellent moyen de cesser. Nicole rejoignit le petit appartement de trois pièces qu'elle avait fait aménager au-dessus de l'officine et qui traduisait la même sobriété que celle de sa chambre chez ses parents.

On entrait dans un couloir large. Devant soi on trouvait la double porte du salon. Quand on allait sur la droite on trouvait la chambre à coucher. Si l'on prenait à gauche on trouvait la salle à manger, la cuisine, la salle de bains. Toutes ces pièces étaient contiguës et communiquaient entre elles. Quatre grandes fenêtres à petits carreaux donnaient sur la rue du Cadran Solaire. Tout était peint en blanc cassé. Les meubles se contentaient d'être nécessaires, blancs aussi, dans un style d'une modernité spartiate. Seule la chambre de Nicole revêtait un aspect plus chaud grâce à une énorme bibliothèque où ne manquaient ni Gallien ni Ambroise Paré, où Pierre Loti donnait des ennuis à Rabelais, où Boris Vian exécutait à la guillotine les ordonnances de Fagon. Son lit, en tubes laqués de blanc et décoré de pétales métalliques peints en vieux rose, avait un certain charme qui mêlait la jeune fille à la dame solitaire, mais assouplie, du siècle passé. Nicole recevait peu mais régulièrement. Une fois la semaine ses parents. Une autre fois, une amie d'enfance avec un mari délicieux et deux beaux enfants. Elle adorait recevoir son ancien professeur de physique et Madame, laquelle était

devenue une de ses meilleures amies malgré la différence d'une génération. Elle vénérât cet ancien professeur à qui elle devait tout. Il était pour elle un savant et un guide, un homme qui ne lui avait jamais rien demandé en échange. Madame Dignac, l'épouse de ce scientifique généreux et plein de drôlerie, était une femme dévouée au malheur des autres et quand elle vit un jour l'image du Sacré-Coeur au-dessus du lit de Nicole, elle invita Mademoiselle Ancèle à faire partie du « Groupe des Dame du Bon Secours ». Ainsi notre pharmacienne n'oeuvrait plus seulement dans le médical. Elle donnait aussi dans la charité sans chercher le moins possible à en tirer quelque profit de réputation. Elle avait la science généreuse autant que les sentiments.

IV

Nicole connaissait et aimait beaucoup Dagobert. Si bien que ledit Dagobert fournissait Nicole en légumes, canards et poulets qu'il lui apportait tout préparés. Elle le conseillait en tisanes, en herbes rares et Dagobert avait enseigné à Nicole des recettes africaines contre tous les petits maux, des mixtures de sorciers. Et parfois, ils se racontaient leur vie. Dagobert donnait des nouvelles des *Essarts*, du monde qui s'y trouvait, des femmes, des mariages, des gens parallèles qui passaient, car les *Essarts*, on le sait, était une petite planète où l'on aurait trouvé des romans à écrire. Quand Dagobert avait apporté à Nicole les provisions de deux ou trois jours, il prenait un siège que toute pharmacie réserve aux gens mal en point dans l'attente d'un vulnérable ou d'une poupée. Il trouvait sa boîte à rouler, Nicole lui offrait

une pastille d'eucalyptus et le grondait de fumer ainsi sans souci pour sa santé, mais Dagobert répondait à chaque fois qu'il était trop vieux pour préserver une vie qu'il aurait à quitter bientôt, qu'il devrait d'ailleurs être mort depuis longtemps mais que la seule personne qu'il regretterait de ne plus voir c'était son dernier fils. Cet homme, il l'avait aimé du premier coup et l'avait reçu et protégé comme son « véritable fils », exactement Mademoiselle. Ah! il avait bien fait, Mademoiselle. C'était le Bon Dieu qui, ce jour-là, lui avait rendu visite comme il l'avait fait pour Abraham sous le chêne de Mambré. Mais ce Bon Dieu-là, il avait travaillé dur chez Dagobert... oh oui!

Nicole ne prenait pas grand garde aux propos de Dagobert. Elle servait les clients, remplissait les feuilles de maladie, collait les vignettes, soignait les bobos, écoutait une bribe de phrase, répondait un « Oui, bien sûr, Dagobert! » avec un sourire distrait et, dans sa confiance de vieil homme qui croit à l'attention d'une bien jolie femme, il poursuivait un monologue répétitif. Ailleurs qu'au *Chapeau Rouge*, on l'aurait mis dehors, poliment certes, mais sans l'écouter ni lui offrir à

s'asseoir. Il avait fait le marché, avait tenu debout près de quatre heures. La chaise de Nicole était un havre de repos et cela le rendait bavard parce qu'il se sentait là presque mieux que chez lui. Oh chez lui...! il n'y parlait plus guère depuis quelque temps. Ses fils le respectaient comme le voulait la tradition et attendaient pour parler que le père ait fini de discourir lui-même, mais les petits-fils avaient pris des manières à la française. Dagobert ne pouvait placer un mot devant eux: ils lui coupaient la parole, rigolaient quand il leur faisait la morale.

- Ils ne sont pas méchants, disait Nicole.

- Non, Mademoiselle, mais tout ça me rend quand même bien triste, je dis pas toujours, par moments!

- Ils sont jeunes, Dagobert! Dans votre jeunesse, vous avez eu sûrement des mots avec votre père ou le chef de votre village. Les adolescents aiment se rebeller...

- Non, Mademoiselle, oh non, je n'aurais jamais osé parler à mon père comme ça! Il m'aurait jeté aux bêtes de la savane, et tous les gens du village m'auraient chassé. Oh la la! Oh non! Et puis c'était pas pareil. Et

même quand je suis arrivé en France, c'était pas pareil non plus. Oh la la!... Bon. Allez... Il faut que je me lève et que je retourne aux *Essarts*. On doit commencer à m'attendre. Merci de la chaise, Mademoiselle!

- Ah mon Dagobert, disait Nicole laissant à son hôte habituel une boîte de bonbons au sésame, j'aime que vous me parliez simplement comme vous le faites. Ça vous repose de me dérouler vos confidences et vous savez que je les écoute, et si vous avez trop d'ennuis et que vous ayez besoin de moi, je viendrai dès que vous m'aurez fait appeler. Restez encore un peu à vous reposer. Le marché vous fatigue.

- Oui, mais il faut dégourdir mes vieilles jambes!

- C'est bien, Dagobert. Alors je vous ai fait une petite liste pour samedi. Vous m'apporterez ceci et cela. C'est entendu?

- Oh oui, Mademoiselle, c'est entendu et bien marqué!

Et Nicole raccompagnait Dagobert jusqu'à la petite carriole que tirait un grison. Dagobert s'asseyait en biais sur l'emplanture d'un brancard, donnait une petite tape sur la croupe de la bête et faisait à Nicole un petit signe

d'adieu décoré d'un sourire complice. Et l'âne emmenait son maître, sans bâton ni carotte. Nicole rentrait à l'officine, songeant à ce rituel dont la fin possible lui donnait d'avance quelque tristesse vague, mais le travail écartait d'elle tout excès d'appréhension. Et puis elle avait rarement le temps de songer. Ce n'est pas que la science pharmaceutique ait tenu grand place dans son existence quotidienne, car Nicole perdait des foules d'heures à faire des comptes, à déclarer des monceaux de taxes, à se fatiguer dans des contrôles ahurissants par leur bêtise, ou plutôt leur aspect humiliant. Les Français perdent plus d'énergie dans les tracasseries fiscales que les Russes à faire la queue.

D'un autre côté, elle avait les Dames de Charité. Si Nicole avait accepté l'invitation de Madame Dignac, digne et sévère épouse de son ancien prof de physique, c'était plus par reconnaissance pour un homme qui avait contribué grandement à sa réussite que par sentiment de pitié. Avoir une image du Sacré-Coeur dans sa chambre ne prouve rien. Les gens du peuple sont plus superstitieux que croyants. Nicole ne savait rien du catéchisme et ne fréquentait pas les confessionnaux.

Dans sa jeunesse, elle avait entendu sur « les curés » plus de naïves histoires de fesses que de propos franchement agressifs. Pour se rehausser à leurs propres yeux, les humbles répètent les satires d'intellectuels en mal de sujets.

Un vendredi avant midi, Dagobert ne vint pas apporter la commande à la *Pharmacie du Chapeau Rouge*. Nicole ne s'en inquiéta pas outre mesure, mais elle savait Dagobert fidèle et personne n'était venu des *Essarts* apporter les deux cagettes de volailles et légumes prévues pour le dimanche suivant. Or, à quatre heures de ce même vendredi, Madame Dignac arriva. Elle était essoufflée et pâle:

- Ma pauvre Nicole, c'est affreux ce que je viens d'apprendre!

- Que vous est-il arrivé, Madame? Vous me faites peur!

- Oh, à moi rien, Dieu merci! C'est au « Quartier du Nègre ... »

- Quoi, Dagobert est mort?

- Pas du tout! ou du moins ce n'est pas ce qu'on m'a dit. On m'a raconté que ce matin il y a eu une terrible

bagarre aux *Essarts*, que la police s'est rendue sur les lieux et n'a pu que ramasser un cadavre tout lardé de coups de couteaux et baignant dans une énorme flaque de sang! C'est horrible, mais il va falloir que notre groupe des Dames fasse quelque chose, qu'au moins deux d'entre nous aillent voir, donner des soins, peut-être? Alors, puisque vous êtes notre pharmacienne, j'ai pensé que vous pourriez...

Nicole confia l'officine à sa préparatrice, garda sa blouse blanche, passa son manteau noir, prit sa trousse des pansements d'urgence, sortit avec Madame Dignac qu'elle installa en voiture. On arriva au « Quartier du Nègre ». Quand on quittait le chemin empierré, on se trouvait dans une grande cour où dominait l'ancienne maison Bournalès-Juvin. La grande terrasse à balustres était devenue un entrepôt de ferrailles et de bois entassés, les volets ouverts, des entrelacs de planches assemblés avec des clous ou des ficelles, et les anciennes portes-fenêtres à petits carreaux portaient plus de cartons d'emballage que de vitres. La grande porte du centre restait entrouverte parce qu'on ne pouvait plus la fermer et son ancienne peinture en brun Van Dyck ne

portait plus que des écailles délavées, rincées par des fouettées de pluie ou brûlées par des soleils. Traînaient un peu partout des bassines, de gros bidons d'hydrocarbures finissaient de rouiller. Des pneus, des tuyaux, de vieux landaus, des chaises de jardin, un bric à brac de tout et n'importait quoi sur des voitures à plateau, voire dans des guimbardes. Madame Dignac et Nicole montèrent les marches de la terrasse et entrèrent à droite dans une grande pièce aux staffs délabrés, pleine de matelas et d'objets hétéroclites allant de la machine à coudre au poêle, du bocal à lavement aux journaux entassés et jamais lus.

Trois femmes s'affairaient devant la table près de la fenêtre située à droite quand on entra. Quelques enfants de tous âges étaient étendus sur des paillasses. Ils se levèrent à l'entrée de nos dames et se mirent à pleurer en hurlant au milieu de hoquets qui avaient quelque chose de forcé, manifestement. Nicole demanda aux femmes si Dagobert était là et elles lui montrèrent du bras, dans le fond gauche de la salle, un grabat entouré de quatre colonnes comme un baldaquin du haut duquel on aurait pendu des draps sales en guise de

damasseries. L'une des femmes alla ouvrir violemment ce qu'on pouvait appeler des rideaux, parla un langage incompréhensible. Dagobert pivota, s'assit au bord du semblant de lit et apparut aux dames avec une barde blanche d'une semaine:

- Qui c'est? dit-il ensommeillé. Oh mais je reconnais la bonne Mademoiselle Nicole...

- Oui c'est moi, et je suis venue avec Madame Dignac qui dirige le *Groupe des Dames du Bon Secours*. Alors nous sommes là pour le cas où il y aurait des enfants ou des personnes à soigner. Dagobert, vous savez ce que nous pouvons faire...

- Mais tout est fini, Mademoiselle Nicole. Oh comme vous êtes gentille d'être arrivée. Avec moi, vous allez boire du thé à la menthe et la dame aussi.

Dagobert ayant parlé, une des femmes apporta trois tabourets d'une crasse à faire hésiter. Madame Dignac hésita. On s'assit et Nicole entreprit tout de suite de savoir l'affaire du matin. Dagobert, ne sachant comment s'y prendre, envoya un des gosses qui s'étaient tous assis par terre et suçaient leurs pouces. Pendant que Dagobert demandait des excuses pour le désordre et

disait que le mort était un certain Sylvestre Béna, autrement dit Sylvestre Bénard, un clochard riche qui venait aux *Essarts* depuis un an et s'était déjà battu avec un fils de Dagobert pour des affaires d'argent emprunté et non rendu. Le gosse revint accompagné d'un homme assez grand. Vêtu d'un pantalon de velours marron, d'une marinière en bleu de travail sous laquelle il portait un pull à col roulé, nanti d'une barbe taillée mais imposante, l'homme avait dans une main une clef à molette historiée de cambouis. Il fit aux dames un signe de tête en qualité de bonjour respectueux mais distant, prudence oblige, prit un tabouret et s'assit à la paysanne sans vouloir faire remarquer ses godillots cloutés assouplis à la graisse de boeuf.

- Tu prendras bien un thé à la menthe, fils...

- Oui père.

Ces deux mots, tout petits et simples, firent sur Nicole un effet qu'elle ne sut pas s'expliquer.

- Fils, raconte aux dames. Tiens, une cigarette...

L'homme se mit à raconter ce qui s'était passé le matin mais d'une manière qui resta confuse, ambiguë, sinieuse, dans laquelle Nicole ne trouva rien

d'intéressant sinon la voix de cet homme qui la troublait étrangement et qui semblait sortir comme d'un nuage lointain, perdu aux confins d'un monde ancien et d'un présent sans signification. Nicole scrutait ce visage caché qui ne lui disait rien, objectivement, mais lui révélait la naissance d'un mystère qu'elle aurait à élucider. Elle aurait donné cher pour le voir sans barbe, dans autre chose que cette tenue. Pourquoi cet homme indéfinissable, et pourquoi en cet endroit où sa présence ne semblait pas se justifier tellement il tranchait par son style? Pourquoi émanait de lui cette impression de solitude insondable, d'égarement? Pourquoi ce nom artificiel de « père » qu'il avait donné à Dagobert et paraissait en décalage sur la réalité?

Toute la narration parut fumeuse à Nicole et elle savait qu'elle n'en retiendrait pas grand chose hors l'impression qu'elle était venue chez Dagobert à la rencontre d'une vision irritante qui allait l'empêcher de dormir, de vivre paisiblement, comme elle en avait formé depuis longtemps le projet. Cet homme lui paraissait se forcer à parler parce que Dagobert le lui avait demandé. Il serrait parfois les genoux, regardait

Dagobert en fuyant les yeux de Nicole qu'il avait vus interrogateurs et d'une limpidité presque embarrassante. Il cessa de raconter ce qu'il savait ou croyait savoir, car il n'avait pas vu, n'avait pas assisté à la bagarre puisqu'il était à la réparation d'une vieille fourgonnette Rosengard dont on avait gardé la carcasse et dont les moteurs avaient dix fois changé de marque.

Bu leur thé, les dames prirent congé de Dagobert après s'être assurées qu'il n'y avait vraiment aucun soin à pratiquer.

- Fils, dit Dagobert, va raccompagner les dames à leur voiture, je suis trop vieux. Tu descendras le perron. Tu ouvriras la porte de la voiture des dames et tu retourneras travailler après.

Charles se leva, guida Madame Dignac et Mademoiselle Ancèle jusqu'à leur voiture, exécuta les invites de Dagobert, salua et rentra dans la maison comme un fils respectueux revient chez son père.

V

Rentrée à six heures à l'officine, Nicole Ancèle prit congé de Madame Dignac et continua patiemment la fin de sa journée sans grandes interrogations. La clientèle la distrayait, et il y avait encore tant de choses à faire avec une attention à ne pas relâcher! Les potions, les inscriptions au tableau C, les relevés systématiques d'adresses qu'elle connaissait déjà. Et ce Christophe Lebaudet qui avait la manie des ordonnances interminables et, bien sûr, illisibles! Ah, celui-là... il n'en avait donc pas fini de consulter, d'ordonner, d'écrire. Nicole n'avait certes rien de particulier à lui reprocher, mais ce soir-là elle crut que, par un fait exprès, il avait multiplié sa rage de prescrire, comme s'il avait senti de loin l'état d'embarras de la pharmacienne. Coïncidence fâcheuse avec son déplacement au « Quartier du Nègre » d'où elle avait rapporté un trouble agaçant. A sept

heures, Nicole ferma l'officine, prit avec elle ses livres de comptes et monta dans son appartement avec l'intention de travailler. Elle téléphona pour annuler ses invitations du dimanche, prétextant une grande fatigue. Elle subissait, en réalité, le retour de ce trouble obscur qui serpentait dans toutes les fibres de son corps, se glissait grignotant et trompeur, s'annonçait là et repartait ailleurs, se lovait dans les nuées de son histoire personnelle, remontait les années, descendait dans son ventre ou s'en prenait à la naissance de ses épaules, au dessous de ses ongles. Elle passait en revue tous les détails de son déplacement aux *Essarts* et tous les gestes de cet homme étrange qui avait raconté des choses dont ne lui restait aucune trace. Elle n'avait retenu qu'une voix, des jaspes, des éclairs comme dans un crépuscule, et surtout un visage, non! un regard évanescent.

Elle se sentit de nouveau la proie de vieux tourments. Elle se voyait condamnée à vie à n'avoir que des espoirs passagers. Elle était un Pygmalion femelle, à naviguer sur des océans de rêves absurdes et fous, à recréer sa propre forme intérieure dans des formes fluides, à projeter sur des ombres cométaires des désirs

qu'elle n'avait peut-être pas. Elle avait en elle un mâle ignoré qui avait essayé de se précipiter hors d'elle dans les moments égarés de sa jeunesse solitaire et incomprise. Ce devait être un embrun de ces découragements dont souffrent toutes les jeunesses, quand on se jette n'importe où, dans n'importe quelle décision, dans n'importe quelle passion pourvu qu'elle en soit une et qu'elle apparaisse définitive, sinon une découverte de l'Absolu. Alors, tout devient signifiant, chargé de vérité, sinon de réalité, d'éblouissement.

Assise dans le fauteuil profond où elle aimait à se reposer dans les heures de lassitude, quand elle avait passé une journée entière à venir d'un rayon à l'autre, à faire des kilomètres sur place, ayant eu un repas rapide de midi comme seul entracte, Nicole avait croisé ses jambes, étendu ses bras sur les accoudoirs, laissé aller sa tête sur le dossier à sommet rembourré et confortable. Ce « Fils » chez Dagobert, c'était sûrement Charles Gibou... Enfin... probablement. Et puis non, ce ne pouvait être cet homme, c'était trop idiot, trop inexplicable. Une hallucination imbécile comme toutes celles dont se repaissent les âmes esseulées. Non, ce n'était pas lui, ce

mâle, ce sexe double, mais opposé, qui parfois jaillit des profondeurs d'une femme comme cette femelle qui naît dans chaque garçon, qui se profile d'abord vaguement, ne s'incarne pas tout de suite, ne prend ni forme nette ni visage dessiné ou reconnaissable. Cette forme nous ressemble, antithèse de nous-mêmes, mais avec laquelle nous vivons nos premières amours dans la découverte de notre chair ou d'un appendice dont nous ne saisissons pas la fonction naturelle. Pendant toute sa jeunesse, Nicole s'était parfois endormie après avoir caressé ce creux de chair au fin fond duquel elle avait remarqué des remuements, qui s'était plus ou moins habité de désirs obscurs. Quand elle avait senti que des seins lui poussaient, comme ceux de sa mère, ce creux avait pris une forme plus marquée. Du premier jour de ses règles, elle avait gardé un souvenir effrayé. Une copine l'avait initiée et quand il fallut en parler à sa mère, elle crut mourir de honte et du dégoût de soi. Ne parlons pas de ce jour où une autre copine, encore! lui avait dépeint le sexe des garçons. La nuit suivante, elle n'en avait pas dormi à cause des rêves d'angoisse que cet objet avait fait naître. Lorsque ladite copine alla plus loin dans la

peinture, Nicole fut habitée par une panique quotidienne. Elle marchait difficilement pour aller à l'école parce qu'elle serrait les genoux, terrorisée à l'idée qu'un garçon allait vouloir, dans la rue, comme ça, sans prévenir, faire entrer un bâton de chair dure dans sa chair molle à elle et la tuer, la salir par cette violence profonde et irrémédiable. Pendant toute sa treizième année, elle vécut dans une peur lancinante qui troubla son travail. Plusieurs fois, elle recaressa son ventre, son excroissance mystérieuse, et en éprouva des jouissances terribles qu'elle comprenait encore moins mais reprenait parce qu'elle en ressentait une détente agréable, voire bienfaisante.

Dans cet instant de notre histoire, Nicole revivait ces moments qui remontaient à loin déjà, dans sa prime adolescence. Elle avait alors beaucoup rêvé d'arbres morts et sombres, isolés dans des plaines fleuries, d'un être indistinct qui la poursuivait avec un couteau. Elle courait, criait ou se retournait, ses jambes devenaient lourdes et elle tombait à la renverse, son agresseur la menaçait... puis son cauchemar fini lui laissait un sentiment de faute dont elle sortait, réveillée en sueur,

après avoir mouillé son drap par quelques jets involontaires. Ou bien elle rêvait qu'elle était nue au bord d'un ruisseau, que l'eau s'y agitait, montait comme au cours d'une crue soudaine, sortait de son lit de cailloux. Alors, Nicole croisait ses bras sur sa poitrine dont l'importance la gênait pour courir, elle se levait droite dans l'herbe et voyant que l'eau sortait du ruisseau fiévreux pour atteindre ses pieds, elle s'enfuyait vite dans les prés, se tenait les seins et de nouveau c'était la course éperdue. L'eau allait la rattraper... non... si... pas encore... Épuisée, elle tombait à genoux sur une terre grasse et profonde, non, pas à genoux... à quatre pattes! Elle se sentait tout à coup paralysée, l'eau grimpait d'un coup à ses cuisses, se plaquait à elle, mon Dieu! prenait sa taille comme des mains horribles et pouasseuses et pendant que l'eau serrait ses hanches, cette eau... cette eau détestée, mais attendue, lèchait le creux de son ventre glacé, en forçait l'étroitesse, l'écartait rageusement et se précipitait en elle pour la fouailler dans ses entrailles. Elle se réveillait en criant, assise sur son lit. Sa mère arrivait en tempête, lui flanquait une gifle et lui hurlait aux oreilles:

- T'as pas encore fini de nous faire chier? Bientôt on ne va plus pouvoir roupiller dans cette baraque de merde!...

Sa mère repartait furieuse et parlait fort à Ferdinand: qu'il allait falloir amener sa sale gamine « au docteur » et qu'elle demanderait qu'on mette cette pisseuse à l'hôpital des enfants malades.

Au souvenir de ce passé si sombre, Nicole eut un nouveau froid dans le dos. Mais elle ne saisissait pas clairement le lien avec Charles Gibou. Pourquoi maintenant, si c'était lui... et pourquoi aujourd'hui? Toute cette aventure avait été oubliée quand elle s'était précipitée dans les études comme on se jette à la drogue, au monastère ou à la rue. La vision de cet homme avait réveillé en elle de vieux démons. Mais elle ne voulut pas faire sa prière comme elle en avait pris les habitudes jadis, devant son Sacré-Coeur, cette image qui lui apportait le réconfort dans ses plus durs moments, Nicole avait récité des phrases. Non, ce soir, ce n'était pas un problème qui appelait des comportements de désespoir.

Nicole ne dîna pas, se coucha, essaya de trouver le sommeil. Cela lui fut longtemps impossible. Tout ce qu'elle venait de penser revint à sa mémoire plusieurs fois, dans le désordre, les simplifications, les exagérations. Elle s'assoupit vers minuit, se réveilla vers les trois heures du matin quand elle entendit des hurlements de pneus suivis d'un choc à l'angle de la rue du Cadran Solaire. Puis ce fut le silence, des conversations qu'elle distinguait dans le flou. Elle se leva, ouvrit sa fenêtre. Il y avait eu un peu de toile froissée. Rien de grave. Et elle se recoucha sur le dos, sage et tranquille.

C'est alors qu'elle revit brutalement l'image de ce Charles Gibou qu'elle avait tant guetté les soirs de semaine dans l'entrée du 51. Oui, c'était bien lui. Maintenant, elle en était sûre. Elle revit cette époque de ses quinze ans. Et tout à coup aussi revint le souvenir qu'en se précipitant vers cet homme ténébreux, égaré dans un crépuscule, elle s'était plantée devant lui et l'avait appelé « Valentin Lenoir ». Ce nom lui revenait subitement! Elle n'avait pas bien distingué son visage, mais elle le sentait sérieux, mécanique, silencieux, il

marchait bien, était ponctuel et semblait calme. Il devait être un homme bon, gentil, aimable, et quand il lui arrivait de sourire, ce devait être avec bienveillance. C'était vrai qu'il était vêtu de noir, que tout était noir dans ses apparences, qu'il était alors la représentation exacte de l'idée qu'elle se faisait de l'homme: l'inverse de son père! Elle s'était jetée vers lui en se disant que, puisque un jour elle se marierait et que son ventre serait visité par un sexe d'homme, autant que ce fût par la raideur de celui-ci qu'elle avait comme choisi pour cette monstruosité.

Nerveuse, Nicole se releva pour aller boire et arriva dans la salle de bains où un miroir en pied lui permettait de s'ajuster le matin avant de descendre à l'officine. Son verre d'eau à la main, elle se tourna machinalement et se vit dans sa chemise de nuit blanche à laquelle ne manquaient pas les transparences. Oui, depuis qu'elle gagnait bien sa vie, elle avait fait des emplettes de lingerie, jetant à la poubelle de sa propre histoire tous ces pilous qu'elle ne pouvait plus supporter. A se voir, elle se trouva, somme toute, assez belle. Elle posa son verre, se regarda encore, arrangea ses cheveux, se tourna

pour considérer les arrières de sa personne. Passables. Et si Christophe Lebaudet lui avait fait récemment la cour, elle était donc désirable pour un homme qui avait certainement vu de très près bien d'autres jolies femmes, voire couché avec elles. Elle abaissa le haut de sa chemise de nuit, se mit les mains en coquilles sous les seins dont les pointes se durcirent au sentir de l'air plus frais. Sa chemise de nuit tomba jusqu'au sol, sans avertir. Elle avait la taille fine et bien prise, les hanches proportionnées, les cuisses et les jambes fuselées. Depuis qu'elle avait fait ses études de pharmacie, le corps masculin n'avait plus de secret pour elle, mais elle ne voyait pas comment elle aurait fait l'amour. D'ailleurs ce mot n'évoquait en elle que les essoufflements ou les gémissements de ses parents ou ne lui suggérait que la répulsion. Elle avait désiré un inconnu, mais avait-ce été pour trouver auprès de lui refuge et fuite de la famille ou désir réel d'offrir son corps? C'était vrai qu'elle était, tout compte fait, une belle et jolie femme, « une belle plante », comme lui avait une fois dit Dagobert qui devait s'y connaître en jupons! Nicole se sourit dans la

glace à ce souvenir amusé. Elle se plia, releva et remit sa chemise de nuit. Bon. Maintenant, elle devait dormir.

Trois heures et demie. A six heures, il faudrait reprendre le train de la vie, ouvrir à huit heures. Il y a marché le samedi! Nicole finit de boire son verre et s'en retourna dans sa chambre. D'abord elle se mit sur le côté droit. A quatre heures, elle se trouva sur le côté gauche. A quatre heures et demie, elle était sur le dos et sentait des ondulations dans ses profondeurs secrètes. Alors, elle se tourna, se retourna, gémissant des non! et quand elle se retrouva de nouveau sur le dos, elle se laissa emporter par l'imaginaire d'une rencontre avec ce Monsieur Gibou, d'un amour qui ne serait plus seulement celui de l'attente sentimentale. Dans l'agitation de tout son être, elle croyait ressentir la réalité des gestes et commençait à faire remonter le nylon pour prendre l'attitude d'une offrande totale.

- Non!... je ne veux pas!... cria-t-elle en se levant brusquement et prenant son visage dans ses mains, effrayée par ce rêve éveillé dont elle se sentit coupable et presque malheureuse. Elle aurait dormi trois heures en tout! Elle était donc folle, déséquilibrée, obsédée!

Quand Dagobert passerait la voir, tout à l'heure, il serait inquiet qu'elle ne lui prenne pas tout ce qu'elle avait commandé en milieu de semaine, il poserait des questions, elle lui apparaîtrait fatiguée, les yeux gonflés. Elle devrait dire qu'elle avait très mal dormi pour telle fausse raison, mais Nicole n'avait jamais appris à mentir et le gros nez de Dagobert sentirait la coïncidence avec la visite de la veille. Car Dagobert avait sûrement vu les regards de Nicole en direction du « fils », et Nicole n'avait pas non plus appris comment on fait son regard impénétrable.

De nouveau, Nicole alla boire et remarqua ses yeux décatis. Elle se désespéra, se sentit méprisable et ridicule. Vingt-huit ans et des conduites d'adolescente frustrée! Tout ça n'avait pas de sens et il lui faudrait à l'avenir ranger ses sentiments à ricochets, mettre aux tiroirs de la sottise ces impressions imbéciles, ces rencontres entre le passé et un présent qu'elle se devait de consacrer uniquement à sa profession. Point.

VI

Charles Gibou marche dans le *Jardin d'Hiver*. C'est la première fois depuis de nombreuses années qu'il revient dans cet endroit qu'il connaissait bien jadis pour en avoir arpenté toutes les allées. Bah! il n'y a pas grand chose de changé. Le lémurien a disparu, mais les gosses criaillent de la même façon et vous bousculent en courant. Cependant, au « Quartier du Nègre », auprès de Dagobert, Charles a mieux connu les enfants et a fini par les aimer. Les pelouses sont aussi vertes et les graviers aussi gris. Plus personne ne le reconnaît. Ça fait si longtemps! Et puis il n'a plus du tout ni cette allure ni ces costumes de jadis. Avant, il était comme certaines races de gens que l'on classe aisément parce qu'elles ont des tics, il était l'homme en noir, ce bonhomme de la même heure et de la même sacoche, un employé de bureau dans les chiffres et les papiers. Il avait femme, maison, voiture, on pouvait savoir son adresse, on

l'appelait Monsieur Gibou, on le saluait ou l'on riait de lui. Il était « quelqu'un », comme on dit de personnes connues: « Vous savez, celui-là, c'est quelqu'un! » Etrange expression qui dit le contraire de ce qu'on croit! car quelqu'un n'a pas de nom. Aujourd'hui, lui n'a plus d'état civil. Il a disparu sans laisser trace ni adresse, et par un de ces incroyables retournements du sort, voici qu'il est devenu un homme à part entière, un homme vrai, total, complet. Bien sûr, il n'appartient plus à la société, ce moloch dévoreur d'identité, ce cerbère qui vous réduit à un numéro signalétique. Charles Gibou a été rayé des cadres et même de la carte de la France. Jusqu'à maintenant, il n'est jamais sorti des *Essarts*, toujours protégé par Dagobert. On venait peu ou pas faire des perquisitions aux *Essarts*, ce territoire neutre, cet abcès de fixation qui redonnait vie aux égarés, qui transformait les claquepatins en êtres humains dignes de ce nom, qui redonnait foi aux marginaux sous la haute bénédiction d'un Dieu capable d'offrir un cigare à deux sous à l'ange Gabriel. Et ce Dieu tout puissant, c'était Dagobert.

Il va de soi que Dagobert n'acceptait pas n'importe qui. Il n'aimait pas les criminels qui « récidivent », et il aimait trop la paix pour oser se mettre à dos la gendarmerie. Si l'on recherchait un homme dangereux, dans les premiers temps on allait voir Dagobert, mais quand Dagobert avait dit qu'il n'avait pas chez lui de scélérat, on avait vérifié, et comme on s'était aperçu qu'il disait la vérité, on lui avait fait une sorte de confiance tacite. Parfois, il avait servi d'indicateur et la police revenait le voir de temps en temps, pour le principe et plus pour le petit coup de gnole.

Charles ne savait plus ce qu'était devenue Juliette, et il fallait qu'il se retrouve dans ce parc pour songer à cette femme qui avait été la sienne. Ces dix années lui semblaient remonter au paléolithique. Il avait abandonné femme, maison, voiture, et qui plus est métier, argent, situation sociale. Ours un tantinet par nature, il l'était complètement devenu, il en avait pris les pattes et la démarche. Ce jour-là, dans le parc de la ville, il marchait légèrement voûté, les bras quelque peu en avant, et les gens en promenade, ce dimanche après-midi, vers quatre heures, le prenaient probablement pour

un primate échappé de la cage et que les gardiens ne savaient plus distinguer de la foule. Mais dans son âme la plus profonde, il avait vécu comme une renaissance. D'obscur qu'il était, de mort, de néant, un vieux « nègre » avait fait un nouvel accouchement de Charles Gibou, l'avait pris dans ses bras et l'avait placé sur sa tête. D'impur, il était devenu propre, sans tache, vierge de toute haine et de tout désabus. Il avait enfin aspiré l'air à pleins poumons, avait arraché de sa peau la carapace du crétinisme ambiant sous laquelle il avait étouffé pendant des siècles. Dagobert, Dieu ou magicien du corps et de l'esprit, avait appris à Charles ce que c'est que d'aimer, ce que l'accueil veut dire, ce que dicte la Nature. Pour cela, Dagobert ne disposait d'aucune idéologie, d'aucun système. Sa recette était de la plus évidente simplicité : Pas de ce *Contrat Social* qui régit la société, nous entoure de ceux qu'un très grand psychologue appelle « les personnes épuisantes ». Si l'on était près de Dagobert, soit l'on buvait avec lui du thé à la menthe, soit l'on s'asseyait, par exemple, sur les marches du perron des *Essarts*. On restait assis, on ne disait rien d'inutile parce qu'on ne disait rien du tout

puisque l'on se sentait bien, et parce que l'inutile brise le temps restreint de la vie. On se grattait la jambe, le cuir chevelu, les aisselles, on se mettait les doigts dans le nez, on crachait loin sur les graviers, on rotait si besoin était, on se levait pour aller on ne savait où, on jouait au foot, on pissait ensemble, on tirait à l'arc, on repiquait des salades, on venait se rasseoir, on regardait Dagobert qui se mettait à rire avec son « moule à gauffres ». Alors on riait aussi parce que c'était un grand moment. On était heureux d'être près de Dagobert. On était heureux, sans savoir pourquoi, mais on était heureux. Dagobert suintait la détente et le plaisir de vivre pour vivre.

Avec Dagobert, on était un des deux amis du Monomotapa, et Charles Gibou avait eu le privilège d'être accueilli aux *Essarts* sans que Dagobert lui demande rien. Quand Charles s'était mis à bricoler au milieu des bouts de bois, des ferrailles et du jardin, il l'avait fait par impulsion, par désir naturel de donner un coup de main à son hôte. Avec Dagobert, Charles n'avait plus réfléchi, ne s'était pas posé la question de savoir s'il fallait être reconnaissant, s'il avait des dettes envers cet homme. Il faisait, et tout allait bien. Dagobert ne lui

disait jamais de faire comme ceci ou comme cela, d'aller ici ou là, s'il aimait ou n'aimait pas. Ces détails n'avaient aucune importance. Chez Dagobert on dormait parce qu'on avait sommeil, on mangeait parce qu'on avait faim, mais il n'y avait ni cloche, ni heure, il n'y avait ni salaire ni réprimande, ni aigreur ni félicitations. Le maître, tout à fait respecté, n'ordonnait rien, et tout était accompli!

On comprendra le contraste violent, oh combien agréable, que Charles ressentit pendant ces années qu'il avait passées aux *Essarts* et qu'il n'aurait pas échangées contre richesses ou pouvoir, contre un bonheur obligatoire ou acheté. Avant, dans sa boîte crânienne, il y avait eu ce qu'on appelle « un sac de nœuds ». Aujourd'hui, dans le parc de la ville, Monsieur Charles Maxime Irénée Gibou n'appartient plus à la société et ne comprend plus les conversations que l'on y tient: Ah bonjour, Madame Truc. - Au revoir, et à bientôt, Monsieur Chose. - Comment allez-vous? - Pas mal, merci. - Sandrine, mouche ton nez. Mais fais attention, enfin quoi! Et pif sur la joue, et paf sur la fesse. Stéphane... prête ton vélo à ton frère!

IL ne sait plus la langue de l'ordre, de l'offre et de la demande. Il avait été comptable, mais sait-il encore faire ses quatre opérations? Saura-t-il même lire? Car Dagobert lui a dit après le déjeuner: « Charles, mon fils entre mes fils, tu vas me rendre un service d'aller chercher Mademoiselle Nicole Ancèle. Je suis fatigué parce que je vais mourir. Je le sais. Chez moi, j'ai vu le sang. C'est le message de mon Dieu. Elle habite au 2 rue du Cadran Solaire. Tu ne connais pas. Sa porte est à gauche de sa pharmacie où y a marqué la *Pharmacie du Chapeau Rouge*. Je veux que ce soit toi. Elle aura moins peur. Tu comprends, toi ? »

Ik était parti comme le serviteur de Job à qui le maître dit: Va! et il va. Si Dagobert allait vraiment mourir, c'était dans le train des choses. Dagobert n'était pas un dieu éternel, mais Charles ne put s'empêcher de verser quelques larmes pendant son heure de marche et s'il était voûté, ce jour-là, c'était surtout à cause de son chagrin. Bien sûr, Dagobert se trompait, peut-être, mais s'il avait raison, la douleur de Charles serait grande et sans remède. Il n'y a rien de bon à perdre ce qu'on a le plus aimé pendant toute une vie, ou quelques secondes!

Ces dix ans étaient passés comme un paraphe en un trait de lumière. Dagobert arrivé au ciel, les deux fils noirs se battraient pour savoir qui serait le chef. Chez les petits-fils, il y aurait des histoires de préséance et la présence de Charles deviendrait difficile, sinon impossible.

Il était repassé par le *Jardin d'Hiver*, non pas pour retrouver son passé, ce qui l'aurait fait vomir, mais parce qu'il aimait bien les animaux, les paons, les pélicans, les aras, les onagres et les singes dont il avait rêvé d'être, à certains moments! Donc, il y traîna un peu afin de redécouvrir quelques cris. Et puis, sans savoir pourquoi, il retardait le moment de sonner à cette porte, de revoir subitement, sans préparations lentes, cette jeune femme dont le regard le scrutait étrangement vendredi soir. L'autre femme, la vieille, il ne s'en souvenait qu'à peine, une antiquité maniérée qui avait hésité à s'asseoir, regardé où elle mettait les pieds, passé les portes après un arrêt de vérification. Et pourquoi prévenir particulièrement cette Demoiselle Ancèle? Avant ce vendredi, il n'avait jamais entendu parler d'elle, ne l'avait jamais vue. Un secret de Dagobert?

Charles sortit du parc et s'en alla vers cette rue du Cadran Solaire, et plus il en approchait, plus il ralentissait, sentant qu'il redevenait timide, car il allait faire de la peine. Il ne comprenait plus bien cette réaction ancienne dont il avait tant souffert quand il avait tardé pour aborder Juliette. Mais maintenant ce n'était pas la même situation. Il n'était pas parti pour une déclaration d'amour ni de désir. Et pour le désir, il avait eu plein de jeunes noires qu'il avait choisies ou que leurs « maris » lui avaient prêtées.

Il arriva devant ce 2. Porte en chêne, sonnette en laiton, un gros décrottoir de jadis. A l'étage, un long balcon en fer forgé peint en blanc, de grandes portes-fenêtres blanches à petits carreaux, et, en-dessous, la *Pharmacie du Chapeau Rouge*, peinte en blanc elle aussi avec, en enseigne, un haut de forme en tole rouge cardinalice. La rue était très silencieuse, pleine de soleil comme dans les dimanches de fête, lorsque tous les habitants sont en promenade ou en pique-nique à la campagne. Et Charles se disait que la Mademoiselle Nicole Ancèle en question ne serait pas chez elle. Mais commission oblige: il fallait sonner. Il sonna, faisant

tourner le bouton plat en laiton. Le bruit de la sonnette fut puissant au point que Charles regarda de droite et de gauche, croyant que toutes les croisées de la rue allaient s'ouvrir et lui présenter des gargouilles curieuses de ce dérangement. Non, rien. Après trois bonnes minutes d'attente, il allait recommencer quand il entendit des talons frapper le glacis du couloir. Bruit de clefs pour une fermeture à barre verticale. Mademoiselle Nicole Ancèle ouvre, Charles la regarde, ne sait pas où mettre ses mains, va bredouiller quelque chose quand soudain la demoiselle prend un fard cramoisi jusqu'aux oreilles et que sa main gauche s'appuie au mur du couloir comme si elle allait défaillir:

- Monsieur... je n'ai rien à vous donner... et le dimanche...

- Mais... Mademoiselle, je ne suis pas venu pour...

- Revenez plutôt à la pharmacie mardi matin...

- ... Non, pas pour vous demander quelque chose!

Non, je suis là...

- Monsieur, je vous assure, je suis très occupée et je n'ai pas de temps à vous consacrer... ni d'argent. Allez

chez les *Dames du Bon Secours*. Elles ont un bureau permanent à l'église. Voilà...

Nicole avait presque refermé sa porte. Charles s'agita et dit vite que c'était pour Dagobert. Nicole rouvrit. De toute rouge qu'elle était à l'instant, elle devint pâle comme un disque de lune. Tout se bousculait en elle: ce dimanche, sa solitude, ses rêves, cet homme qui l'avait tellement troublée et se trouvait là sur le trottoir, celui dont elle avait cru et croyait encore que c'était bien « Valentin Lenoir », mais sale, mais barbu, mais clochard! Et voici qu'il lui disait le nom de Dagobert. Cet amas de coïncidences était pour lui faire perdre ses esprits. « Irénée », oui c'était bien Irénée devant elle! Elle qui avait couru comme une folle pour retrouver un fantastique amant, qui avait reçu la gifle d'une femme jalouse et hystérique. C'était tout à la fois et bien trop depuis ces deux jours où ses sentiments avaient vacillé dans la confusion.

- Qu'avez-vous, Mademoiselle? Demanda-t-il, inquiet.

- Mais... rien du tout! C'est à dire que je ne comprends pas pourquoi vous me parlez de Dagobert...

- C'est tout simple, Mademoiselle. Dagobert m'a dit qu'il allait mourir. Il a reçu de son Dieu un message: puisque le sang a coulé chez lui, c'est que sa mort est très proche. Il est fatigué, il ne se sent pas bien. Il m'a dit de venir vous voir et de vous dire ça. Vous voyez, je ne suis pas venu sonner pour vous demander de l'argent! Excusez-moi, c'est ma tenue qui vous a induite en erreur, sans doute. Au revoir, Mademoiselle. Rappelez-vous Dagobert!

Il y avait dès lors une chose dont Nicole était définitivement sûre: cet homme était Charles, Gibou, Irénée, Valentin, Lenoir. La voix lui renvoya un souvenir éclatant de vérité.

- C'est moi qui vous demande des excuses, Monsieur, pour mon impolitesse. Puis-je être indiscrete et savoir... enfin... je...

- Savoir mon nom?... Oh, mon nom, si j'en ai encore un, ne vous dirait rien! Je suis... comment dirais-je? je suis un disparu... oui, c'est ça, un disparu, un sans chiffre, un sans carte, un marginal, un sans Sécurité Sociale qui ne peut intéresser une pharmacienne. J'ai appartenu à ce qu'on appelle la civilisation! Aujourd'hui,

j'habite une planète où vivent des gens en fuite, d'anciens malheureux. Je vis dans les bois, les salades, la ferraille, les nègres et les exclus. Alors, mon nom!... Bon. Eh bien je m'en retourne. Au revoir, Mademoiselle... excusez-moi encore une fois pour ce dérangement...

Sous l'effet de cette lente réplique, Nicole eut la gorge serrée. Lui s'en alla, mais s'il s'était retourné, avant que la pharmacienne referme sa porte, il aurait vu sur les joues de Nicole Ancèle deux traînées brillantes jaillies de ses yeux.

VII

Derrière sa porte Nicole Ancèle dut s'appuyer au mur de son couloir pour ne pas s'effondrer. Tant bien que mal elle réussit à prendre son escalier et à rentrer dans son appartement. Elle revint à son fauteuil, s'y laissa choir et ne put se retenir d'éclater en des sanglots comme elle n'en avait plus jamais versés. Ses pensées, si l'on peut dire ainsi ce qu'elle éprouvait, furent cent fois plus confuses que pendant l'avant-dernière nuit. Il s'y mêlait en outre la nouvelle que Dagobert allait s'éteindre. Et c'était lui, ce Dagobert, vers lequel Charles Gibou avait fui pour entrer dans dix années d'oubli! Comment et pourquoi Charles avait-il quitté le Cabinet Lafriche? Comment... pourquoi... Le fol afflux des questions sans réponses fit que Nicole étouffait, s'épongeait les yeux, mal assise se tournait, croisait et décroisait ses jambes. Ne pouvant rester en place elle quitta son fauteuil pour

arpenter son parquet sans oublier un coin de cet appartement qui lui sembla soudain une prison. Et de nouveau: Pourquoi Dagobert avait-il envoyé cet homme précisément chez elle? Dagobert devait savoir quelque chose de lui et d'elle. Charles avait dû raconter à Dagobert tout son passé dans les détails les plus fins ou les plus marquants. Cette histoire n'avait aucun sens!

Il était évident que Nicole n'avait rien appris de cette fuite chez Dagobert. A cette époque de son adolescence, les petits faits divers de la ville ne l'effleuraient pas plus que les autres jeunes, sauf quelques uns qui faisaient parfois des virées à vélo aux *Essarts*. Elle ne savait rien de ce qui se passait là-bas. Des dames racontaient que c'était un lieu de perdition. Elle avait ignoré encore plus la déclaration que Madame Gibou avait faite au sujet de la disparition de son mari, des enquêtes vaines au « Quartier du Nègre », des avis de recherche à travers toute la France, du divorce par défaut obtenu par Madame Juliette Gibou, d'une affaire « momentanément » classée, car la transformation d'un contribuable en homme libre énerve beaucoup les sentiments régaliens du fisc. Et en effet seul Dagobert

connaissait l'identité de Charles qui vécut aux *Essarts* sous le pseudonyme d'Antoine Juvin, natif d'on ne savait ni quand ni où. Dagobert lui avait rafistolé une fausse carte d'identité avec un nom de la famille de feu Monsieur Bournalès-Juvin, ancien propriétaire des *Essarts*. Rarement, Dagobert l'appelait Charles, plutôt Antoine si c'était pour un travail précis. Sinon « Fils ».

Mais Dagobert savait! Oui, il avait été renseigné sur les démêlés de Madame Gibou en écoutant toutes les conversations qui courent sous le manteau dans une petite ville de province. Pourtant, il avait gardé le silence d'un cénotaphe, protégé Charles parce qu'il aimait les malheureux, les hésitants, les gens perdus. Dagobert était un grand homme d'amour. Oui, Dagobert savait. Un jour de grandes confidences entre vieux amis, pendant sa deuxième année aux *Essarts*, Charles avait raconté ses ennuis. Entre autres, il avait dit à Dagobert cette incroyable aventure d'une jeune fille qui lui avait presque sauté au cou après s'être précipitée en sortant du 51 rue des Lilas. Charles l'avait vaguement dépeinte à Dagobert, taille, cheveux, silhouette, l'avait montrée comme une espèce de jeune folle qui lui avait pris sa

sacoche après un chantage à la déclaration d'amour dont il avait été effrayé. Le drame avec Juliette, sa fuite, l'accueil merveilleux de Dagobert.

On se doute que Dagobert, curieux comme un sapajou, s'était mis en chasse, non pour rencontrer Juliette qu'il avait parfois vue au marché, qui avait vendu la maison des Gibou puis quitté la ville, mais pour dénicher cette fille dont lui avait parlé Charles. Durant de fort nombreux mois, il mena une filature de roman policier, alla rue des Lilas aux heures estimées pour les sorties des écoles, aux rentrées des jeunes chez leurs parents. Il finit par remarquer une fille grande et très belle, aux longs cheveux blonds, laquelle semblait bien habiter au 51. Elle avait le regard triste mais passionné, la tête penchée en avant pour une attention soutenue.

Alors il entreprit une stratégie de chasseur africain. Il commença par monter un peu dans tous les étages, aux heures des repas, pour tenter de vendre ses légumes ou ses poulets. Il allait à tous les numéros, afin de brouiller les pistes. Il travailla longtemps cette ruse pour se faire connaître, pour devenir un ambulant familier des immeubles rue des Lilas et surtout celui du 51. Il faillit

désespérer, mais Dagobert avait pris une décision. Donc il installa de temps en temps sa petite charette et son âne sur le trottoir d'en face et lentement repéra que vers les cinq heures du soir, les vendredis surtout, parfois les samedis ou les dimanches, à une fenêtre du troisième étage du 51, une grande et belle jeune fille soulevait ses rideaux et regardait dans la rue avec des apparences d'ennui. Elle dirigeait ses regards vers une extrémité de la rue ou vers l'autre. Il alla voir les noms des locataires du troisième où il retint Chartier à gauche, Ancèle à droite. Il suffirait maintenant de sonner, à condition que la jeune fille soit là car à cette époque elle n'y était que les samedis et les dimanches à cause de ses absences quand elle fréquentait la faculté.

Un samedi matin vers les dix heures et demie, guettant derrière son âne, il vit entrer par le hall du 51 la demoiselle du troisième, recouvrit sa charette, prit un panier à récolte, monta, sonna chez les Ancèle. Une petite voix demanda qui c'était, et il répondit qu'il était Dagobert, le marchand de légumes. Nicole ouvrit car elle savait que sa mère avait quelquefois pris des bricoles au « nègre du marché » qui fait souvent « le pied » dans la

rue. Elle regrettait que ses parents ne soient pas là, ne savait pas si sa mère devait acheter des choses pour le dîner ou le lendemain.

- Ça ne fait rien du tout, Mademoiselle, je repasserai. Oh, Mademoiselle, ajouta Dagobert, vous êtes si jolie que vous devez avoir un bien joli prénom. Oh la la, je parie que vous vous appelez... Delphine!

- Oh non, pas Delphine! Comme vous êtes drôle!

- Alors, attendez... Sandrine?

- Non! ni Sandrine, ni Delphine! Non, je m'appelle...

- Non non non! je devine... Voyons... Carole?

- Oh non, pas Carole! et Nicole éclata de rire.

- Si c'est pas Carole... je sais plus!

- Vous brûlez, pourtant!

- Nicole?

- Oui... c'est Nicole!

- Oh la la! jolie Nicole! C'est bien! Vous voyez que vous avez un prénom aussi beau que vous! Ah, Dagobert ne s'est pas trompé! Bon. Eh bien je retourne à ma charette. Adieu, Mademoiselle!

- Au revoir, Monsieur Dagobert!

Il se fit plus rare dans le quartier mais on ne s'en étonna pas trop. Comme il avait appris à connaître les Ancèle, il les revit au marché, demanda régulièrement des nouvelles de leur fille et suivit ainsi sa scolarité, ses succès. Il lui arriva de la voir, elle aussi, au marché, et lorsqu'elle obtint sa quatrième année de pharmacie, Dagobert offrit à Nicole une statuette africaine. A chaque fois qu'elle était couronnée à un examen, il lui donnait un canard à cuire au four pour fêter avec ses parents sa belle réussite. Mais Dagobert, avec son entêtement, ne trahit jamais ses recherches d'une patience vaticane. Charles n'en sut rien, pas plus que Nicole à laquelle il se serait bien gardé de parler. Il avait son projet tout en se méfiant de lui-même. Il se savait capable de commettre une erreur par bonté d'âme ou par sa vieillesse qui le poussait à vouloir faire le plus de bien possible avant de rejoindre Dieu dont le jugement approchait.

Pourtant, un jour de grande fatigue, il faillit tout gâter. Alors que Nicole venait d'installer sa Pharmacie du *Chapeau Rouge*, Dagobert vint s'asseoir à l'officine pour demander à Mademoiselle Nicole un remontant. Il se sentait décrépi et la jeune femme se montra tellement

attentionnée pour lui qu'il laissa couler des larmes et dit à Nicole:

- Oh, vous ne savez pas, Mademoiselle Nicole, mais je crois bien que vous êtes ma fille vous aussi! Oh la la! oui!...

- Comment ça, votre fille, Monsieur Dagobert!

- Oh la la! vous êtes bien ma fille, oh oui, vous aussi!

- Oui, Dagobert, je la suis. Bien. Mais... pourquoi « aussi »?

- Ah la la! je crois cette fois que c'est un secret, mais enfin je peux vous dire que vous plairiez bien à mon fils entre mes fils!

- Ah, je vois, Dagobert! Vous êtes très rusé! Vous voudriez me marier aux *Essarts* pour que je reste près de vous, que je vous soigne et que je vous donne plein de bonbons au sésame! Mais, Dagobert, il faut bien que je m'occupe de ma pharmacie! J'ai fait des emprunts pour acheter tout ça, et si je ne travaille plus, qui les remboursera? Je crois que vous avez fait un beau rêve, Dagobert, mais pour moi ce ne serait pas bien raisonnable, et puis je n'ai pas envie de partager un de

vos fils avec ses autres femmes! car je crois savoir que vos fils ont plusieurs femmes, comme cela se fait en Afrique! Je n'ai pas la même religion, les mêmes habitudes, je ne sais pas, moi! Je suis sûre que vous me comprenez. Oui?

- Oh la la, Mademoiselle Nicole, je comprends très bien. Mais ce n'est pas un fils noir que je dis. J'ai un fils tout blanc! Eh oui! Y a un peu plus de neuf ans que je l'ai adopté. Il était si malheureux!... Le pauvre garçon! Si vous le connaissiez! Il est si intelligent... il est si bon, et... travailleur! Il sait tout faire à la maison, et quand il compte, il ne se trompe ja-mais parce que les opérations il sait bien les faire... parce que c'était son métier, avant.

- Eh bien, je vais réfléchir, dit Nicole toute en gentillesse avec un sourire désarmant.

Dagobert, sentant qu'il en disait trop et risquait de lâcher son secret, se mit à rire à son tour, retrouva toute sa force pour lever son mètre quatre-vingt dix et s'en aller. Nicole n'attacha aucun sérieux à ces propos de Dagobert qu'elle prit, cela va sans dire, pour une galéjade comme il aimait tant en faire.

Accablée soudain par cette arrivée de Charles et l'annonce que Dagobert se sentait mourir, Nicole hésita. Se rendre tout de suite aux *Essarts* ne lui semblait pas sage. Dagobert était assez conscient pour faire venir un docteur. D'un autre côté, elle s'en voudrait longtemps si Dagobert mourait sans l'avoir revue et comme il la faisait prévenir, c'était par désir de lui parler avant de s'envoler pour l'éternité. Mais sa réflexion fut interrompue. L'image de l'homme qu'elle savait bien maintenant être le Charles Gibou de jadis, revenait toute fraîche à sa mémoire. Comment aussi se faisait-il qu'il ne l'ait pas reconnue, elle, alors qu'elle-même avait retrouvé dans ce visage son souvenir de jeunesse?

Elle courut à sa fenêtre, regarda dans la rue. Rien. Elle prit son sac et ses clefs de voiture, descendit à manquer toutes les marches, sauta dans sa voiture et partit dans la direction qu'avait dû prendre Charles Gibou. Elle rôda lentement dans toute la ville, cherchant à distinguer parmi les quelques piétons du dimanche un homme barbu en costume de velours marron, assez grand, au pas calme et méthodique. Elle passa, repassa, se rendit à pied au *Jardin d'Hiver*, repartit en auto sur la

nationale pour rejoindre le carrefour qui conduit aux *Essarts*. Toujours rien. Il se faisait tard. Elle alla jusqu'à se dire que si elle avait vu Charles marcher sur un trottoir, elle n'aurait pas osé s'arrêter, descendre, aborder l'homme et lui dire: « Je sais que vous êtes Charles Gibou. Je suis Nicole Ancèle, vous vous rappelez, cette jeune fille sotte, ou inconsciente, qui un soir, devant le 51 de la rue des Lilas, suis venue me mettre devant vous pour vous dire que je voulais m'enfuir avec vous? C'est vous qui avez fui, j'ai emporté votre sacoche noire, je l'ai fouillée, ainsi j'ai su votre nom, mais je l'ai rapportée là où vous travailliez. Je ne vous ai jamais oublié. Pourquoi avez-vous disparu? Pourquoi ne m'avez-vous pas serrée dans vos bras quand j'avais tant besoin de vous? Pourquoi ne pas m'avoir dit alors quelque chose de simple comme: Je ne vous aime pas, je suis marié, j'ai des enfants. Plus tard, Mademoiselle, vous trouverez qui aimer, avec qui partager votre vie. Allons, rentrez vite chez vous! Mais c'est parce que vous avez fui que je vous aime encore, vous, Irénée Lenoir, ou Valentin, si vous préférez! »

Folle de déconvenue, de timidité, d'hésitation, d'incapacité de savoir quoi faire et comment s'y prendre, inquiète à l'idée que Dagobert mourait peut-être à cette heure, rageuse, Nicole retourna chez elle, de nouveau au bord des larmes, rongée par sa passion étrangement renouvelée comme un cancer aussi têtu que sournois. Elle se rejeta sur son fauteuil qui lui parut un havre pour sa misère intérieure, prisonnière d'un trou sans la moindre lumière, d'une cage à fauve où la puanteur de ses faiblesses la rendait malade et plus fragile.

- Père, j'ai fait la commission, dit Charles à Dagobert dès qu'il rentra aux *Essarts*.

- C'est bien, mon fils, dit Dagobert. Tu as bien vu Mademoiselle Nicole? C'était bien elle? Dis-moi...

- Mais oui, père, c'était bien la pharmacienne qui est venue vendredi soir. Oui, je l'ai reconnue!

- Fils! Tu sais qui c'est, Mademoiselle Nicole?

- Mais... oui... c'est la pharmacienne... oui!

- Oui, mon fils, c'est la pharmacienne. Tu as raison. Une pharmacienne, mais pas comme les autres ! Je l'ai

tellement cherchée. J'ai fait ce que j'ai pu. Maintenant il va falloir... enfin... on verra.

Charles fut interloqué par cette étrange remarque dans la bouche de Dagobert, mais voyant que son vieil ami semblait vouloir s'assoupir un peu, il alla vaquer à ses affaires. On pourrait croire que les mots de Dagobert avaient fait revivre dans la mémoire de Charles le souvenir lointain de cette jeune fille, qu'il l'avait reconnue sans vouloir se l'avouer. En réalité, Charles avait tellement enfoui son passé, avait acquis une telle peur de la femme, épouse, amante ou tout ce qu'on voudra, qu'il fut loin de se douter de ce que Dagobert trafiquait dans sa tendre cervelle.

Il finit son dimanche en travaillant comme n'importe quel autre jour de la semaine, démaria des poireaux jusqu'à la tombée du soir, aiguisa deux houes, retaila un manche de rateau, dîna d'oignons frits et d'un verre de vin. Quand il alla dire bonsoir à Dagobert, le vieil homme dit à son fils entre ses fils que la mort ne lui faisait pas peur mais qu'il avait souci, qu'il désirait pour Charles un bonheur paisible. Il ne devrait pas s'attrister car, depuis le haut du ciel, le Bon Dieu laisserait

Dagobert veiller sur celui qu'il avait le plus aimé pendant ses dernières années.

Charles, retenant à peine son émotion, partit pour ne pas la manifester devant Dagobert. Quand il fut couché, Boulibouli vint pour le consoler, mais pour la première fois il la repoussa. Pourtant, elle était bien fraîche et séduisante, Boulibouli... elle était toute belle et bien tournée, Boulibouli... à Charles, elle avait déjà donné sa fleur... Boulibouli...

VIII

Nicole ne dormit pas une heure de la nuit. Dès le lundi matin, vers les neuf heures, elle se rendit aux *Essarts*. Elle était très émue à l'idée de bientôt revoir Dagobert, d'apprendre ce qu'il voulait d'elle et d'oser, mais oserait-elle? lui poser des questions sur ce Charles. Ce serait lui qui aborderait peut-être le sujet sans qu'elle ait à prendre le risque d'une indiscretion.

Pendant qu'elle roulait, elle ne vit rien d'autre que sa pensée confuse, embarrassée. Elle avait un noeud dans le ventre et sa bouche était sèche, amère, crispée. Très secouée dans sa voiture, elle se demanda si elle irait jusqu'au bout du chemin de terre mais fit un effort qui lui parut au-dessus de ses forces pour longer les grands arbres, parcourir cette route qui ressemblait à une suite d'ornières à cause des nombreux cailloux ou nids de poules entre lesquels il fallait sinuer. Elle arriva

lentement et arrêta sa voiture devant le très large perron en pierre de taille. Elle avait la gorge dans un étau et gravit les marches comme une vieille femme épuisée. Sa nouvelle nuit sans sommeil, bourrée de comptes, de songes, d'angoisses, de problèmes insolubles et d'agitations, avait multiplié sa fatigue. Elle entra dans la grande pièce située à droite du couloir et retrouva la faune qu'elle y avait vue le vendredi soir précédent.

Au fond de la pièce rendue sombre par les volets qu'on avait poussés, elle revit le lit en forme de baldaquin miséreux et dont les rideaux étaient assez ouverts pour qu'on y pût voir la forme allongée de Dagobert qu'on avait peut-être recouvert d'un linceul.

- Dagobert est mort! s'écria Nicole, portant ses mains sur sa figure comme à la vue d'un spectacle affreux.

- Non, Madame, dit une jeune fille noire assise au pied du lit. Il repose. Il a bien dormi cette nuit. C'est vous la pharmacienne? Il a dit ce matin que vous alliez venir le voir.

- Alors pourquoi cette mise en scène? Il ne manque plus que les bougies et le bénitier!

- N'ayez pas peur! dit la fille souriante.

Nicole ne fut pas très rassurée car l'ambiance des *Essarts* ne convenait guère à l'imaginaire exotique qu'elle s'en était faite auparavant. Elle remarqua que le torse de Dagobert faisait sous le drap les lents mouvements de la respiration. Elle s'approcha du nouveau et prétentieux grabat où Dagobert découvrit péniblement sa tête et se redressa pour s'appuyer sur un coude. A la fille au pied de son lit, il ordonna d'aller faire du thé. Le rite. Un peu de chaud lui ferait aussi du bien. Dans la langue du pays, il dit ensuite à toutes les femmes et aux enfants de le laisser seul avec la demoiselle. Tout ce monde parti, Nicole prit un tabouret pour venir s'asseoir au chevet de Dagobert et fondit en larmes en prenant de sa main légère la lourde main de Dagobert.

- Oh non, Mademoiselle Nicole, voilà que vous pleurez parce que votre ami Dagobert n'est pas bien... Alors vous allez pleurer toute votre vie puisque vous travaillez avec des malades! Moi je ne suis pas malade, je suis vieux et il faut m'en aller. C'est comme ça!

- Mais vous n'êtes pas aussi vieux que vous le dites, Monsieur Dagobert. Vous êtes grand et fort, et il y a quelques jours je vous ai vu soulever de pesants paquets. On ne s'affaiblit pas comme ça d'un coup! Et puis vieux, vous exagérez votre âge, j'en suis certaine!

- Oh la la, non, Mademoiselle Nicole, je suis du siècle dernier! Vous ne saviez pas que j'ai passé quatre vingt sept ans?

- Quatre-vingt sept ans! Allons... Monsieur Dagobert!

- Jeudi, j'allais bien, et puis l'autre matin j'ai vu le sang chez moi et ce n'est pas bon pour un vieil homme comme moi... C'est le signe de Dieu!

Nicole restait silencieuse et stupéfaite d'apprendre que Dagobert avait dix-sept ans de plus que ce qu'elle avait cru. La fille apporta le thé à l'écorce de m'bozibanna et posa le plateau sur un guéridon à pieds tenus par des ficelles. Dagobert invita Nicole à se servir d'abord si elle aimait boire plus léger car lui-même prenait son thé presque aussi noir que du café. Et le vieil homme se mit à raconter toute son enfance au village de sa tribu. Il avait appris le français et la religion avec des

pères du Saint-Esprit et il avait grandi dans le rêve perpétuel de quitter son tropique pour venir vivre dans cette France dont il voulait tout le temps que les prêtres lui parlent. Il connaissait mieux Paris qu'un Parisien et mieux la France que les Français. Il savait plein de chansons enfantines, d'autres patriotiques, il savait les dates de Philippe-Auguste, récitait du La Fontaine et riait à l'amitié de Candide et de Cacambo. Il s'indignait que les Allemands aient annexé l'Alsace-Lorraine et lisait "Dieu protège la France" sur les pièces de cent sous. Car il avait su lire très tôt en apprenant son catéchisme.

Nicole eut à écouter aussi tout le récit du premier mariage de Dagobert quand il avait quinze ans et que sa petite jeune femme en avait douze. Dagobert raconta combien il y avait de légendes qui disent que les vieilles de son pays vont recueillir de longues et savantes observations sur l'amour en observant les babouins. Nicole retint comme elle put des cris d'horreur! Et quand Dagobert ajouta force détails écoeurants sur quelques pratiques à la primitive, elle crut qu'elle allait vomir tout ce qu'elle savait et commença à douter de l'utilité de

sa présence aux *Essarts*. En plus, et devant des témoins, il avait dû poursuivre sa jeune épouse et la frapper à coups de baguette pendant que des vieilles, placées en sentinelles à l'entrée de la case, empêchaient la gamine ainsi sacrifiée de pouvoir s'enfuir, car elle avait réussi par hasard à s'échapper des mains de ses tortionnaires. Nicole songeait avec effroi que des scènes de ce style avaient pu se dérouler ici et le petit monde autour de Dagobert lui parut tout à coup inquiétant.

L'estomac au bord des lèvres et les oreilles bourdonnantes, Nicole osa interrompre Dagobert pour qu'il parle de son arrivée en France. Elle tremblait à l'idée que Charles, vivant près de Dagobert depuis dix ans, avait peut-être participé à ce genre de célébrations avec des jouissances de sadique impénitent. Dagobert raconta sa venue en 1923, l'héritage qu'il avait fait des *Essarts*. Il avait rencontré en Afrique Monsieur Bournalès-Juvin qu'il avait assisté jusqu'à sa mort et qui lui avait dit de venir vivre en France aux *Essarts* après lui avoir fait un testament pour le remercier de son grand coeur. C'était alors qu'il y arriva, flanqué de ses trois femmes et de ses enfants, mais il n'avait pas fait

grand chose pour remettre en état cette trop grande maison car il n'avait pas assez d'argent.

Nicole devenait impatiente et ne croyait pas que c'était vraiment pour lui apprendre cela seul que Dagobert avait tant voulu la voir avant de mourir. Elle lui dit qu'elle allait devoir s'en aller bientôt, qu'elle avait du travail, qu'elle reviendrait avec des remontants et des tisanes. Dagobert lui dit de l'excuser mais que les noirs avaient la tradition de longtemps parler sous le baobab, qu'il n'y avait pas ici de ces gros arbres, mais que les Africains, surtout les très vieux, jacassaient comme les Bandar-Log quand, aux Indes, ils partent en voyage au plus épais de la jungle. Avant de mourir, cependant, il avait une mission importante qu'il devait confier à Mademoiselle Nicole, laquelle s'aperçut qu'on allait enfin entrer dans le vif du sujet.

Ce fut la narration des rencontres avec Charles au marché, des malheurs de cet homme dont il eut une sorte de pitié mais qu'il comprenait pour avoir souffert lui aussi des femmes. Cependant, il en était venu à bout par la méthode africaine, simple et efficace que l'on sait. Nicole opinait du bonnet, cachant soigneusement ses

effrois intérieurs. Bref, dès l'arrivée d'un Charles égaré par la peur et l'angoisse, Dagobert l'avait adopté, protégé, compris, aimé. Il lui avait redonné le goût de rire et d'appliquer ses nerfs à des travaux utiles. Il avait aussi découvert que Charles était un homme très doux, agréable, très généreux, toujours au service des plus faibles. Grâce à Dagobert, il avait échappé aux poursuites de sa femme et de la justice sous la fausse identité d'Antoine Juvin. Le véritable Antoine Juvin était venu en Afrique travailler avec son oncle par alliance. Il était mort en 1920, écrasé par la chute d'un niangon qui n'était pas tombé dans la direction prévue sur le terrain d'abattage. Dagobert avait de ses photos et comme le hasard faisait qu'il ressemblait beaucoup à Charles, il avait ainsi maquillé une carte d'identité qui trompa les enquêteurs. En plus, les noms de Juvin et de Bournalès-Juvin, fort connus ici, aidèrent à brouiller les pistes.

- Mais ce Charles, dit Nicole qui sentait son coeur accélérer, ce fils dont vous me parlez, quel est son véritable nom? Hier il m'a dit qu'il s'appelait « Disparu ». Bien sûr, je ne l'ai pas cru. J'ai pensé qu'il y avait là un secret et que vous aviez voulu me voir pour

m'en parler, enfin... disons pour me dire autre chose de plus que la narration de toute votre vie...

- Oh la la, oui, ma bonne Mademoiselle Nicole, j'ai pour vous un grand secret. Charles, ce n'est pas Antoine Juvin, mort depuis bien longtemps... c'est... Charles Gibou... dit-il en chuchotant.

Nicole ne put répondre sur le champ. Croyant qu'elle allait tomber en syncope, machinalement, elle porta une main sous son sein gauche et pencha la tête en avant, s'appuyant au fragile guéridon. Après quelques secondes elle éclata dans des sanglots qui secouèrent tout son corps. Elle ne sentit plus sa pensée et vacilla mais réussit malgré tout à se reprendre. Elle n'était plus sûre: rêve ou réalité... Non, cette fois ce n'était plus l'image ancienne retrouvée, c'était la vérité toute nue. Jeune, elle avait éprouvé pour cet homme un amour inexplicable et foudroyant, elle l'avait perdu, attendu, espéré, elle s'était noyée dans le travail et la réussite sociale par consolation rageuse, refusant tout autre sentiment, et voici qu'elle apprenait que cet homme avait vécu là, à trois pauvres kilomètres!

- Non, Dagobert, non... je ne vous crois pas... ce n'est pas vrai... pourquoi m'avoir laissé souffrir tant d'années?

Dagobert s'excusa de n'avoir pas osé. Il ne voulait pas se mêler trop des affaires de Charles qui lui en aurait peut-être voulu et se serait probablement enfui une nouvelle fois. Oui, c'était au moment où Charles lui avait parlé d'une jeune fille du 51 de la rue des Lilas, que lui, Dagobert, avait fait toute cette comédie de vendre aux étages, oui, il avait été très prudent pour approcher Nicole. C'était deux ans après sa fuite: Charles se souvenait de cette jeune fille qui l'avait tant troublé. Malheureux comme une antilope poursuivie, il avait failli serrer dans ses bras cette fille inconnue, si belle, la prendre par la main, l'emmener avec lui dans un coin retiré du monde et reconstruire avec elle sa vie si délabrée, mécanique, imbécile, sans enfants et sans joie. Mais voilà... les habitudes, la routine, les ennuis, la police, une vie d'éternels fuyards auraient vite lassé cette fille trop belle et qui s'était sûrement jetée vers lui par coup de tête, comme les jeunes en font trop. Que seraient-ils devenus? Où auraient-ils abouti? Quand il

était parti de chez lui, Charles Gibou avait bien vu que cette fille le poursuivait. Il s'était caché dans l'angle d'un garage et quand elle était repartie du coin de rue où elle avait guetté, hésité, il avait pris le chemin du « Quartier du Nègre » pour retrouver un homme avec lequel il pourrait avoir du réconfort. Il avait seulement dans l'idée de se rasséréner un peu, de faire le point avec Dagobert, de revenir chez lui, de changer sa vie avec Juliette. Et puis il était resté, aussi étrangement qu'il était venu!

Nicole, un peu calmée par ce récit, laissa s'échapper encore quelques larmes que Dagobert, très ému à son tour, essuya avec son mouchoir sale et aussi vieux que lui.

- Je crois que vous l'aimez encore... Mademoiselle Nicole.

- Oh! si vous saviez!... Monsieur Dagobert!

- Vous savez qu'il es devenu mon fils!

- Oui... Dagobert...

- Mais ce que vous ne savez pas, Mademoiselle Nicole, c'est le reste de mon secret... Vous ne refuserez pas de l'apprendre, belle Nicole!... Vous vous rappelez?

je croyais que vous vous appeliez Delphine! Et vous ne saviez pas pourquoi j'étais là, dans la rue des Lilas...

- Oh! Dagobert, je n'arrête pas de pleurer, vous allez me faire mourir de douleur... en même temps que vous... j'ai mal partout à découvrir tant de choses et que vous êtes capable de tant d'amour! Je commence à comprendre pourquoi vous êtes venu chaque semaine vous asseoir sur la petite chaise de la pharmacie, dès les premiers temps, quand j'ai ouvert... Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit dès cette époque? Pourquoi? Pourquoi, Dagobert!

- Je voulais vous connaître bien! Vous êtes si jolie aussi! Ça fait plaisir de se faire écouter par une jolie femme!...

- Oh...Dagobert...

Nicole apprit la suite du grand secret. Chaque année, à l'anniversaire de sa fuite, Charles Gibou venait près de Dagobert et lui disait: « Père, croyez-vous que j'aurais dû partir avec la jeune fille dont je vous ai parlé? Elle était si belle, dans les ombres du crépuscule... les premières étoiles traversaient ses cheveux et je la sentais parfumée comme une nuit d'Afrique... Elle était

la femme dont chaque jeune homme imagine la ferveur et la beauté!

N'en pouvant plus d'émotion, sous les chocs répétés de souvenirs tendres ou dramatiques, Nicole se leva brusquement de son tabouret. Elle prit son sac et chercha les clés de sa voiture qu'elle eut du mal à trouver. Dagobert se remit sur son coude:

- Mademoiselle Nicole, j'ai une prière à vous faire: quand je serai mort, vous emmènerez « mon fils » auprès de vous. Il ne faut pas qu'il reste ici. Vous vous marierez tous les deux, vous vous aimerez beaucoup et vous vous souviendrez ensemble de Dagobert... Vous voulez?

A tous ces mots simples et purs de Dagobert, Nicole fit un oui de la tête. Egarée par une inquiétude soudain plus envahissante à laquelle se mêlait l'idée d'un éventuel bonheur retrouvé, elle ne pouvait plus parler. Elle se pencha vers Dagobert, baisa pieusement les mains glacées et le front du vieil homme à la barbe douce et blanche.

Elle se détourna et partit.

IX

Le lendemain matin, Nicole fit une visite rapide à Dagobert qui lui sembla se porter plus mal. Elle pensa lui apporter des vitamines et des extraits de foie en ampoules. Craignant qu'on ne sût pas lui faire les piqûres de façon à respecter la plus élémentaire hygiène, elle n'avait pas apporté des seringues qui auraient pu servir à d'autres emplois prévus ni par la déontologie ni par la loi. Elle avait envisagé de faire venir le Docteur Lebaudet. Cependant, il lui était devenu évident que Dagobert souhaitait mourir et que, dans ces conditions, les prescriptions ne seraient pas suivies. Elle embrassa de nouveau Dagobert, sentant que par ce geste elle lui faisait un éternel adieu. Il lui sourit, elle serra dans ses mains les mains toujours bien froides, essuya le front

mouillé de transpiration et réussit à entendre ces quelques mots balbutiés :

- Mademoiselle Nicole... Tous les deux...
Dagobert... vous a bien aimés...

Nicole s'en alla dans le plus profond déchirement.

Le soir de ce même jour, au moment où Nicole laissait partir sa préparatrice et fermait l'officine, un jeune noir à vélo arriva et dit sans ménagement que sa mère l'envoyait pour dire que Dagobert était mort à trois heures. Voilà. Et le gamin repartit aussi vite qu'il était arrivé parce qu'il était avec des copains. La nouvelle était attendue et Nicole avait eu assez d'émotions dans ces quatre derniers jours. Le problème nouveau était la situation de Charles. Il allait falloir le ramener des *Essarts*, s'il le voulait bien. En outre sa fausse identité avait été protégée par Dagobert, mais les données se posaient tout autrement. Probablement il quitterait la France, si sa situation devenait intenable. Dagobert avait dit à Nicole de ne pas le laisser aux *Essarts*. Il avait sûrement ses raisons. Quant à son avenir propre, elle n'y songea pas dans cet instant. Il fallait aller vite. Elle essaya de téléphoner chez les Dignac pour demander un

conseil, une idée. Personne ne décrocha. Ses parents? Il faudrait des explications interminables, des discutailleries, et ça finirait par des engueulades de sa mère, évidemment!

Elle ôta sa blouse, prit rapidement son sac, enfila une bonne laine et monta dans sa voiture pour se rendre aux *Essarts* sans tarder. Dans la grande salle, il y avait tout le petit monde de Dagobert, du bruit, des conversations, des cris d'enfants, des pleurs sincères ou exagérés, des bougies un peu partout, des théières. On avait ouvert en grand les draps sales qui pendaient du faux baldaquin, mais le corps de Dagobert reposait sur un linge tout blanc. Son futur linceul le recouvrait jusqu'à mi-poitrine. On avait croisé ses bras comme pour les momies des pharaons mais avec un chapelet entrelacé qui tenait ses poignets. Une branche d'if couvrait son abdomen et le haut de ses cuisses en symbole de l'arbre toujours vert.

Contre la cloison de gauche en entrant, Nicole avait tout de suite aperçu Charles appuyé, une jambe droite, l'autre pliée et son pied sur la plinthe, les mains dans son dos et appliquées aux lambris. Il n'avait pas vu

l'arrivée de Nicole tellement ses yeux étaient rivés sur Dagobert. On fit place à « Mademoiselle Nicole » qui s'approcha de cette dépouille belle et noble dans sa fixité, un corps semblant encore plus grand, plus impressionnant, plus majestueux au moment de préparer le retour à la terre. Lorsqu'elle se pencha vers le front de Dagobert pour lui donner un baiser d'adieu, il y eut un silence. Elle posa deux doigts de sa main droite sur la bouche de Dagobert et murmura :

- Votre bouche ne connaissait pas le mal, Dagobert, elle n'a dit que des mots d'amour et de paix que je garde dans mon cœur. Et puis je suis si heureuse de vous avoir connu... Monsieur Dagobert...

Nicole se détourna pour s'en aller. Les pleurs et les cris se mirent à fuser de nouveau. Elle se dirigea vers Charles, qui n'avait pas bougé mais baissait la tête, et s'arrêta devant lui à un pas. Il la regarda avec des yeux rougis et lui dit un bonjour neutre et poli. Il reconnaissait bien sûr la pharmacienne, mais non la jeune fille de ce crépuscule ancien. D'ailleurs il n'avait gardé de ce visage si troublant qu'un souvenir très flou, dessiné dans des ombres d'indigo et de mauve. Elle avait

aussi des cheveux très longs, aujourd'hui arrivant à peine aux épaules. Ce n'était pas tout à fait la même taille non plus et il ne se souvenait plus de son regard. En outre ce souvenir, à cet instant précis et dans cette circonstance, était à cent lieues de lui. Il ne se souvenait pas plus des mots mystérieux que Dagobert lui avait glissés dimanche soir.

- Monsieur Juvin, dit Nicole à voix très basse, vous devez être au courant de ce que m'a dit Monsieur Dagobert, que vous ne pourriez plus rester aux *Essarts* après sa mort, et... que... je devais m'occuper de vous...

- Oui... enfin..., souffla Charles, Dagobert avait assez peur effectivement qu'il m'arrive des ennuis... quand il ne serait plus là... mais... ce n'est pas très urgent, et...

- Monsieur Gibou, car Dagobert m'a confié votre nom, je crois que... que c'est...

Et voici que, pour Nicole, le temps brusquement cesse de couler. Jadis, elle a déjà vécu ce phénomène très rare qui ne se produit que dans la haine ou l'amour. Tout est fixe et les cris et les pleurs des autres entrent comme dans un trou noir de la relativité. Il n'y a plus en

présence que deux infinis qui se touchent, se mêlent, se croisent, se repoussent et s'embrassent, éclatent et s'entrechoquent, implosent comme le noyau de fer d'une étoile qui s'effondre pour une récréation fantastique. Nicole n'entend plus, ne voit plus, ne vit plus selon les sinusoïdes d'un cardiogramme. Elle est à côté du temps, et de cet espace où elle croyait être l'instant d'avant. Si. Pardon. Elle arrive à distinguer vaguement qu'elle avance le long d'un ralenti de pellicule, image par image, et à chaque image elle est plus près de Charles, par à coups ses bras se lèvent et s'avancent aussi, sa tête approche de l'épaule et tourne par mouvements saccadés, elle va toucher le corps qui lui fait face, sa jambe prend un mouvement mécanique si lent qu'elle n'en renvoie pas les détails au cerveau. L'oreille gauche de Nicole sent la laine du pull rêche. Les bras de Nicole vont entourer, entourent, serrent, s'agrippent par derrière aux épaules d'Antoine Juvin et c'est alors que le temps qui était boîteux, reprend ses pulsations.

Charles crut que Mademoiselle Nicole Ancèle prenait soudain appui sur lui par peur de ne pas tomber en syncope. Cela se produit parfois chez des personnes

très sensibles ou fatiguées. Par sentiment d'amitié à l'égard de cette demoiselle, avec laquelle il avait en commun une grande affection pour Dagobert, Charles à son tour l'entoura de ses bras et lui tapota le dos affectueusement comme pour la consoler d'une douleur bien compréhensible. On était en sympathie dans cette pénible épreuve et, si l'on n'avait à se présenter ni des vœux ni des condoléances, après tout les dames pouvaient avoir des gestes de faiblesse.

Antoine Juvin tient toujours Mademoiselle Ancèle dans ses bras et s'apprête à lui dire des mots de consolation, lorsqu'il entend assez clairement:

- Valentin Lenoir...

Non, le temps ne s'arrête pas, mais Charles Gibou ne comprend pas ce nom pendant quelques secondes. Nicole sent la fixité de l'homme qu'elle serre toujours et qu'elle va être inquiète de la réaction. Alors les bras autour d'elle l'attirent au point de l'étouffer. Par-dessus les cheveux de Nicole, Charles dirige son regard vers le cadavre de ce Dagobert qui avait lentement, patiemment, méthodiquement combiné cette rencontre d'un vieil amour fou. Il avait gardé ça pour le jour de sa

mort, peut-être pour que Charles ne s'en aille pas d'auprès de lui avant la date qu'il aurait choisie.

- C'était donc vous, Mademoiselle, la jeune fille de la rue des Lilas? dit-il sans desserrer ses bras.

- Oui... chuchote Nicole, oui, c'était moi...

- Vous seule connaissiez Valentin Lenoir...

- Oui...

Ils restèrent l'un dans les bras de l'autre, une minute, moins peut-être. L'assistance pouvait comprendre qu'on se rapproche ainsi dans la détresse, mais tous deux sentirent vaguement qu'il leur fallait se séparer pour ne pas devenir suspects dans une chambre mortuaire. Ils devaient déchirer cet embrassement pour lequel perpétuer, et rattraper dix ans de solitude, Nicole aurait donné bien des années de vie. Elle se dirigea vers la sortie suivie de Charles mais sans voir que l'amant retrouvé, enfin, se retournait vers un autre regard dans la salle et pour traduire un autre regret.

Nicole installa Charles dans sa voiture.

- Vous n'avez rien à emporter? dit-elle.

- Je n'ai rien, Mademoiselle. Quand je suis arrivé chez Dagobert j'avais un manteau noir, un béret, mes

autres vêtements, mais vous pensez bien qu'ils ont péri depuis longtemps!

Pendant la route jusqu'à la rue du Cadran Solaire, ni l'un ni l'autre ne trouva l'occasion de parler. On gara, on ferma la voiture, on franchit la porte de chêne. Nicole passa devant Charles en lui souriant et prit l'escalier la première. On entra. Nicole posa son sac. Comme on avait l'air idiot dans ce couloir et qu'on se souriait comme ça, sans savoir qui dirait quoi le premier. Avant que Charles se décide éventuellement, Nicole proposa de visiter l'appartement. Il fallait en connaître d'abord la salle de bain et les commodités, parce que c'est important. Et puis la cuisine, parce que ça compte aussi. Le bureau de Nicole, c'est là qu'elle travaille, le salon-salle à manger où elle reçoit. Et puis sa chambre, bien sûr, où son lit blanc vient de recevoir un grand dessus en peau de loup du Canada. Il faudra aussi qu'elle donne un gant de toilette et une serviette éponge. Tout à l'heure, elle changera les draps de son lit qu'elle laissera pour son hôte. Elle dormira dans le salon sur un fauteuil confortable. Alors, voilà. Et maintenant, on va prendre un dîner. Elle lui préparera ce qu'il

voudra, dans l'évidente limite de ses réserves. Pour Charles, manger dans la cuisine suffit bien, avec une échalotte rapée dans des oeufs poêlés. Il ne fait plus de manières. D'ailleurs il a vécu longtemps à la diable, sans principes et sans style.

Nicole se sent nerveuse. Certes, elle est avec l'homme de sa vie, mais un homme qui a vécu à priori sans femme pendant au moins dix ans. Est-il de ceux que la longue privation rend brutaux? Il sait qu'elle l'aime, et par conséquent il doit se dire qu'il peut la prendre pour la posséder sans attendre, et sans savoir qu'elle est vierge! D'ailleurs il a déjà tombé la veste, il a ri, il a découvert ses dents en se frottant les mains. Présage redoutable. Comment une vierge peut-elle jouer le temps pour faire digression? Dans la cuisine, Nicole est d'un côté de la table, Charles de l'autre. Si Charles contourne le plateau, si elle se sent paralysée, sans défense, son compte est bon. Il faut gagner de vitesse, c'est ça l'urgence. Et puis Charles rit encore et fait voir reluire des canines...

- Allons, dit Nicole avec une voix peu sûre dans les articulations, asseyez-vous, Monsieur Gibou.

- Merci, Mademoiselle.

- Vous ne voulez vraiment pas que nous allions dans la salle à manger? Les odeurs!

- Mon Dieu, je veux bien, et je sens que cela vous fait plaisir.

Il a dit « Mon Dieu ». L'assaut sera pour plus tard. Dans les approches, il sera moins rude qu'elle ne l'a redouté.

Finalement, tout se passa comme il faut. On dîna sur une nappe toute propre, Charles roula des cigarettes et l'on parla de Dagobert. Tantôt l'on a ri, tantôt l'on a pleuré dans un ensemble rassurant. Charles était toujours bel homme, tout compte fait. Il garderait peut-être sa barbe. Nicole se sentait très belle, très jolie, elle serait une épouse triomphante et magnifique. Une voix! Une poitrine! Des bras! Des mains! Des cheveux! Des yeux! Les jambes, il les avait probablement mesurées dans l'escalier. Parfois l'image de son ancienne femme devait revenir à sa mémoire, mais ce souvenir ne tiendrait pas la comparaison.

A onze heures du soir, après le café, on respecta les limites de la bienséance. Nicole se leva disant à Charles

qu'elle allait changer les draps et lui préparer son lit. Il accepta sous prétexte qu'il ne devait pas profiter des parfums de son hôtesse. Nicole fut troublée par cette attention cavalière mais en même temps soulagée qu'un homme, fût-il « Valentin Lenoir », ne voulût pas trop vite partager ses secrets. C'était aussi le signe que ne venait pas encore pour elle l'heure du grand plongeon dans l'amour. Allait-elle enfin connaître la possession, pouvoir dire sa passion et la traduire dans la volupté?

Elle débarrassa pendant que Charles occupait la salle de bains. La virginité de Nicole, longuement, amoureusement conservée, dans l'attente passionnée d'une révélation profonde, terrible, peut-être douloureuse, attendait, accompagnée de palpitations. Charles sortit, alla dans la chambre de Nicole et en ferma la porte. Nicole ne comprit pas. S'agissait-il d'un jeu de l'amour et du calcul? Elle prit la salle de bain à son tour, se déshabilla, tressaillit à chaque bruit ou mouvement qu'elle croyait entendre de portes ou parquets. Elle était nue. Allait-il arriver, furetant le moment propice? Allait-il tout à coup surgir, la saisir à la taille? La mordrait-il à l'épaule comme les mâles

sauvages maintiennent la femelle? Allait-il la forcer à se cambrer devant le lavabo? Allait-elle crier sans pouvoir se débattre? Le sentirait-elle la brûler dans sa propre chaleur? Allait-elle gémir lorsqu'il fouillerait son intimité et chercherait à dompter sa pudeur?

Elle eut le temps de se laver, de se relaver, de se rebrosser les dents avec des tremblements de peur mêlés à ceux de l'impatience. Il ne venait pas. Elle passa lentement une chemise de nuit rose, plus excitante, très transparente et pleine de dentelles sous les seins, très décolletée. Peut-être la préfèrerait-il ainsi, dans les drapés d'un nylon provocateur? Peut-être serait-il alors plus doux, plus insinuant ou pervers... Quelle horreur! Un spasme la parcourut de bas en haut. Et sa bouche! Mon Dieu! car pendant le dîner, il regardait tout le temps ses lèvres, il s'y fixait, s'y attachait, y revenait toujours comme s'il en induisait la douceur, et pour l'achever, il la posséderait de partout! Nicole retint un cri et se vit presque hagarde dans son miroir.

Avec précaution, elle sortit, alluma le couloir et quand elle se dirigea vers le salon où elle allait entrer, Charles sortit de la chambre. Il avait un caleçon à fleurs,

grand, beau, bien fait... Nicole se croisa les mains sur les seins manifestement pointés, trop révélés par les transparences, et prit la rigidité d'une vierge inquiète qui n'ose plus résister. Avait-il déjà...

- Excusez-moi, Mademoiselle, dit-il, je crois que j'ai oublié de me laver les dents. Auriez-vous par hasard une brosse à me prêter? Je suis vraiment désolé...

- Mais bien sûr, Monsieur Gibou! répondit-elle surprise, près de défaillir sur le parquet du couloir et d'abandonner son corps au sacrifice suprême, comme les martyrs au sein du Colisée.

Nicole précéda Charles, mit la lumière dans la salle de bain, se savait dessinée de dos dans les voiles drapés de sa chemise de nuit, trouva une brosse à dents, l'offrit en souriant. Charles remercia. Aussitôt, il commença ses ablutions. Nicole entra dans le salon sans allumer, laissa la porte entrouverte, s'enroula dans une couverture, se blottit sur son fauteuil et attendit. Charles sortit, éteignit d'abord la salle de bain, passa dans la lumière du couloir:

- Bonne nuit, Mademoiselle, et merci pour la brosse!

- Bonsoir, Monsieur. Bonne nuit à vous aussi!

Charles éteignit la lumière du couloir, referma la porte de la chambre. Nicole l'entendit qui se couchait et le clic de la lampe de chevet. Elle se murmura:

- Après tout, il n'a pas tellement changé!

X

A deux heures du matin, Nicole se réveilla. Elle avait entendu quelque bruit et que Charles allumait la lumière dans le couloir, probablement pour aller... Non, il apparut dans l'encadrement de la porte du salon. Il s'appuya au chambranle pour regarder Nicole qui eut un mouvement d'inquiétude. Elle s'aperçut alors qu'elle avait rejeté sa couverture pendant son sommeil, qu'en chien de fusil sur le fauteuil elle avait découvert involontairement sa nudité et qu'une bretelle de sa chemise de nuit, largement descendue, offrait un sein au regard de l'homme. L'heure fatidique viendrait-elle de sonner? Quel homme ne voudrait pas saisir tant d'appas... Il ne peut pas y rester insensible. Il doit se dire qu'elle cherche à le provoquer.

Soudain, Nicole se met assise et remonte vite la bretelle pour cacher sa gorge. Vous allez voir, elle n'aura pas le temps de tirer le voile de nylon rose, au moins jusqu'à ses genoux serrés. Charles avance lentement. Il doit calculer l'angle d'attaque. Pas d'étage au-dessus du salon. En-dessous, c'est l'officine. Si elle crie, on ne viendra pas à son secours. Il a tout prévu, l'heure, l'isolement. Et puisqu'elle est assise, c'est évidemment au visage qu'il va l'entamer peut-être, position idéale pour lui interdire toute plainte et que rien ne s'entende nulle part. Il est tout près d'elle, mais il se place sur le côté gauche du fauteuil où Nicole reste assise. Bizarre. Qu'a-t-il inventé comme entrée en matière? Nicole est paralysée, lèvres prêtes, déjà grand ouvertes d'attente et d'angoisse. Sur sa poitrine, elle a croisé les mains. Sa tête et son regard suivent l'approche latérale de Charles. Va-t-elle crier?... Non! Je vous dis que non!... laissez-m... mais laissez-moi!... Je vous supplie d'avoir pitié!... Lâche! Vous brutalisez une faible femme qui vous accueille dans sa propre maison... Mais Charles se penche tendrement vers elle, passe un bras derrière le torse fragile et beau de Nicole, glisse son

autre bras sous les cuisses, soulève aisément Nicole. Charles est de bonne taille, environ un mètre quatre-vingts, fort, musclé, alors quarante-huit kilos et trois cents grammes de nylon, une paille. La hanche de Nicole est appuyée sur le ventre de Charles. Il est tout chaud, et durs les muscles de son abdomen, ne parlons pas des biceps! Inutile de se débattre! S'il la désire pour la prendre au premier passage, sa chair doit s'émouvoir déjà puisque sa main droite fait coquille au torse de Nicole! Involontairement, Nicole décroise ses bras de dessus sa poitrine qu'elle voudrait cacher au grand mâle écumant, passe son bras gauche autour du cou de Charles et son autre bras va sur l'autre épaule. Elle regarde, apeurée, Charles qui la regarde aussi et Nicole sent que leurs deux regards sont un peu comme il y a dix ans, mais en inversant les rôles! Va-t-il maintenant fouiller sa bouche en un baiser? Charles part avec elle, quitte le salon et l'emmène dans la chambre. Donc tout va se passer, avec la bénédiction du Sacré-Coeur, sur ce lit blanc qui fut un lit de solitude, de rêves, de souvenirs, de virginité pure, jusqu'à cette nuit protégée pour l'objet de sa passion.

- Pourquoi avez-vous peur, Mademoiselle? Je vous sens toute tremblante...

C'est vrai qu'il la tient toujours dans ses bras. Etrange. Il doit attendre un peu pour prendre un plaisir d'avance, la jeter sur le lit, se précipiter sur elle, posséder son ventre noué, comme ces brutes qui jouissent d'autant plus de la créature qu'elle ne peut se défendre, hurlant de douleur et de honte.

Non. Charles dépose lentement Nicole sur son lit à moitié défait. Le regard de Nicole ne quitte pas les yeux de Charles. Elle a les genoux un peu en hauteur, très serrés, les cuisses légèrement repliées, le nylon-voile rose ramené à ses genoux, les bras alanguis, les mains moites, la tête un peu relevée par l'oreiller. Sa poitrine soulève le tissu. Il doit mesurer, détailler, apprécier savamment les pointes, les courbes sous les transparences. Mais quand va-t-il une bonne fois choisir? Qu'il fasse vite, puisqu'elle ne peut plus que désirer que cet amour s'accomplisse!

- Je ne vous veux aucun mal, Mademoiselle, il ne faut pas trembler comme ça! Est-ce à cause de moi? dit-il en souriant.

- Je ne sais pas... il me semble... la sensation de froid peut-être... je m'étais découverte en dormant... excusez-moi! dit Nicole avec un sourire renvoyé mais pâle.

Charles est resté debout devant le lit mais Nicole, en un coup d'oeil rapide, ne distingue aucun signe de désir dans cette chair qu'elle redoute bien quelle l'ait tant rêvée. Comme hier au soir, elle ne comprend pas. Tout son corps se détend. Elle aura un soupçon de répit avant d'avoir à lutter, peut-être.

- Je me suis levé, pensant que vous seriez mieux à dormir dans votre lit. Alors, je me suis dit que je devais aller vous prendre pour vous y mettre, bien vous border, et que moi j'irais dormir dans le fauteuil du salon. Ce serait plus simple et plus normal! Vous êtes si gentille! et quand vous m'avez fait cette offre de votre chambre, j'ai accepté. Ensuite j'ai regretté ma goujaterie. Voilà!

- Oh non!... Charles, ne partez plus... vous allez encore fuir... je vous en prie, restez... près de moi... Valentin ...

Nicole a heurté ses mots. Non pas Nicole, mais un inconscient impossible à dominer. Elle rougit de sa

propre tendresse. Charles hésite un instant mais Nicole se tourne un peu, s'appuie sur son coude et sa bretelle de droite descend, laisse échapper une pulpe de femme, assez pour faire mourir. Charles s'assied près de la tête du lit et regarde Nicole qui s'étend de nouveau sans quitter des yeux les yeux de celui qu'elle a aimé, qu'elle aime avec autant de passion délirante et de désir. Il s'étend près d'elle. A son tour il s'appuie sur son coude et l'émotion aussi soudaine qu'il y a si longtemps semble lui couper la parole.

- Charles, dit Nicole le cou pincé dans un étau, nous n'allons pas encore rester l'un devant l'autre... ne sachant qui des deux fuira le premier, ce serait trop stupide!

- Mademoiselle! je suis fou de vous espérer depuis dix ans! C'était un vingt-six mars... quel temps perdu par ma propre sottise que vous ne m'avez sûrement jamais pardonnée... M'aimiez-vous vraiment? Vous ne me connaissiez pas! Peut-on aimer sans connaître? Souvent, depuis ce jour, je m'appelais « Valentin Lenoir... Valentin le Disparu! »

Pendant que Charles parlait, Nicole apaisée voulut mieux se révéler, abaissa les deux bretelles de sa chemise de nuit, en fit sortir ses bras pour offrir aux yeux de Charles sa chair légèrement fiévreuse. La main de Charles, d'abord hésitante, finit par s'y égarer... Il pétrit lentement la douce chaleur sans rien dire. Alors, Nicole leva son bras pour entourer le cou de Charles et attirer la bouche de l'homme aimé, si follement attendu. Nicole sent que son Valentin se presse contre sa hanche, détourne sa bouche, et ses souffles, à peine audibles, s'entrecoupent:

- Charles... je suis restée... Vous serez très doux, n'est-ce pas?... Comme j'ai honte de vous dire ça...

Charles caresse la taille de Nicole et tout à coup se souvient! Juliette était neuve elle aussi... Ce fut une nuit de noces terrible. Il était impatient, Juliette était peu amoureuse, très fermée. Elle souffrit, hurla presque. Elle l'avait repoussé brutalement. Elle avait mal au ventre. Il avait trempé toutes les lingeries blanches du mariage. Ç'avait été un désastre! Un voyage de noces faussement gai où l'on avait parlé de tout sauf du sexe. Il avait fallu attendre six mois pour qu'elle voulût bien essayer encore

de le recevoir et cette attente avait fini par le rendre à moitié impuissant.

Mais Valentin est merveilleux. Nicole offre de son corps tout ce qu'elle peut donner. Elle veut tout découvrir de la volupté que deux êtres passionnés peuvent concevoir et partager quand ils se sont attendus si longtemps.

Il fallait ouvrir la pharmacie. A sept heures, Nicole se leva désolée, titubante, épuisée, et la glace de la salle de bain ne lui fit aucun cadeau. Sur les yeux, des lotions à l'eau de bleuet, sur la peau, des crèmes et des laits, du fond de teint en abondance. Et ses cheveux... misère! Elle ne serait jamais prête, et la préparatrice qui sonnerait à huit heures et quart, qui verrait bien qu'il s'était passé quelque chose! Charles eut la délicatesse de préparer le petit-déjeuner. A huit heures cinq, heureuse, amoureuse, pimpante, souriante, radieuse, élégante, Nicole dit à Charles:

- Mon Valentin enfin à moi! A midi!

Elle donna un long baiser à son Valentin, passa devant lui, descendit en courant, arriva juste à temps

pour accueillir Madame Fessange, sa préparatrice, très pointilleuse sur l'heure, d'une régularité précise et désespérante.

Chaque jour Nicole se mit à compter les minutes et les heures dans l'impatience de retrouver Charles. La vie s'organisa vite dans l'appartement. Il y resterait cloîtré pour le moment, sans bruit, lisant beaucoup, passionné qu'il était par les sciences. Il se précipiterait dans les revues, bricolant à ses heures, vivant surtout dans les bras de « sa si jolie femme ». A l'officine, Nicole chantonnait parfois. Après la mort de Dagobert, cette gaité de la pharmacienne introduisit un avorton de puce en l'oreille de la préparatrice. Madame Dignac vint s'étonner de ne plus la voir aux réunions des Dames. Les parents Ancèle firent mauvaise mine à leur fille qui ne les invitait plus, et posèrent des questions. Les réponses de Nicole leur parurent fantaisistes, sinon curieuses ou contradictoires. Et puis elle avait les yeux cernés. Mais ces menus propos ne la touchaient pas. Pfuitt! Elle était femme, enfin! Comme Charles aimait les beaux dessous, elle courut pour dénicher, ailleurs qu'en sa ville,

guêpières, bustiers, bas fins ou résille, nuisettes affolantes. Elle acheta pour son amant, chemises et pantalons, écharpes et pulls, boucles mousquetaire et une montre à gousset pour un gilet en taffetas à perse qu'elle lui offrit et qu'il porta facilement pour lui faire plaisir. Mais elle ne changea rien à ses tenues personnelles qu'on lui connaissait. Prudence vaine mais qui la convainquait, elle au moins. Madame Fessange ne posait aucune question. Après tout...

Eprise de jouissances débridées, certains matins, quand Charles dormait encore, elle mettrait un bustier pigeonnant, enfilerait des bas voile attachés avec amour. Un jupon court et hop! Rien en-dessous afin d'être prête. Mais par-dessus tout ça, un chemisier strict, une jupe classique. Dans la matinée, elle aurait bien un moment, aux heures de petite affluence. Elle dirait à Madame Fessange qu'elle avait tel compte à vérifier, un coup de fil personnel à donner, que sais-je encore... Alors, elle monterait vers son appartement. Charles la serrerait contre lui, fouillerait longtemps la lingerie, il serait heureux du plein de surprises. Il la posséderait vite. Il déferait le chemisier pour s'extasier, baiser la beauté

d'un balconnet bien rempli. Comment la voudrait-il... Seul comptait le plaisir de l'amour. Nicole n'était plus à elle, et même sans le secours de Charles, elle aurait commis des erreurs catastrophiques dans sa comptabilité délaissée. Lui paraissait inépuisable en tout. Ingénieur pour la cuisine, il avait des recettes africaines, des inventions que Nicole aurait été incapable d'imaginer. Elle ne dormait que fort peu, car les inventions savantes et indiscretes de son Valentin barbu la rendait littéralement folle de désir, exigeante de volupté, curieuse de sensations sublimes.

Cette vie délirante ne l'empêcha pas de courir pour régulariser la situation de Charles. Sous le sceau du silence, les Frères Lafriche, qui faisaient à Nicole une confiance aveugle, débrouillèrent cette incroyable histoire d'identité grâce à des relations politiques et dans le milieu judiciaire où ils avaient des parents. Très tard, un soir, au profit de la nuit tombée, avec Nicole, Charles alla les voir pour les garantir de son existence.

Les choses commencèrent à se compliquer par une voie différente. Après deux mois et demi de cette vie

dérégulée sous le coup de la passion, Nicole dut se rendre à l'évidence qu'elle était enceinte mais ne le dit pas à Charles, par sottise et nouvelle appréhension de le voir partir, d'être abandonnée dans cet état. La pilule avait été oubliée. Nicole se sentit très fatiguée, surmenée, et les folies de leurs corps s'espacèrent.

Un jour que Nicole se sentait en bien meilleure forme, le matin elle se para de dessous excitants, se promettant, pour l'après-midi, des plaisirs ravageurs. Ensuite, elle oserait dire à son amant qu'elle attendait un enfant de lui. Malgré ses appréhensions, elle avait décidé de lui faire cette autre surprise. On verrait bien. Mais quand elle arriva derrière la porte de l'appartement, sans bruit, elle entendit que de petits rires s'égrenaient dans son « chez elle ». Elle ressentit les violences de son cœur dans ses oreilles. Elle voulut s'assurer sans bouger. Soudain elle distingua trop bien des chuchotements. Avec une ingéniosité de cambrioleur, elle réussit à introduire sa clef et à faire tourner le mécanisme dans un silence total.

C'est alors que le drame éclata. Sur le lit de sa chambre, qu'on pouvait voir en biais depuis la porte

d'entrée, elle aperçut une petite noirette, de quinze ans peut-être, aux seins pointus et sautillants, qui chantonnait « A cheval gendarme » à califourchon sur le bas-ventre de Charle pendant qu'il lui tenait la taille.

Comme un coup de foudre inverse, Nicole mesura l'étendue de son malheur. Elle referma la porte très doucement et redescendit. Madame Fessange, voyant que Nicole était livide s'inquiéta pour elle, mais Nicole éluda, disant que ce n'était rien, une petite faiblesse due à la fatigue de ces temps derniers. Mais près une demi-heure de tourments impossibles à réprimer, dans sa colère de femme blessée, elle prit de nouveau le prétexte d'un compte à vérifier, monta vite, ouvrit brutalement et rompit l'orgasme. Charles et Boulibouli eurent deux minutes pour s'habiller et décamper.

- Tu ne souilleras plus mon lit avec des mineures, noires ou blanches. Jamais je n'aurais pensé que tu pouvais être un tel scélérat! Je ne trouve pas d'autre mot... Tu es inqualifiable! Voilà qu'il lui faut des morveuses maintenant! Non et non! hurla Nicole rageuse dans sa violente souffrance, non ce n'est pas possible! Da-go-bert! si vous me voyez! Mais qu'ai-je bien pu

mériter!... Tu me dégoûtes à vomir... Tiens, ta carte d'identité. Je l'ai depuis hier, elle est plus fraîche que moi, elle aussi, certainement! Surtout ne me dis pas merci, ça te ferait faire un effort. Je veux bien être de trop, mais pas chez moi... Tu entends quand je parle? Alors tu disparais... Ça ne te changera pas dans tes habitudes!

TROISIEME PARTIE

I

Les mois qui suivirent ce pénible moment furent un calvaire pour Nicole Ancèle. Elle avait eu une réaction brutale de femme jalouse, manifestement trompée, mais aujourd'hui elle regrettait amèrement son geste. Elle avait des réactions imprévisibles, se trompait dans la délivrance des médicaments, dans les compositions, les conseils, et quand elle collait les vignettes elle songeait à ce passé récent si merveilleux qu'elle venait de briser. Elle perdait le sens du temps et de l'espace. En outre, et pour tout arranger, les premières nausées s'étaient manifestées. Elle avait pris lentement le masque de la femme enceinte. Tout se liguait contre elle. Elle revoyait

ses parents à intervalles irréguliers et remarquait bien qu'ils ne voulaient pas aborder un « quelque chose » qui les gênait. Nicole n'était plus allée voir les Dames du Bon Secours. Madame Fessange était devenue distante. La clientèle la regardait d'une drôle de façon. On devait causer, ici ou là. Elle se sentit objet d'une cruelle observation.

En un rien de temps, la mort avait emporté un vieil homme auquel elle aurait pu se confier, dont elle aurait accepté les remontrances, qui l'aurait conseillée avec prudence et sagesse, mais qu'elle aurait aussi pu accuser d'avoir voulu reconstruire un fantasme trop ancien qui n'avait plus dès lors la moindre signification. Ah oui, cette sagesse qui avait fait la force de Dagobert, de sa jeunesse à elle et de son adolescence, elle avait certes disparu avec lui mais en plus avec elle. Maintenant vieillie, elle vivait un désespoir non plus né d'un caprice d'adolescente mais d'un constat. Dagobert aurait pu tout savoir, lui! et même tout comprendre. Mais il n'y avait plus de Dagobert et même sa présence n'aurait pas changé grand chose, tout compte fait!

Elle avait perdu son amant, celui pour lequel elle aurait donné plus que sa propre vie, celui qui avait été et restait, malgré sa trahison, l'objet de sa passion devenue d'autant plus forte qu'elle en avait joui, qu'elle avait découvert avec lui, par lui, grâce à lui, sa belle et douce féminité, son épanouissement physique, la beauté encore plus superbe de son corps. Cet amant, le père de l'enfant qu'elle portait! Ce Charles, ce bel homme un tantinet fantasque, elle l'avait aimé comme on n'aime qu'une fois. Après avoir été celui du rêve, il était devenu le prince charmant de la réalité vivante, vécue, tangible. C'était vrai qu'elle l'avait redouté, qu'elle avait eu peur d'un commencement maladroit, brutal, raté, qu'elle avait eu peur de le perdre dès le début de leur retrouvaille si extraordinaire, faite de façon si imprévue.

Non, en deux mois et demi, elle n'avait pas récupéré ces dix années de privation, de solitude. Nicole restait affamée de lui et lui reprochait même de lui avoir obéi, d'être reparti avec cette petite noire, somme toute bien mignonne. Quand elle l'avait chassé, il aurait dû la supplier de rester, lui dire que c'était une passade, une fantaisie, un amusement qu'il regrettait, qu'il ne

recommencerait plus mais se garderait pour elle seule, qu'il était heureux d'un pardon. Dans ce cachot où elle s'était faite elle-même prisonnière, il n'y avait aucune lucarne pour éclairer un nouvel avenir ne fût-ce que d'un rai. Cette fois, elle vivait dans l'obscurité du remords et mettait tous les torts de son côté.

Elle reporta son amour fou sur le petit être qui se nourrissait d'elle, qui commençait à bouger en elle, par moments. Mais si mince, si élancée, quand on allait voir son ventre prendre un premier volume, que ne dirait-on pas des moeurs de la pharmacienne! A moins qu'elle trouve une solution efficace et rapide, sa situation et sa réputation deviendraient intenable. On ne lui pardonnerait pas d'avoir aimé en secret, de n'avoir pas laissé voir sur la place un amour légal, signé, estampillé dans la mairie, à l'église.

Un soir, elle songea qu'elle pourrait retrouver le Docteur Lebaudet. Avec lui, elle avait été sèche et cassante. Pourtant elle trouverait peut-être en lui un ami sûr, un homme gentil et accueillant, sinon compréhensif. Elle pourrait parler, dire son malheur et sa bêtise, recevoir une consolation au moins verbale. Mais elle

redouta soit son ironie soit qu'il lui proposât le mariage. Elle le savait amoureux. Mais l'était-il encore? Au moins lui serait fidèle! Quoique... avec les hommes... Mais en mariage il faut tout partager. Or si elle trouvait un homme capable d'accepter et de reconnaître son enfant, de son côté elle n'accepterait pas de livrer son corps et son intimité à un père de substitution. Recevoir dans sa chair un autre homme que son Valentin lui semblait à l'avance plus que douloureux: impensable. Faire l'amour sans amour... Elle osa imaginer que Christophe Lebaudet pourrait la souiller, la prendre selon sa fantaisie, jouir d'une intimité profonde occupée par une jeune vie dont il n'était pas l'auteur, la caresser. Quelle horreur! Tout, mais pas ça! D'ailleurs elle aurait exigé de continuer à vivre chez elle, à dormir seule dans son lit où se lovaient encore tant de souvenirs, tant de voluptés partagées avec l'homme pour elle unique, irremplaçable, si bon, si doux, qui lui avait ouvert le paradis du plaisir enfin partagé.

Les pleurs, l'angoisse, et la misère morale devinrent son lot quotidien. Il fallait qu'elle retrouve Charles. Il était le seul être dont elle pourrait aimer la présence

auprès d'elle, le seul pour qui elle se ferait belle et désirable, le seul avec lequel prendre des repas en tête à tête. Il était un homme gai, imaginatif, spirituel, gentil et puis il était le premier, celui qu'une femme n'oublie jamais, celui qui possédera toujours la première place, qui sera là dans tous les moments, qu'elle gardera au fond d'elle, corps et âme! D'ailleurs, il était en elle sous la forme déjà sensible de son enfant...

Elle pensa encore qu'elle pourrait aller voir les Frères Lafriche. En tout ils avaient été admirables, exigeants mais généreux. Ils lui avaient trouvé de l'argent, une officine, des investissements à des taux acceptables et qu'elle remboursait sans problèmes. Ils lui donneraient une marche à suivre et leur métier les rendait comme des puits à même de protéger les aveux les plus compromettants. Pendant la plus mauvaise période de sa grossesse, ils trouveraient quelqu'un pour la remplacer à l'officine, pendant un an par exemple. On la dirait en voyage à l'étranger pour étendre ses compétences dans des domaines spécialisés. Elle aurait « le temps de se retourner », comme on dit, de mieux préparer l'avenir de son enfant et le sien. Mais à sa troisième demande, ils

allaient peut-être attendre d'elle un salaire d'une autre nature, et cette idée la fit frémir. Et puis si elle ne céda pas, elle perdrait probablement tout le reste, et avant tout leur précieuse confiance!

L'image de Charles Gibou hantait en permanence ses journées et ses nuits. Il fallait absolument qu'elle le retrouve. Elle n'en dormait plus. Elle irait aux *Essarts*. C'était là qu'il avait dû sûrement revenir, flanqué de sa nymphette, de sa petite gamine vicieuse. Evidemment, il avait forniqué avec elle, avant! Il l'avait eue dès sa fleur, elle aussi, probablement. Ah oui, les fruits un tantinet acides! Les petites noiraudes, ça vous entortille un bonhomme avec des recettes imparables qu'elles savent dès le berceau, dès que leurs seins peuvent rayer les vitrines, dès qu'elles connaissent les breuvages à ressusciter les morts. Leur seule vraie drogue, c'est l'amour, et elles s'y entendent sur tous les diapasons.

Un soir épuisée par ses angoisses, elle décida qu'elle se rendrait aux *Essarts*. C'était irrévocable. Elle se montrerait douce, aimable. Elle demanderait pardon à Charles d'avoir été inconséquente, plus jalouse que sa première femme. Elle s'humilierait au besoin, promettrait

tout ce qu'il voudrait, se soumettrait à tout ce qu'il exigerait d'elle, irait jusqu'à perdre sa dignité, mais elle ne pouvait plus vivre sans lui, comme ça, dans le désert du coeur et du corps. L'enfant qu'elle portait devait avoir son père à lui. Qu'au moins de temps en temps, il vienne vivre auprès d'elle et de cet enfant. Leur enfant! Ça ferait taire les langues. Nicole accepterait qu'il aille parfois voir « sa petite noiraude ». A l'homme de sa vie elle épargnerait des remarques désobligeantes. Qu'il ait un ménage à trois pour des plaisirs agréables et réguliers. On ferait des commentaires, mais on dirait que c'est à la mode, et elle n'en pâtirait pas trop. Avec les années, voyant que Nicole tolérait ses frasques et sa passion dispersée, qu'elle avait de lui un enfant beau comme tous les enfants de l'amour, il finirait par choisir de rester, tout près, heureux, paisible et rassasié. On se marierait, surtout pour le meilleur...

Son ventre commençait à se bomber en son sixième mois. Elle mettait des robes plus vagues, sans ceintures. A dix heures du matin, un lundi, elle partit pour aller aux *Essarts*, comme décidé, faisant un effort plus rude

que de soulever un quintal. D'abord elle demanda Charles Gibou, mais une des vieilles femmes lui dit qu'elle ne connaissait pas d'homme de ce nom. Après, elle se souvint du nom d'emprunt et demanda si Antoine Juvin était là. La vieille resta bouche bée, mais se reprenant elle appela une autre femme qui en réponse à la question se mit à rire. Comme Nicole insistait, la femme lui répondit qu'Antoine était parti pour l'Afrique avec Boulibouli. Ça faisait plusieurs mois, Madame.

Nicole sentit dans son ventre une très forte contraction qui la contraignit à s'asseoir, proche de la syncope. On la releva et tant bien que mal elle rentra rue du Cadran Solaire et quand elle put enfin se laisser aller dans son fauteuil elle eut une crise de larmes qu'elle pensa ne plus pouvoir arrêter. Elle était donc définitivement seule et abandonnée à un sort qu'on ne souhaite pas à son pire ennemi.

A deux heures du matin, Nicole sentit qu'elle allait mal et quand elle se leva, elle perdait les eaux. Dans la salle de bain, deux contractions violentes la plièrent en avant. Elle dut s'asseoir sur le carrelage. Une autre contraction la fit presque hurler de douleur. Elle se

traîna jusqu'au salon pour appeler Christophe Lebaudet qui mit une interminable demi-heure avant d'arriver. Nicole eut honte de se faire visiter par lui, de découvrir son intimité devant un homme qui lui avait avoué naguère son amour.

- Je crois bien, Mademoiselle, que vous faites une fausse couche et que... eh bien...

- Et que?...

- Et que vous ne pourrez pas garder votre enfant. Vous savez assez de médecine pour vous en douter. D'autres femmes ont connu ce malheur, Mademoiselle. Vous aurez la force d'y résister. Et puis... il le faudra bien, n'est-ce pas?

Le Docteur Lebaudet ne quitta pas Nicole, avertit Madame Fessange d'ouvrir seule pendant une huitaine au moins pour cause de grippe sévère de Mademoiselle Ancèle, et qu'on ne la dérange sous aucun prétexte. Le matin même, le docteur réussit à la délivrer sans avoir à la conduire à l'hôpital ni lui dire le sexe de l'enfant.

Nicole se releva de cette épreuve qu'elle jugea encore plus terrible que tout ce qu'elle avait subi au cours

de ces derniers mois depuis qu'elle avait chassé de chez elle son infidèle et traître amant. Elle reprit des heures de présence à la pharmacie, racontant aux clients curieux ou sincèrement inquiets qu'elle avait eu une pneumonie galopante dont elle se tirait somme toute assez bien. Les antibiotiques faisaient des miracles. On la consola, on la félicita, on loua le Docteur Lebaudet. Bref, dans la *Pharmacie du Chapeau Rouge* on ne parlait plus à Nicole et à sa préparatrice que des talents de ce docteur qu'on avait bien de la chance d'avoir dans la ville. Et qu'il était charmant, et qu'il était toujours célibataire et que celle qui le prendrait pour époux serait une femme enviable! Ah Mademoiselle, si vous saviez comme il est aimable! Et puis qu'il n'est pas mal fait de sa personne, ça pour ça, on ne peut pas dire le contraire, et que bien des jeunes filles seraient fières d'être l'heureuse élue. Et l'on nous a répété, mais sous le sceau du secret, que vous le connaissiez bien... Non? Votre pharmacie doublerait sa clientèle, lui ses patients! Vous n'allez tout de même pas rester indéfiniment dans la solitude, à votre âge! Vous passeriez vite pour une vieille fille acariâtre! « L'amour vient avec l'usage! » comme

disaient nos vieux parents auxquels on n'avait pas toujours laissé le choix.

II

Christophe Lebaudet reprit espoir. Il n'avait rien su de ce qui avait bien pu se produire, de la présence secrète d'un certain Charles Gibou, mais ce n'était pas un djinn qui avait engrossé Nicole. D'autre part, l'absence de tout homme rue du Cadran Solaire pendant la semaine où il était passé la voir plusieurs fois par jour et sans prévenir, avait fait que le docteur s'était douté d'une aventure sans lendemain, suivie d'une malchance. Il n'avait posé aucune question à Madame Fessange, laquelle ne lui aurait pas répondu même si elle avait été au courant. En vertu du serment d'Hippocrate, la pharmacienne ne lui avait pas expressément demandé de se taire. Par la suite, comme le docteur était parfois revenu par hasard ou par surprise pour suivre la

convalescence mais n'avait rien remarqué sauf que Nicole avait glissé, entre deux phrases, que la leçon était bonne, il déduisit que celle qu'il osait encore aimer en silence avait dû nouer puis rompre.

Dans la ville, personne non plus ne savait ni n'avait cherché à connaître la vie cachée de Mademoiselle Ancèle. En avait-elle une? Et puis le secret professionnel du docteur la mettait en principe à l'abri. On avait pensé qu'il s'était passé quelque chose, un malaise comme il en arrive à tout le monde, un excès de fatigue qui n'aurait rien eu d'étonnant, mais on ne peut dire que couraient des médisances au sujet de la pharmacienne. En outre ce qui protégeait Nicole, c'était qu'on avait d'elle une haute idée de sa droiture. L' « enfant du pays » ne prêtait le flanc à aucune allusion mauvaise. On l'admirait encore et toujours pour sa réussite et on aurait même pardonné ses écarts, si on les avait sus.

Nicole pourtant avait sans cesse en elle cette autre hantise que le docteur revienne pour déclarer une flamme toujours vivace et profite de ce qu'il savait pour lui faire un chantage. Ceux qui la connaissaient bien lui parlaient souvent de mariage, qu'il était dommage qu'une

aussi jolie fille de vingt-neuf ans ne cherche pas à faire "comme tout le monde", que les célibataires finissent par se racornir, et que plus les femmes prennent de l'âge, plus il leur est difficile d'avoir des enfants. Elle pourrait transmettre la pharmacie, une vie de famille présente toujours un côté enrichissant. Bien sûr, ses parents n'avaient pas été pour elle un exemple mais elle prouverait, elle, que son passé douloureux avait quitté sa mémoire. Elle était accueillante à tous, souriait, écoutait, on le sait, et cela ne lui facilitait pas la tâche car on croyait lui faire plaisir en lui parlant d'elle, en voulant la guider vers le bonheur. Elle eut parfois quelques impatiences, répondit gentiment mais fermement que sa vie ne regardait qu'elle. On s'entêta pour lui proposer des partis, que tel fils de famille avait son âge, que tel autre, avec ses trente ans, se morfondait en pensant à elle. De jeunes et beaux garçons la harcelaient et certains d'entre eux ne voulaient s'adresser qu'à elle pour entendre les modes d'emploi en préservatifs et gels divers. Quels produits choisir pour un massage? et que faire pour des irritations, des éjaculations précoces, des érections permanentes? Le métier présente des avantages et des

intérêts incontestables mais exige une patience que peu de gens arrivent à estimer. Nicole continuait d'être attentive sans chercher à voir chaque fois des intentions malignes ou des déclarations ambiguës. Elle était appliquée, sage, bienveillante. Mais les gens ne pouvaient pas discerner dans quelle gêne sentimentale leur pharmacienne tentait de survivre sans laisser rien transparaître.

Elle répondit de nouveau aux invitations d'amis fidèles, discrets et dévoués, à celles de ses parents. Elle renoua, si l'on peut dire, avec les Dignac et ses longues conversations avec son vieux professeur sur des problèmes de physique eurent sur elle quelques effets bénéfiques. Elle retrouvait ainsi des distractions, des occasions de recherches, si bien qu'elle voulut un moment se relancer dans des études plus poussées de biologie moléculaire. Pourtant elle n'eut pas le courage de les poursuivre. Elle était rapidement fatiguée, découragée, se promettait de commander des livres, oubliait. Monsieur Dignac s'en occupait, prêtait, mais ces livres complexes, ces dossiers approfondis qu'elle feuilletait d'abord finissaient par rester sur sa table. Elle

parcourait, prenait quelques notes qu'elle égarait en se répétant entre les lignes des « A quoi bon? », s'endormait dans son fauteuil où elle se réveillait à deux heures du matin, revivant chaque nuit cet instant fatal où « son » Charles était venu la prendre dans ses bras et l'avait emmenée vers la femme qu'elle était aujourd'hui. Elle regardait alors dans la direction de la porte de son salon, mais il n'y avait personne. « Valentin Lenoir » n'y apparaissait pas, appuyé au chambranle, ne venait plus la ravir pour lui redonner dans « leur » chambre les joies d'une infinie tendresse.

Elle eut des hallucinations, gémissait dans l'irréalité de sensations fugaces ou morbides, exprimait des plaintes interminables à revoir en songe cette petite salope, avec ses petits « nichons » en pointes d'obus, tout noirs et agressifs, qui lui avait volé son bien, qui plus est en s'asseyant dessus, en lui susurrant un air composé pour faire roter des nourrissons. Et ce salaud de Charles qui devait se l'enlever, l'autre, se l'emmener à deux heures du matin sur des plages tropicales, et puis rugir ses voluptés planté dans une viande compacte qui sent le sauvage et la peau de banane. Dans son mouchoir

trempe de larmes ou de sueur, elle étouffait des cris de bête farouche ou traquée. Elle avait perdu son mâle, elle avait perdu son petit, son autre amour, sa plus douce espérance. Elle était devenue jalouse, haineuse, toujours plus trempée par un amour d'autant plus exacerbé qu'une autre, et il fallait voir quoi! le lui avait pris par des moyens sans nom.

Vers les trois heures du matin, elle se retournait dans son fauteuil et arrivait à s'y rendormir. Ou bien lasse, elle revenait à ce lit qu'une fois elle voulut vendre ou donner pour s'en acheter un nouveau. Mais qu'est-ce que ça changerait? Sa chambre serait encore sa chambre, le même espace maintenant tragique où elle avait tant donné, tant reçu, tant aimé! La cuisine serait identique aussi, cette table fétiche du salon sur laquelle tant de fois Charles avait installé les couverts, préparé des surprises et ces cocottes en papier qu'elle déplaçait, fébrile, pour lire un « Je t'aime » entouré de pétales collés qu'il avait pris à des bouquets.

A son tour, elle constatait que son cerveau devenait une sorte de trou au fond duquel il menaçait de n'y avoir plus rien que des ombres, de vagues crépuscules, des

drapés effilés de nuages en fuite vers d'autres horizons indistincts, pâles, délavés, désertiques, glacés. Ce trou sans rebords, sans horizon, se creusait tout seul, lentement, patiemment, régulièrement, indéfiniment. Dans son for intérieur lavasse, Nicole voyait dégringoler, les uns après les autres, les gravats de son âme. Comme hagarde elle distinguait des fêlures dans son esprit, sentait qu'une désintégration sournoise préparait en elle un programme de mort comme le salpêtre pourrit les plus belles mosaïques. L'avenir autant que le passé perdaient leur sens. Sa vie devenait automatique autant que la démarche de Charles Gibou quand il passait autrefois dans la rue des Lilas. Certains lundis, elle alla dans le *Jardin d'Hiver* pour y errer à la recherche de ce monde éteint que Charles y avait trouvé à cette époque où il retardait, le plus possible, son retour à la maison. Mais quand elle reviendrait rue du Cadran Solaire, elle ne trouverait pas même un ennemi à subir pour avoir ne fût-ce qu'un semblant de guerre, sinon un sujet d'occupation à défaut de scènes qui auraient pimenté son existence!

Elle envisagea de se le fabriquer, cet ennemi! Si le bon docteur Lebaudet l'invitait, elle répondrait favorablement, elle irait de nouveau dîner avec lui, peut-être au *Renard Bleu* où l'on disait que se déroulaient rencontres de cocus et parties fines. Elle se montrerait souriante, douce, séduisante. Il croirait que, cette fois, elle avait changé d'avis et il se bercerait d'espairs très déraisonnables. On les verrait à table et l'on se prendrait à parler avec de bonnes raisons! Elle lui ferait faire des dépenses, lui fabriquerait en rêve et savamment des lendemains qui chantent, de longues nuits lascives. Oui, c'était ça! il faudrait qu'il paie très cher la solitude de Nicole! Pourquoi lui? Elle aurait été incapable de le dire. Elle l'avait arbitrairement choisi comme victime facile de sa vengeance contre Charles, donc contre tous les hommes. S'il se laissait ramper vers quelques approches précises, qu'elle aurait bien sûr favorisées, au bon moment elle dirait: «Oh là ! Pas touche!» mais continuerait son amusette cynique, car elle se mit à porter à la faute de l'Homme tout ce qu'elle souffrait. Ça pourrait être drôle! Quand on est égaré sur un terrain de misère, dans un arctique des sentiments, on fait feu de

toutes les distractions. On s'égaille autour de l'autre à le voir charger ses boulets, mais on a mouillé la poudre. On Dom Juanne à tout crin! Si le jeu est cruel, au moins il est un jeu d'autant plus drôle à regarder perdre l'adversaire. On laisse entendre que « ça chauffe », et l'on ajoute à « mon merveilleux ami » qu'il est encore loin du compte. Qu'après tout, cependant... Ça fait qu'on peut enfin rentrer chez soi avec un sujet de rire, s'endormir paisiblement après avoir fait un joli tour de passe-passe: une, deux! Pfuitt! Et le naïf qui boira les sous-entendus! qui se dira: « Mon vieux Christophe, tiens bon la rampe, pour ce soir le meilleur de l'amour c'est quand on monte l'escalier! mais si tu ne déçois pas, ton avenir est fait! » Ah! ma bonne Nicole, tu as vraiment des idées géniales! Pour t'occuper, tu ne dois plus seulement faire des projets. Il faut agir, te décider, provoquer l'occasion.

Pendant quelques mois après l'accident, le docteur espéra trouver l'oubli. Mais il n'était pas facile de ne plus penser à une femme comme Nicole en laquelle il avait toujours vu l'image vive de la beauté, de la culture, de la

sensibilité. Passant deux ou trois fois par mois à la pharmacie pour parler médicaments, il avait fini récemment par remarquer que Mademoiselle Ancèle reprenait du goût pour l'élégance. Elle lui disait enfin les choses sur un ton qui n'avait plus rien de glacial. Au contraire. Il sentit vaguement qu'il ne fallait pas trop attendre avant de reprendre l'initiative. Il invita Nicole à dîner pour renouer un peu, lui dit-il, le fil de l'amitié. Elle ressentit ce plaisir que l'on éprouve à voir un bouchon qui s'agite, s'en va soudain des herbiers, file vers le milieu de la rivière. Elle fit des mines, reprocha au docteur, timbrant ses mots de complicité, de lui forcer la main. Elle acceptait sous la condition que ce fût ailleurs qu'au *Renard Bleu*. Le docteur suggéra une auberge isolée à trente bons kilomètres pour une soirée intime, avec des musiques douces. On fixa la date.

Nicole, voulant rôder ses armes, prépara, comme on dit, « le paquet ». Rimmel, fards, une raie déportant d'un seul côté la vague de ses cheveux, porte-jarretelles, bas voile à bandeaux de dentelle, rouge aux ongles, seins nus sous un chemisier noir fort transparent, jupon court, et jupe fourreau fendue sur le devant jusqu'aux bandeaux

des bas, veste trois-quarts en marmotte, pochette en crocodile, macaron, voilette à mouches. Mais l'excès peut conduire à la méfiance: elle ne prit donc pas sa propre voiture, monta dans l'auto du docteur pour mieux dresser le constat ou le provoquer.

On démarra, on arriva, on dîna. Le docteur cherchait subrepticement à faire boire Nicole qui par des ruses de Sioux vidait les trois quarts de ses verres dans le pot de fleur et fit penser assez vite qu'elle était suffisamment pompette pour une partie riche en douceurs. A la table ronde, où ils s'étaient assis en angle, entre les plats elle pivotait vers lui, croisait et décroisait au plus haut des ciseaux d'allumeuse, riait aux anecdotes osées en agitant des seins pulpeux à peine nimbés et conduisait le docteur à s'éponger les tempes. Les rires de notre pharmacienne en dissimulaient un autre, nerveux et calculeur qui attendait de ramasser les plis d'un grand chelem avec le seul mort pour face à face. Elle réussit à vider au sol le cognac qu'il avait commandé comme bouquet final avant les festivités, car il comptait sur des voluptés prolongées et terminer sa nuit dans les bras si longtemps convoités.

C'est ainsi que juste avant minuit il se leva sous prétexte d'aller régler la note, ce qu'il n'avait jamais fait au *Renard Bleu*. Sans rien manifester, Nicole s'en étonna, d'autant que la conversation durait avec le patron. Quand le docteur revint avec la veste de Nicole sur son bras, il se rassit quand même, demanda la main gauche de son invitée superbe et glissa à son annulaire un splendide et gros rubis en mandorle couronnée de diamants. Nicole montra une gêne de convenance, sourit tendrement avec un oeil prometteur:

- Très chère amie, lui dit-il, quel plaisir vous me faites! Je vous sens fatiguée. Voulez-vous accepter d'aller nous reposer? Je viens de retenir une chambre pour votre goût. M'y accompagnerez-vous?

- Mais... pourquoi pas? répondit-elle avec regard coquin et bouche complice.

On monta au premier étage. La chambre était luxueuse, chaude, de grands rideaux rouge sombre à la porte-fenêtre, un lit à ciel garni des mêmes tissus, des draps en satin rose à grands festons, des tapis, des fauteuils de style, des lumières tamisées.

- C'est très beau! dit Nicole en égrenant un rire irrégulier qui émut fort le docteur. Je vois que vous savez choisir!

Il la croyait mûre et s'approcha d'elle d'un air où perçaient des désirs évidents. Nicole reprit sa veste de fourrure et la mit en ajoutant:

- Non... Je crois que je préfère mon appartement... Emmenez-moi, s'il vous plaît.

Elle remonta en voiture de sorte que ses cuisses gainées de voile soient bien découvertes et ses genoux peu serrés. Le docteur déçu mais plus impatient d'arriver à l'appartement quittait souvent des yeux la route, regardait amorces et appâts essayant d'entretenir l'ambiance par des anecdotes osées. Puis il arrêta sa voiture sur un refuge mais Nicole comprit la manoeuvre.

- Docteur, lui dit-elle sèchement, si vous tentez de me forcer, je dépose plainte contre vous pour viol aggravé et la ville sera fixée sur vos méthodes élégantes. Vous me reconduisez chez moi tout de suite.

Le silence fut total jusqu'au retour. Devant le 2, rue du Cadran Solaire, le docteur descendit et vint ouvrir la porte à Nicole qui se leva dans un jeu de jambes à faire

mourir un ermite. A peine debout, alors que le docteur s'attendait à se faire inviter, elle ôta la bague et la déposa sur le siège qu'elle avait occupé.

- Je vous remercie, Docteur, pour cette soirée dont je me souviendrai. Mais, voyez-vous, je n'aime pas les cadeaux, encore moins les commerçants. Sachez-le, je ne suis ni une prostituée ni une femme entretenue!

Le docteur tenta en vain de répondre. Elle alla tranquillement ouvrir sa porte et la referma avec un adieu ironique qui laissa sur le trottoir le docteur stupéfait.

Christophe Lebaudet resta quelques minutes les bras le long du corps. Allait-il sonner pour implorer, lui dire qu'elle n'avait pas compris ses intentions, se déclarer pur et plein de respect pour celle qu'il aimait d'une passion sincère?

Il contourna sa voiture, vit que la lumière était allumée chez Nicole. Il s'assit derrière son volant et partit dans le plus grand désarroi, trop amoureux encore pour en vouloir à la jolie cruelle qui lui avait envoyé un si méchant camouflet.

III

Tout vompte fait Nicole n'avait pas vraiment trouvé l'ennemi désiré. De son côté, Christophe Lebaudet avait eu une occasion de retourner à Paris pour y rejoindre un nouveau cabinet. Il disparut de l'horizon de notre pharmacienne après lui avoir présenté plusieurs fois ses regrets, l'avoir assurée de son plus tendre souvenir auquel elle resta insensible. La vie s'était refaite pour elle comme une existence au jour le jour avec ses travaux, ses comptes, sa neutralité, ses routines. Elle ne prenait jamais de vacances, ne fermait jamais sauf le dimanche. Elle s'enfonça régulièrement dans un ennui chronique. On la considéra comme une semence de vieille salade

montée en graines, lardée de complexes, rigide, probablement coincée par la raideur du parapluie dans l'oesophage en réaction à une éducation inexistante.

Certes elle gardait sa haute réputation de compétence et de gentillesse, mais elle ne vivait pas, espaçait de plus en plus ses visites ou ses relations, trouvait des excuses auxquelles on croyait de moins en moins. En vain on la surveilla pour tenter de la surprendre ou de comprendre. Il fallut se rendre à l'évidence qu'elle vivait en célibataire sans remède. En vain on la soupçonna d'homosexualité mais dans ce domaine encore on resta déçu. Le mystère finit par lasser. Les on-dit truffés de commentaires firent long feu et les bonnes familles perdirent amèrement l'espoir de la voir épouser car, sauf malheur imprévu, une bru pharmacienne vous garantit l'avenir pour le fils chéri qu'on a viré de toutes les institutions.

Tristement, on la vit gagner ses premières rides accompagnées d'une raideur farouche. Pourtant, si l'on avait pu errer dans son cerveau, à chaque pas on aurait trouvé l'image de cet amour insensé qu'elle nourrissait fidèlement. Charles-Maxime-Irénée Gibou n'avait quitté

ni sa mémoire ni sa sensibilité exarcerbée. Dans sa chambre, et à la place de sa bibliothèque de littérature qu'elle transforma, elle fit monter un placard mural à plusieurs portes munies de grandes glaces en pied pouvant fermer au moyen de clefs de sûreté. Nicole y fit mettre un ensemble de rayonnages et une autre partie en penderie. La moitié des rayonnages fut réservée à son linge courant. Dans l'autre elle rangea précieusement les dessous-reliques dont elle avait fait les folles emplettes pendant le peu de temps que « son » Charles avait vécu près d'elle. Résurrections de cette période merveilleuse, certains soirs, elle mima ce qu'elle avait été à l'époque bénie de ses amours. Parfois, traînant dans la salle de bain, nue elle faisait une émouvante toilette de sa beauté, remémorait son impatience, passait la chemise de nuit en voile de nylon rose, laissait aller en vagues nonchalantes ses cheveux parfumés de santal, allumait le seul couloir, se remettait en chien de fusil sur le fauteuil du salon, et se parlait toute seule, s'inventant une nouvelle virginité que Charles viendrait cueillir par la douceur. Et comme Charles ne se décidait pas à venir la prendre dans ses bras, elle se levait bien droite, les mains

croisées sur sa poitrine sans tache, et se rendait dans sa chambre pour s'offrir d'elle-même en rêve à une nouvelle « première fois », maintenant idéalisée.

A d'autres moments, elle remettait l'une ou l'autre de ses deux guêpières, avec les mêmes bas, passait sa veste de marmotte, chaussait ses talons Louis XV et s'asseyait sur son lit, face aux glaces, prenant des poses lascives et plus que provocantes. Et comme elle ne manquait pas totalement d'humour, lorsqu'elle refouillait dans toute la lingerie qu'elle avait achetée « du temps de Charles », elle s'en revêtait encore et encore. Quand ainsi mise elle se regardait dans la glace de la salle de bain, elle se traitait d'andouille « grimée au carnaval du cul ».

Ou bien elle installait deux couverts sur la nappe des retrouvailles, servait les deux assiettes et dînait d'oeufs au plat avec de l'échalote râpée, parlait de son admiration pour Dagobert à un invité imaginaire qu'elle arrivait à recréer, à distinguer nettement près d'elle et auquel en radotant elle racontait sa jeunesse tourmentée, travailleuse, remplie de l'espoir fou qu'un jour elle retrouverait l'homme de toute sa vie. Il était ici-bas sa justification, son motif unique de respirer.

Toutes les scènes qu'elle se jouait finissaient par l'épuiser en délires proches de la schizophrénie au point que de nouvelles hallucinations se mirent à l'habiter, non pas causées par une douleur récente mais voulues, mais souhaitées, parce qu'elles comblaient sa solitude. Et cela se répercutait sur les traits de Nicole, sur ses gestes quotidiens à la pharmacie, sur ses expressions et son allure, sur son langage qui semblait lui aussi devenir de plus en plus flou.

Monsieur Régis en fit la remarque à Nicole car il était un homme calme et serein qui pouvait se permettre de parler à notre pharmacienne en des termes de complicité.

Régis Vergès était client de Nicole depuis l'ouverture de la *Pharmacie du Chapeau Rouge*. C'était un homme curieux de sciences et tout particulièrement de botanique. Ancien employé de la ville et collègue de Ferdinand Ancèle, il avait connu Nicole depuis son enfance, l'appelait par son prénom, la tutoyait affectueusement, et Nicole l'appelait « Monsieur Régis ». Il avait perdu une épouse toute jeune qui s'était

électrocutée et, comme il ne s'était jamais remis de cette mort tragique, pendant près de trente cinq ans il était resté un veuf inattaquable. De sa femme très jolie et adorée, que le passé avait élevée au rang des déesses, il préservait un souvenir vivant, omniprésent, obsessionnel, et chaque jour elle ressuscitait, disait-il, dans la beauté des plantes.

Il va sans dire que les études de Nicole lui étaient précieuses. Il venait de prendre sa retraite à cinquante-huit ans, vivait, dormait, déjeunait dans une grande serre chauffée où il caressait les espèces tropicales les plus rares, les fleurs de montagne les plus belles, les greffes les plus inattendues. Nicole vint plusieurs fois le voir pour admirer ses recherches et ses cultures. Il était doux et tendre, méticuleux, parlait à ses végétaux le langage de l'amour et de l'affection apaisante, tel ce personnage d'Alexandre Dumas qui inventa la tulipe noire. Nicole en était bouleversée. Un jour elle réussit à le faire parler de cette épouse qu'il avait perdue, il y avait trente cinq ans. Monsieur Régis raconta pour la première fois le coup de foudre commun, leur mariage, la passion qu'il avait

vécue avec sa douce Adeline, ses pauvres souvenirs devant des photos surargentées ou jaunies.

Nicole ne put se retenir de se confier à lui. Il fut à son tour la seule personne qui sut la ferveur amoureuse qu'elle nourrissait encore, le malheur dont elle souffrait, ses démenes passagères, ses hallucinations, ses rêves et une tentation de suicide qui l'avait déjà effleurée. Elle lui révéla un peu de son histoire. Lui aussi avait bien connu Dagobert et les *Essarts* où il allait parfois questionner l'africain sur la flore de la Guinée Equatoriale. Souvent il était allé dans cette faune étrange qui vivait là-bas et il avait eu l'occasion de parler à ce barbu bizarre que Dagobert faisait passer pour son fils, ce dont Monsieur Régis n'avait pas osé douter un instant parmi tous ces gens vivant de bric et de broc. Et à cette évocation Nicole avait fondu en sanglots. Régis Vergès avait pris sur son épaule le visage gonflé de Nicole qu'il avait serrée dans ses bras. Charles Gibou était encore en vie, certainement, lui, ailleurs certes, mais bien vivant, alors qu'Adeline ne reviendrait pas.

- Tu verras, ma jolie fille, il te reviendra, l'époux que tu attends! Il ne peut pas ne plus t'aimer. Vous étiez

faits l'un pour l'autre. Tu as eu un coup de tête bien pardonnable. Nous sommes tous si peu de chose que lorsque nous tenons un bonheur, la seule ombre prend des proportions que nous exagérons comme à plaisir. Mais à toi, ma toute belle, la déraison de l'espoir est permise! Tu me comprends?

- Oui, Monsieur Régis, répondit-elle entre les hoquets de douleur qui secouaient son corps plus maigre et fragile.

- Je te remercie, ma belle enfant, de m'avoir fait une telle confiance. Et puis, tu vois, nous ne serons plus seuls tous deux à porter chacun une croix. Ta confiance reste dans mon coeur, et tu le sais bien. Je me sens maintenant plus léger et je te soutiendrai de toutes les forces qui me restent. Comment voudrais-tu que ton vieux Monsieur Régis ne t'aide pas dans ce mal d'amour que nous partageons?

Et comme Monsieur Régis sentait que Nicole très émue ne tenait plus bien sur ses jambes, il la conduisit vers deux chaises où ils s'assirent. Il tamponna ses yeux, la consola, essaya de la raisonner sans trop délayer le discours. Il reprit la narration de ses visites aux *Essarts*,

l'expérience qu'il avait acquise là-bas d'une certaine sagesse, les autres rencontres qu'il y avait faites, le mystère de ce fils préféré de Dagobert.

- Alors vous êtes bien sûr qu'il me reviendra? lui demanda Nicole un peu calmée.

- Oui, ma belle enfant, ma belle passiflore.

- Passiflore? Qui, moi?

- Oui, ma jolie. Pour moi elle est la fleur la plus belle de la création, mais comme toi elle porte une croix formée par ses pistils. Cette croix finit par tomber, et c'est à ce moment que la fleur s'épanouit pour devenir un triomphe de splendeur dans la nature. Oui, je sais, il y a des fleurs bien plus célèbres, grandes en taille et en fruits, et l'on ne tarit pas d'éloges à propos des orchidées pour lesquelles on donne des prix fous. Et pourtant! Allez, lève-toi, marche avec moi, là-bas, jusqu'au fond de la serre. Je vais t'en montrer trois. Je les cueillerai, tu les emporteras chez toi et tu penseras très fort à ce que je t'ai dit. Tu veux?

- Oh non, surtout pas, Monsieur Régis! Oh non, ne les coupez pas, j'en serais encore plus malheureuse. Oh, s'il vous plaît, ne les coupez pas, non.

- Bon, nous ne les couperons pas. Promis! Viens les voir quand même, et quand tu les auras bien regardées, tu verras ton espoir et ta beauté dans leur simple calice.

Nicole regarda, vit, aima les trois passiflores, et dans les trois corolles sa beauté se refléta.

Elle était venue à pied chez Monsieur Régis. Pendant son retour elle sentit qu'elle était aimée autrement que par les affections de l'habitude ou du devoir. Elle se sentit moins seule, moins incomprise. Elle avait pu parler, dévoiler sa misère et son regret. Régis Vergès! Elle avait été tellement touchée par son émouvante histoire qu'elle éprouva pour lui, tout à coup, un sentiment indéfinissable de respect auquel se mêlait de l'inclination. Elle trouvait que tous les deux avaient ce point commun d'être fidèles par essence, passionnés par la vie et l'expansion de soi. Il venait d'être si tendre avec elle qu'elle laissa plaisamment trotter l'idée qu'il était amoureux d'elle et avait voulu traduire le mouvement de son cœur par leur ressemblance dans la peine. Il était si pur, si noble, cet homme du petit

peuple, si délicat, si attentionné, et dans son genre il était devenu un grand savant! Mais Nicole se trompait sur la qualité rare du sentiment que Monsieur Régis lui portait. Il aurait pu ressentir les séductions féminines de celle qu'il appela désormais *Passiflore*, mais l'amour irremplaçable de sa vie avait été Adeline. Un amour d'un autre ordre dont la trace profonde à jamais marqua sa pensée. Et puis Adeline était là, il lui parlait « chaque jour que le Bon Dieu fait », partageait avec elle ses joies simples et naïves, ses étonnements devant la levée d'une graine ou les jaspes d'une pâquerette.

Nicole continua lentement de se renfermer et de maigrir. Seule presque toujours, elle mangeait peu, fatiguée à l'idée de se faire de la cuisine. Une sardine, quatre feuilles de salade, une boîte de haricots verts qu'elle ne finissait pas, un demi-oeuf dur au jus de citron, de l'eau minérale. Autant elle avait eu jadis la santé allègre et le plaisir des bonnes choses, autant elle se voyait devenir anorexique et dégoûtée de tout. Quand elle invitait, une ou deux fois par mois, elle avait tout commandé chez son traiteur et se forçait à quelques

bouchées pour qu'on ne lui posât pas de questions. Elle ne recevait plus que le soir. On la quitterait à onze heures par politesse et après le départ de ses amis ou de ses parents, elle pourrait aller rendre son indigestion. Elle se pensa rongée en sourdine par un cancer de l'estomac. Son coeur ne battait que faiblement, sa tension passa progressivement en-dessous de 10, sa vue avait des chutes d'acuité. Elle avait froid, la main glacée, ses seins perdirent très sensiblement de leur pulpe. Il lui fallut des couvertures par temps chaud presque autant qu'en mois d'hiver. Elle ne voulait pas consulter, préférant une mort lente à une folle survie gorgée de désespérance.

La voyant ainsi dépérir et se dégrader, ses parents lui firent remarquer qu'ils souffraient beaucoup à la voir ainsi. Sa mère qui avait tant admiré sa réussite, qui avait été si orgueilleuse de sa fille, se remit à la brusquer comme elle avait rudoyé l'enfant. Sachant que Madame Ancèle était peu discrète et bavardait partout, elle gardait son secret. Certes, Louise était sa mère mais les souvenirs de jeunesse ne poussaient guère la fille à s'épancher auprès de la femme qui aurait dû tout savoir

la première afin de soulager et surtout de comprendre l'incommensurable chagrin de sa petite. Avec son père, Nicole n'avait pas plus envie de parler. Il était ce qu'il était, mais rugueux, empâté. Il lui aurait dit que toutes ces « conneries » passeraient avec le temps, et puis qu'elle se marie une bonne fois, nom de Dieu! qu'elle fasse des mioches et que ça l'occuperait. Quand on cherche, on trouve, et alors! Peu importait le mari. L'amour, ça vous vient avec la pratique. Et puis pour une femme ce n'est pas le bonhomme qui compte mais les moutards!

Seul Régis Vergès s'inquiéta sérieusement et se demanda ce qu'il pourrait bien entreprendre pour cette jeune femme qu'il aimait d'affection soucieuse. Peu bavard, observateur rigoureux et, par conséquent, fin psychologue, il eut la première idée lumineuse, chose rare en notre siècle, de demander à Nicole une nouvelle narration très détaillée de son histoire. Elle devait la reprendre lentement depuis ses quinze ans, en revoir tous les recoins, se contraindre à en saisir tous les oublis. On s'y attacherait même en plusieurs fois. Nicole

s'étonna de cette suggestion bizarre et songea que c'était peut-être pour Monsieur Régis une façon détournée de mieux la connaître pour pouvoir, grâce à ce chemin de traverse, lui déclarer une flamme cachée. Nicole était fort loin du compte mais elle accepta de jouer ce jeu qu'elle considérait comme dangereux. Allait-elle perdre aussi cet ami excellent s'il lui proposait la vie commune et si elle refusait? Presque trente ans de différence, ça faisait beaucoup.

Elle était venue le voir un dimanche pour l'heure du déjeuner. On mangea quelques bricoles et l'on s'installa dans la serre, comment non? pour le « petit café », un rite de Monsieur Régis. Et jusqu'à cinq heures de l'après-midi, Monsieur Régis écouta Nicole. Elle était parfois inquiète du contenu et des interprétations éventuellement déformées. Ce fut l'enfance dure et bousculée, une adolescence monastique, cette inexplicable précipitation vers un homme qu'elle ne connaissait pas, l'amour romantique de l'impossible. Puis le bac, les études en médecine qui tournèrent très vite en direction de la pharmacie. *Le Chapeau Rouge*, Dagobert, les *Essarts*, Charles, la fausse couche, Lebaudet. Elle

parla par flots comme si elle ne pouvait plus s'arrêter, elle rit, pleura, se reprit, continua, s'entêta dans cette expérience curieuse à laquelle elle ne croyait guère. Mais le jeu, c'est le jeu: on pousse au bout de la donne. Elle osa quelques détails gênants, à constater combien son grand ami de coeur était concentré, attentif, compréhensif, opinant parfois du bonnet, partageant ses larmes ou ses plaisirs.

Quand elle eut fini le récit de ce qu'elle avait pu reconstituer de tout son passé sentimental, Monsieur Régis se leva et dit à Nicole de venir avec lui rendre visite à ses nouvelles passiflores. Et puis il devait les arroser, leur raconter plein de choses, leur caresser les pétales. Une bonne demi-heure se passa en soins aux fleurs, en tendresses. Alors il entourra d'un bras la taille frêle de Nicole et continuant de regarder les passiflores:

- De ton récit, ma toute jolie, je n'ai retenu qu'une chose, une seule qui a frappé mon coeur, et je vais te la dire, si tu le veux bien. Oui?

Nicole retrouva cette appréhension qui remontait à quelque temps, que Monsieur Régis lui déclarât un sentiment pur mais sincère et qu'il avait découvert dans

Nicole une sorte de réincarnation de sa femme. Il venait de dire « qui a frappé mon cœur ». Nicole attendit.

- Eh bien voilà. A un moment de ton récit tu m'as rapporté des paroles de Dagobert. Si je me souviens bien de tes mots, il t'avait dit: « Quand je serai mort, vous emmènerez Charles auprès de vous. Il ne faut pas qu'il reste ici. Vous vous marierez tous les deux, vous vous aimerez beaucoup et vous vous souviendrez ensemble de Dagobert. » Et une autre fois, il aurait dit à Charles: « Je ne me trompe jamais. »

- Mais je ne vois pas ce que vous pourriez tirer de ces quelques mots, Monsieur Régis? dit Nicole en se détachant du bras qui lui tenait la taille.

Régis Vergès mit ses mains sur les épaules osseuses de Nicole, la regarda bien en face avec des yeux paisibles et sûrs.

- Je sais maintenant que Dagobert vous protège tous les deux. Ni Charles ni toi ne pouvez et ne pourrez échapper à son charme de sorcier. Je te répète que tu retrouveras celui qui deviendra ton époux si aimé, si attendu. Nicole! ma jolie! as-tu la force de me croire?

- Mais... je ne sais pas... sorcier vous aussi?

- Qui sait, ma belle Passiflore, qui sait? Maintenant, rentre chez toi, sache que tu es la plus belle fleur à mes yeux. Je t'embrasse le front. Quand je te retrouverai, tu verras que je ne t'ai pas menti!

IV

Non, Charles Gibou n'était pas parti pour l'Afrique, encore moins avec Boulibouli. Il en avait eu l'intention sous l'effet de la condamnation au rejet de Nicole car dès ce moment il ne pouvait plus envisager ni espérer un retour en arrière. Dans l'esprit d'un expert comptable la logique des apparences tend à l'emporter sur l'éventuel. Un: échec avec Juliette. Deux: échec avec Nicole. Le premier s'était achevé par une délivrance mêlée d'angoisse, le second lui causa une violente douleur, sourde, tenace. Lamentablement chassé par la femme du bonheur enfin trouvé grâce à la merveilleuse jeune fille

à laquelle il avait si souvent repensé après l'étrange rencontre de la rue des Lilas, il s'était de nouveau réfugié aux *Essarts* deux mois et demi après la mort de Dagobert. Injustement il avait frappé Boulibouli, lui reprochant avec rage d'être venue rue du Cadran Solaire pour le relancer et d'avoir fait de lui un homme de nouveau malheureux, mais pour la vie! Car ladite Boulibouli avait appris qu' « Antoine Juvin » était parti vivre chez la pharmacienne avec la bénédiction de Dagobert. Elle était allée au 2, avait trouvé, par hasard ouverte, la porte de chêne, était montée dans le plus grand silence. Elle était entrée en se coulant, à la chatte. Charles avait voulu la renvoyer en lui disant qu'elle était une petite folle mais elle s'était mise à pleurer, protestant qu'elle l'aimait très fort sans pouvoir se passer de lui et qu'elle croyait même être grosse de lui. Charles s'en était attendri et il l'avait serrée dans ses bras en geste de consolation et d'apaisement. Mais pendant ce temps, Boulibouli avait fouillé Charles en des points sensibles, lui avait rappelé qu'il l'avait eue toute neuve et qu'elle était à jamais amoureuse. Elle avait conduit la main de son aimé jusqu'à un petit sein dressé, nu sous le pull-

over, et sa cuisse avait frotté en tapinois la cuisse de Charles. Dans le désarroi soudain de la tentation, Charles avait cédé en faisant jurer à la petite nymphe des *Essarts* que c'était bien la dernière fois. Mais elle lui avait aussi fait comprendre, à mots couverts, qu'elle pourrait parler de petites choses pas claires et Charles en avait tremblé. Bon. Il expédierait la passagère et ultime fringale de Boulibouli. Nicole affairée dans la pharmacie n'aurait pas l'idée de le surprendre, n'en saurait rien. Tout rentrerait dans l'ordre.

C'est alors que le drame avait éclaté suivi du verdict sans appel. Outre sa douleur, Charles en éprouvait une honte d'autant plus affreuse qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui. Il avait ainsi brisé, et pour la deuxième fois, une vie que Dagobert avait cherché à lui donner, calme, sûrement heureuse, d'une régularité qui cette fois aurait été celle des joies simples et vraies, non du repliement sur soi, de l'angoisse, du néant, du désespoir quotidien. Il avait fui de chez lui, disons plutôt de chez Juliette! Sa femme avait fait de lui une loque obéissante, fermée dans le placard de l'ennui, à la frontière de la haine ordinaire. Il avait eu peur de la

jeune fille trop miraculeuse dans la rue des Lilas. Tant bien que mal, Dagobert avait transformé Charles en un autre homme, l'avait aidé à devenir enfin ce qu'il était. Et maintenant, tout recommençait sur un autre canevas de misère et de solitude. Nicole n'était pas loin, pourtant. Il aurait pu venir la voir, lui expliquer sa faiblesse, son imbécillité, la menace ambiguë de dénonciations, demander la rémission de sa faute, de sa veulerie, de cette tentation diabolique à laquelle il s'était laissé prendre comme un imbécile.

Il envisagea plusieurs fois ce retour à Canossa, mais l'appréhension de se faire renvoyer sur le même ton le fit rester aux *Essarts*. Nicole le mépriserait encore plus à le voir s'humilier devant elle dans des supplications de lâche. Peut-être apprendrait-elle par hasard que Charles était toujours là, à trois kilomètres, auprès de la grande ombre tutélaire? Elle finirait par venir le chercher, le relever tendrement, pardonner, lui dire qu'elle oubliait sa méchanceté et sa basse trahison, qu'elle était prête à reprendre leur belle vie d'amour et de désirs sans cesse renouvelés. Qu'il soit à elle, rien qu'à elle pour toujours.

Oui Nicole était venue et Charles n'en avait rien su. La grand mère de la fillette avait eu peur, la mère avait confirmé la fausse nouvelle du départ vers l'Afrique par désir de vengeance contre la pharmacienne qui avait enlevé Antoine Juvin. Et puis la mère de Boulibouli avait formé le projet de marier sa fille à cet « Antoine » afin de voir un blanc intégrer son sang d'africaine dans la société française. Ce calcul machiavélique avait abouti à consacrer la séparation entre Charles et Nicole, brisure prolongée qui n'avait tenu aussi qu'à un chantage selon lequel Boulibouli aurait été enceinte de Charles, ce qui était faux. Mais le chantage fait sur Charles était parvenu jusqu'à Nicole, elle y avait évidemment cru puisqu'elle avait vu la trahison de son amant, et chez elle!

Après quelques mois, Charles vit bien que Boulibouli ne prenait pas de ventre et il avait refusé net tout nouvel embrassement, car la jeune fille le tenaillait puisqu'elle le savait sous sa main. Plusieurs fois, il y eut des cris, des explications orageuses avec le père de la fillette, mais quand Charles envisagea de partir ailleurs, n'importe où, les parents se calmèrent et lui firent l'autre chantage de le faire rechercher par la police sous

prétexte de vol d'identité et de mensonge à la justice. Tantôt Antoine Juvin, tantôt Charles Gibou! il faudrait y voir de plus près! Pendant plusieurs autres mois, l'ambiance fut infernale et il vécut dans la terreur. On le força à travailler dur aux jardins et dans la ferraille. Le temps de Dagobert était bien fini! Cette fois, c'était Cayenne et comme tous les noirs des *Essarts* étaient citoyens français, on prêterait l'oreille à leurs délations. Pas question non plus d'aller chercher refuge chez Nicole. Si dans ces circonstances elle le protégeait, à son tour, ce serait elle qui en subirait de désastreuses conséquences pour avoir caché un ancien fuyard qui avait échappé aux meilleurs limiers de France grâce aux artifices obscurs de Dagobert.

Les choses se calmèrent un peu, car Boulibouli se trouva un jeune mari, un blanc, selon les désirs de sa mère. Charles se considéra comme délivré mais le chantage continua pour le punir de son refus d'épouser Boulibouli, et c'est de la sorte que beaucoup de temps passa dans cette séparation aussi stupide entre les amants fous.

Autre ennui. Un jour que la police avait fait une visite de routine aux *Essarts*, un jeune noir, vague cousin de Boulibouli et qui s'était pris de bec avec Charles lors de la réparation d'un moteur, dit qu'Antoine Juvin vivait sous une fausse identité. Il s'appelait Charles Gibou. Vrai, Monsieur le Gendarme. On arrêta Charles. Menottes. On le mit en garde à vue pour vérification d'identité. On ne comprit rien à son ancienne disparition et les recherches se prolongèrent. On essaya de retrouver Juliette qui avait vendu la maison et s'en était allée à l'étranger avec un autre homme. Détention provisoire. Charles s'inquiéta fort. Il redoutait qu'on appelât Nicole en témoignage, mais comme personne des *Essarts* n'avait pensé dire à l'Inspecteur que Charles avait séjourné chez Mademoiselle Ancèle, heureusement on n'entreprit rien de ce côté-là. Charles réussit à demander une entrevue avec Monsieur Georges Lafriche qui accepta de venir sans rien comprendre d'abord à cette histoire invraisemblable. Pour lui, Charles avait de nouveau disparu et si Nicole l'avait fait intervenir pour l'établissement d'une carte d'identité, elle lui avait bien dit qu'il s'agissait de Charles Gibou. Le vieil homme

avait fait confiance puisqu'il l'avait revu à une nuit tombée.

Dans le bureau d'un juge, ce furent des explications compliquées mais finalement confiantes et Georges Lafriche ne regretta pas d'être là. Il accéda à la demande de Charles de ne pas souffler à Nicole le moindre mot de son arrestation. Charles venait de vivre des moments épuisants. On accepta de le relâcher sur la parole de Georges Lafriche qui s'engageait à le loger chez lui dans une dépendance et à le reprendre comme expert dans son Cabinet. Charles n'en bougea pas, ne parla pas de Nicole à laquelle il pensait d'autant plus qu'il en était à cinq minutes de marche. D'autre part, il restait persuadé que la rancune de Nicole le poursuivrait jusqu'à la tombe. Elle devait prendre son affront comme une affaire d'honneur et dans ce domaine les femmes ne transigent pas. Il reprit donc son ancien travail et se fit tout petit.

La seconde idée lumineuse de Régis Vergès fut de venir aux *Essarts*. Le récit de Nicole lui avait donné peut-être une piste à explorer et, quand Régis Vergès

avait une idée en tête, il n'était pas facile de l'en dissuader.

Quatre jours après son entretien avec Nicole, il se décida et arriva au « Quartier du Nègre ». Il questionna, mais comme on ne le connaissait pas, on répondit d'abord qu'on avait connu Charles, oui, mais qu'il était parti pour l'Afrique sans laisser d'adresse. Il eut quelques secondes d'inquiétude mais aussi la ruse étrange de dire, dans ce milieu très sensible à la sorcellerie, que l'esprit saint de Dagobert l'avait visité: « Si tu veux retrouver ton vieil ami Antoine Juvin qui s'appelle Charles Gibou, tu iras aux *Essarts* et l'on te dira où il est. Et maintenant, va, mon enfant! »

Les noirs présents à cette déclaration solennelle de Régis Vergès virent là une sorte de miracle, un message de l'au-delà qui, par ailleurs, confirmait la survie de Dagobert auprès des Esprits compagnons de Dieu. Ils se mirent à genoux en cercle et posèrent leurs fronts sur le plancher. Un homme d'environ soixante-dix ans, second fils de Dagobert, se releva et considéra d'abord Régis Vergès comme un personnage dont le pouvoir magique pouvait être redoutable. S'ils ne parlaient pas, cet homme

leur jetterait un mauvais sort, et le vieux noir fit à Monsieur Régis Vergès une autre déclaration très solennelle que Charles avait été emmené par la police pour dissimulation d'identité, il y avait de cela plusieurs mois.

Voyant l'ambiance de cette scène stupéfiante à laquelle il avait été loin de penser quand il arriva aux *Essarts*, Monsieur Vergès eut la troisième idée, cette fois saugrenue mais efficace, de tendre les bras comme pour imposer les mains et de prononcer sur un ton caverneux:

- Enfants des *Essarts*, par ma voix l'esprit apaisé de Dagobert vous bénit.

« Amen! » se dit Régis Vergès qui partit lentement pour s'empêcher de courir au Commissariat. Il fit des imprudences en voiture, arriva devant les gendarmes et les interrogea. On lui fit des difficultés. Et d'abord qui il était. On reconnut l'ancien employé de la ville. Après ce fut le pourquoi. Il répéta ce mensonge que Charles était un de ses vieux amis mais qu'il avait su par hasard qu'on l'avait retrouvé à la suite d'une longue disparition. Bref, il apprit que Charles Gibou était bien en résidence, mais

surveillée, chez Monsieur Georges Lafriche. Mais attention, pas de blague! On contrôlerait.

Sous le coup de sa forte émotion, Régis Vergès rentra pour réfléchir. Le calme s'imposait absolument et il ne fallait surtout pas en parler trop tôt à Nicole dont la sensibilité était à fleur de peau et dont l'anémie devenue chronique pouvait provoquer un accident. Pendant toute la nuit qui suivit, il consulta l'âme d'Adeline qui approuva sa conduite et sa prudence.

Le samedi matin, Régis Vergès se rendit au *Chapeau Rouge*. Seule Madame Fessange faisait tourner les ordonnances à cause de l'excès de faiblesse de Nicole qui ne tenait plus debout et s'était deux fois assise, blême et l'oeil vague. La préparatrice l'avait aidée à monter chez elle et à s'asseoir sur son fauteuil.

- C'est une pitié de la voir, mon pauvre Monsieur! Je crois qu'elle file un très mauvais coton et depuis mardi matin, je ne la reconnais presque plus, elle tremble et bégaie. Il va falloir faire venir le Docteur Péchaud, vous savez, le frère de notre collègue du *Tourniquet*. En tout cas, moi, je ne sais plus quoi faire. A l'officine je m'occupe de tout mais je ne peux lui servir

aussi de garde-malade. Vous me comprenez? Elle refuse de consulter, mais il faudra bien s'y résoudre. On ne va pas la laisser mourir!

- Bon. Je pense que je peux monter la voir?

La préparatrice devait servir une dizaine de personne et laissa Monsieur Régis. Il monta, inquiet de la réaction de Nicole, car il lui avait fait une promesse et il ne pouvait la tenir exactement ce jour-là. Il entra et vit Nicole comme assoupie mais elle sursauta, se mit la main au coeur et souffla doucement sans pouvoir se lever:

- C'est vous! Comme j'ai mal... partout. Mourir de langueur, je crois que ça existe.

- Oui, c'est moi, ma belle. Allons tout va bien et je te confirme ma promesse. Cela te fait plaisir?

- Je ne sais plus bien... Et mon Charles... mon époux...

Ces quelques mots à peine audibles inquiétèrent encore plus Régis Vergès.

- Il faut te remettre, il le faut, tu m'entends? J'ai besoin de ton aide. Je ne peux pas tout faire tout seul.

Bon. Je vais dans ta cuisine et je te prépare un jaune d'oeuf au Porto.

Elle accepta de le prendre. Monsieur Régis attendit près de Nicole en lui tenant une main et elle se sentit mieux après une demi-heure. Monsieur Régis prit le risque de raconter à Nicole la visite aux *Essarts* puis au Commissariat et Nicole interrompait sans cesse par des « Pourquoi? mais pourquoi! » et les larmes de la douleur coulaient de ses yeux bistrés sur ses joues flasques et blanches. Monsieur Vergès les essuyait doucement, disant à Nicole que se décourager n'avait rien d'utile, qu'au contraire elle ne faisait que lui donner, à lui, plus de chagrin et de difficultés.

Quand Nicole apprit que Charles était logé chez Georges Lafriche, elle essaya mais en vain de se lever pour téléphoner tout de suite. Elle voulait voir Charles, rien que l'apercevoir, lui dire encore une fois qu'elle l'aimait, aujourd'hui même, avant de mourir. On peut croire la patience que dut garder Monsieur Régis pour la calmer et tenter de la raisonner un peu. Il passa plusieurs heures auprès de sa « Passiflore », lui fit des cafés très

sucrés, lui donna des vitamines et l'obligea à marcher dans l'appartement, « pour la circulation ».

Nicole resta comme prostrée. Il la quitta une heure pour aller surveiller ses arrosages automatiques, revint à sept heures du soir. Il lui donna des remontants que Madame Fessange lui avait confiés, l'aida ensuite à déshabiller et à coucher ce pauvre corps qui ressemblait à un fantôme, non plus à la femme si belle qu'elle avait été. Assis près d'elle à son chevet, il lut des revues tenant encore la main de sa protégée jusqu'au moment où elle put s'endormir, apparemment paisible grâce à des calmants. Vigilant et lisant, il tint la main de Nicole toute la nuit sans la moindre défaillance, attentif au plus petit geste de sa « belle enfant ».

Au petit matin, Nicole s'éveilla reposée. Elle se leva quelques minutes mais Monsieur Régis la fit se recoucher. Ce repos ne pourrait que lui faire du bien. Il était temps qu'elle se refasse une santé car sa vie en dépendait et son avenir n'avait rien de triste si vraiment elle voulait reprendre une existence équilibrée. Nicole écoutait son vieil ami, promettait d'être plus raisonnable, de ne pas gâcher les efforts qu'il faisait avec une

prudence affectueuse. Monsieur Régis lui répétait qu'elle était en train, justement, de laisser tomber ces trois croix de la passiflore et qu'il commençait à voir l'épanouissement de la belle fleur qu'elle était.

Il fit boire à Nicole un autre café léger très sucré, débrancha le téléphone, expliqua qu'il allait à ses jardins et reviendrait dans très peu de temps. Nicole lui sourit et s'assoupit quand il l'embrassa. Il prit les clefs et s'en alla sur la pointe des pieds.

V

Arrivé chez lui comme en catastrophe, Régis Vergès jeta un oeil rapide dans sa serre: il était nerveux à l'idée qu'il fallait téléphoner d'urgence à Georges Lafriche. Il avait préparé plusieurs entrées en matière mais il les oublia. Dès que l'on décrocha, il bégaya pour s'expliquer, demanda des excuses pour le dérangement un dimanche matin, resta confus. Il souhaitait voir Monsieur Charles Gibou dans la journée et que le plus tôt serait le mieux. Voilà, et que son plaisir serait grand de le voir pour parler d'un peu de tout, en particulier d'un problème très important quoique sans rapport avec la situation juridique de Monsieur Gibou.

Georges Lafriche demanda un instant qui dura et reprit la conversation: Monsieur Gibou le rencontrerait dans l'après-midi, vers les quatre heures par exemple, si

le moment pouvait convenir. Donc rendez-vous fut pris chez Georges Lafriche.

Lui qui avait perdu l'habitude de courir, monta essoufflé l'escalier de Nicole qu'il retrouva sur son lit, assise, en chemise de nuit et le regard tourné vers un horizon invisible au ras du parquet. De nouveau, il s'inquiéta d'elle, lui parla mais ne réussit à lui faire exprimer que « Mon époux! Mon Charles! » A coup sûr elle divaguait. Il hésita pour appeler le Docteur Péchaud car il redoutait qu'on emmène Nicole à l'hôpital. Il préféra lui-même administrer à Nicole un soutien du coeur et lui donner à boire un autre café avec deux biscuits. Elle les prit et s'endormit presque aussitôt sous le poids de sa maigreur et de sa faiblesse. Son pouls était à peine sensible.

Régis Vergès s'énervait à voir les heures passer avec une telle lenteur. Comme il ne voulait pas partir à ce rendez-vous sans avoir une idée précise de l'état de Nicole, à trois heures il la réveilla pour lui parler un peu et finalement lui dire qu'il allait rencontrer à quatre heures une personne qu'elle aurait un immense plaisir à revoir et qui lui redonnerait le goût de vivre et de se

soigner vite et bien. Elle allait un peu mieux que tout à l'heure, lui sourit et l'assura qu'elle resterait à l'attendre en se reposant encore. Et puis il ne serait pas longtemps absent. Elle promettait de ne pas se lever pour ne pas tomber. Il n'avait pas osé lui dire qu'il allait voir Charles afin de ne pas provoquer une excitation inutile pour l'instant. Elle l'aurait supplié de l'emmener avec lui mais son état physique l'en empêchait.

Régis Vergès s'éclipsa à quatre heures moins le quart et sonna chez Georges Lafriche qui lui présenta Charles. Il avoua sur le champ qu'il n'avait jamais connu Monsieur Gibou auparavant. Il avança des excuses à cause de la pagaille mentale dans laquelle il vivait depuis plusieurs jours, était désolé du roman qu'il avait monté le matin au téléphone parce qu'il n'avait pas su comment s'y prendre pour un problème bien délicat. Alors il se présenta de nouveau comme un vieil ami des parents de Mademoiselle Ancèle laquelle se mourait et voulait revoir Monsieur Gibou avant la dernière extrémité. La vie de Nicole était en jeu et ne semblait plus tenir à grand chose. Le désespoir dans lequel elle avait vécu depuis quelques années après avoir chassé de chez elle

Monsieur Gibou ici présent était la cause d'une langueur dont on pouvait craindre qu'elle ne se relève pas.

Charles et Monsieur Lafriche devinrent tous deux aussi pâles qu'on peut l'être, l'un sous le coup de sa culpabilité soudain remise à vif, l'autre plus soucieux pour son investissement. Charles, cependant excité par les propos de Régis Vergès sur les sentiments que Nicole éprouvait à son égard, se jeta un veston sur les épaules et sans un mot passa devant ce messenger inattendu pour courir vers une absolution qu'il n'espérait plus. Il avait même cru que Nicole s'était mariée parce qu'elle était jeune encore et, surtout, par dépit! Ces années qu'il avait passées dans des tribulations aussi nombreuses qu'imbéciles avaient transformé son désespoir en une résignation qui le minait lui aussi à petit feu. Sa vie avait été une cascade de sottises et d'hésitations qui l'avaient conduit à un nouveau sentiment de néant et de dégoût. Au « Quartier du Nègre », il n'avait connu que la dégradation et la honte. Il n'en avait pas fui par peur d'une dénonciation, s'y était de nouveau réfugié sans trop savoir pourquoi. Tout compte fait son arrestation par la police devenait soudain

une forme de chance si tardive qu'elle fût, à laquelle il n'aurait jamais osé croire, mais aujourd'hui il fallait bien se rendre à cette évidence: Nicole l'avait cherché et l'appelait à elle, peut-être au seuil de la mort!

Et pourtant ce qu'il venait de considérer comme une chance se transformait pour lui en une damnation éternelle afin de le punir de sa veulerie. Voir mourir Nicole ce serait un coup de poignard vengeur qu'elle lui donnerait. Elle aurait choisi de mourir, non! de frapper en ce dimanche de Toussaint, à sa façon de femme amoureuse et trompée. Que pourrait-il faire sinon de se jeter au bord du lit d'où Nicole allait s'évanouir vers les brumes de son histoire manquée. Il demanderait un pardon couvert de larmes, il baiserait ses pieds pour calmer son esprit de vengeance. Il pourrait tenter de s'expliquer, et si elle mourait, au moins elle partirait d'ici-bas en emportant une autre idée de celui qu'elle avait aimé. Oui, il était bien ce « Ci-gît Charles Gibou », marqué par le destin de l'absurdité, un sans force, un sans courage, un pleutre qui n'avait jamais rien compris à la vie, un pauvre type qui ne semait sur son passage que la

misère morale ou l'énervement. Une vie ratée avec Juliette. Coup double avec Nicole!

Sur le boulevard Dussoulier, Régis Vergès héla Charles pour pouvoir le rattraper qui filait en le précédant. Ils marchèrent ensemble la fièvre au coeur, Régis Vergès cherchant à calmer Charles dont l'agitation et l'angoisse étaient plus que manifestes. D'abord Nicole était trop faible pour pouvoir supporter des démonstrations inutiles, des regrets bruyants, des protestations d'amour éternel. Surtout pas! Il faudrait au contraire se présenter doucement, dire que voilà, il était revenu auprès d'elle. Rien de plus! c'était la condition élémentaire de la sagesse, la seule manière dont il userait. Il devait le promettre et s'en tenir strictement à cette attitude convenue. Bien. Et puis d'ailleurs Régis Vergès connaissait toute leur vie, leur passion si belle mais si aberrante. Ils s'aimaient, s'étaient vus sans se connaître, avaient passé deux ou trois mois ensemble, ils n'avaient trouvé que les moyens les plus idiots de se séparer, une fois, deux fois! Ils étaient des fous, Monsieur, ou des gaspilleurs de sentiments, quand d'autres malheureux encore jeunes sont déchirés par une

maladie mortelle ou une tragédie décidée par l'injustice du sort. Il n'était plus permis dès lors de s'amuser comme dans les romans d'amour ou sur un théâtre de foire. Le jeu de cache-cache entre des portes ou des coulisses ne pouvait plus durer. Lui-même venait de se mettre en chasse pour le bonheur de Nicole qu'il avait toujours affectionnée depuis l'enfance, mais si Charles le décevait, il verrait qu'un homme, qui protège une femme comme sa propre enfant, devient plus terrible ou plus entêté qu'une mère au secours de sa progéniture, plus implacable que *l'Ange Exterminateur* avec une épée de feu devant l'entrée du paradis perdu!

Ils arrivèrent enfin devant la porte de chêne, au 2, rue du Cadran Solaire et quand ils montèrent silencieusement l'escalier, Régis Vergès dit à Charles qu'il entrerait le premier pour préparer Nicole afin d'éviter une entrée soudaine qui risquerait de provoquer un choc nerveux. Ils pénétrèrent donc dans l'appartement et Monsieur Régis introduisit Charles dans le salon en lui ordonnant d'y rester. Il alla dans la chambre de Nicole qui se réveilla et, restant couchée, sans même que

l'ami fidèle ait eu le temps de parler, elle lui dit faiblement en esquissant un sourire tiré :

- Vous m'avez ramené mon Charles... mon amour unique!

- Mais comment peux-tu le savoir, ma belle enfant?

- Je ne sais pas trop... Oh si! je vois votre regard qui m'apporte ma délivrance... Je pourrai mourir heureuse de l'avoir revu... au moins une dernière fois... Monsieur Régis! vous aurez été si bon pour moi...

- Allons, allons, Nicole, ressaisis-toi. Soyons sérieux. « Passiflore », oui tu es bien faible, je le reconnais, mais pourquoi parler de mourir?

- Je suis si malheureuse. Je n'ai plus envie de vivre. Tout est fini pour moi, vous savez!

- Tu m'as promis que tu allais te soigner... Rappelle-toi!

- Amenez-moi Charles... je vous en supplie... je sens qu'il est là... il est dans le salon... non, je vais me lever pour aller le chercher... laissez-moi!

Avant l'imprudence de Nicole prête à se lever, Monsieur Régis alla inviter Charles à venir. Quand Charles entra dans la chambre, Nicole se souleva

péniblement sur un coude, le regarda avec grande tension dans les yeux. Elle était pâle, émaciée, la bouche crispée dans un sourire cadavérique et mauve et les deux hommes crurent l'entendre vaguement dire:

- Mon Charles... mon époux... tu es enfin revenu...

La tête de Nicole bascula en arrière et tout son corps s'effondra étendu sur le lit. Charles cacha son visage dans ses mains, Monsieur Régis la crut morte, se précipita, prit le poignet de Nicole où il ne sentit aucun battement. Il s'avança pour mettre son oreille sur le pauvre sein et entendit quelques mouvements très lents. Il se releva précipitamment. Vite, il fallait faire très vite, téléphoner aux urgences de l'hôpital sans passer par Péchaud.

Six minutes après, pendant que Charles à genoux près du lit tenait la main glacée de Nicole, Régis Vergès accueillait sur le trottoir les ambulanciers. On courut, on posa le corps décharné sur la civière: couverture, perfusion immédiate, on file à toute vitesse, on installe Nicole au service de réanimation, on verra, il faut

attendre, de toutes façons c'est la seule urgence, oui, il reste des marques de vie.

Charles et Régis Vergès sont assis dans la petite salle d'attente au troisième étage, tout près du service. Après quelques minutes, Charles se leva et lança à Monsieur Régis:

- Elle est perdue. Je vous dis qu'elle est perdue. Je n'aurais pas dû la voir dans un tel état, et vouloir me ramener ainsi vers elle n'était pas un bon calcul de votre part. Vous le voyez? mon arrivée ne l'a pas ressuscitée, au contraire. J'aurais su sa mort par le journal. J'aurais gardé d'elle l'image de sa beauté passée. J'en aurais souffert, mais à partir d'aujourd'hui je vais garder le souvenir d'une horrible dégradation dont je suis coupable et vous, vous en serez coupable aussi!

Malgré les accusations de Charles, Monsieur Vergès resta calme et n'eut pas même l'idée de justifier ce qu'il avait entrepris.

- Qui peut savoir? Et puis, Monsieur Gibou, il y a les miracles de l'amour? Ils sont si étranges! si incompréhensibles! Faites des efforts pour vous apaiser.

J'insiste et vous en prie. L'âme de Dagobert vous protège. J'espère que vous me croyez, car vous n'allez pas me soutenir que vous ignorez le pouvoir des sorciers... surtout celui de Dagobert!

- Je veux bien vous croire, si vous y tenez, mais je n'aurais jamais pensé qu'elle en était à ce point et par ma faute! J'ai déjà vu la mort de près. Je vous dis qu'elle est perdue.

- Bon, vous n'êtes pas à confesse, Monsieur Gibou! Je vous dis que les mains de Dagobert sont sur chacun de vous. Vous vous marierez tous les deux et souvent vous vous souviendrez de Dagobert! Rappelez-vous!

Charles qui s'était retenu jusque là, ne put empêcher des sanglots. Monsieur Vergès attendit, tenta de le raisonner encore.

- Dagobert... oui, Dagobert!

- Certes, mais pour l'instant Nicole a plus besoin de soins et de patience que d'attendrissements vains. Je sais, ce n'est pas drôle d'attendre, de rester là sans savoir le résultat des soins !.

Après trois heures de leur attente angoissée, l'interne vint dire aux deux hommes que le coeur de Mademoiselle Ancèle semblait reprendre du rythme. La tension remontait faiblement. C'était très lent, mais bon signe. Ils devaient partir maintenant. Demain matin à huit heures, ils auraient des nouvelles. Allons, Messieurs! Il était désolé mais leur redonnait courage. La malade était dans le coma, mais bien d'autres en étaient sortis. On avait fait plusieurs prélèvements pour savoir s'il y avait une affection grave. L'analyse de sang ne donnerait de premiers résultats que le lendemain vers midi. En tout cas Mademoiselle Ancèle serait veillée sans relâche. On avait aussi appelé le docteur Péchaud qui la connaissait bien.

Régis Vergès accompagna Charles chez Georges Lafriche auquel ils dirent dans quelle situation était la malade. On but un café en envisageant les suites éventuelles, mais quoi que le sort décidât, il faudrait s'incliner devant lui. Charles répétait que tout était de sa faute, marchait de long en large. Ça ne changeait rien de le dire, mais l'égarement doublé du sentiment de culpabilité lui faisait perdre la mesure.

A minuit, Régis Vergès rentra chez lui. Il alla caresser ses passiflores et leur parla de l'une d'entre elles qui était bien faible, parce qu'elle venait de perdre sa croix. A une heure du matin, il tenta d'appeler l'infirmière de garde qu'on voulut bien lui passer: il n'y avait rien de nouveau mais la tension continuait de remonter.

Etendu sur son lit de repos, dans sa serre, tout près de ses passiflores éclairées par un faisceau lumineux, Régis Vergès se surprit à prier, comme il ne l'avait plus fait depuis la mort d'Adeline.

VI

Charles et Monsieur Régis passèrent à l'hôpital toute la journée du lundi sans qu'on vînt leur annoncer une amélioration de l'état de Nicole sinon un coma stationnaire. On prévint les parents Ancèle. A quatre heures, ils arrivèrent très éprouvés.

Le mardi, en début d'après-midi, Régis Vergès réussit à confesser l'interne qui semblait inquiet à cause d'une nouvelle chute de tension. En outre, la malade était d'une maigreur squelettique. L'encéphalogramme montrait comme une mort lente du cerveau, une sorte d'effondrement cérébral par éclatement de tous les vaisseaux.

Régis Vergès sentait qu'en réalité Nicole avait subi un choc nerveux trop violent à l'instant où elle avait enfin retrouvé l'homme pour lequel elle avait vécu sinon éprouvé une passion trop violente et inexplicable.

Vers six heures et demie du soir, Monsieur Régis et Charles remarquèrent de l'agitation dans le service. A huit heures moins le quart, au moment où les deux hommes attendaient l'interne pour les dernières nouvelles, une infirmière s'approcha d'eux et leur dit que Mademoiselle Ancèle avait rendu son dernier soupir à sept heures et demie, malgré les efforts répétés de tous, qu'il fallait avoir du courage, qu'elle n'avait pas souffert.

Charles rugit sous le coup de cette annonce qui brisait définitivement sa vie malheureuse et absurde. Il voulut se précipiter. Il fallut l'intervention d'infirmiers pour le maîtriser.

Charles Gibou et Régis Vergès s'en allèrent abattus par le chagrin, mais Charles refusa d'être raccompagné chez Georges Lafriche.

Plusieurs jours après, à quelques kilomètres au sud de la ville, bien plus loin que le carrefour des *Essarts*, on retrouva par hasard dans un fossé le corps de Charles Gibou. Il avait un trou dans le côté gauche de la tête, et son bras gauche était presque arraché. On pensa qu'il avait marché sur le bord de la route, qu'un camion l'avait

probablement accroché au passage et projeté dans les herbes, sans l'apercevoir, sans même s'arrêter.

Il avait dû s'en aller dans la nuit jusqu'à son ultime horizon, errer vers le visage trop éclatant d'une jeune fille si belle mais dont les yeux gris venaient de se fondre dans un des crépuscules de l'éternité.

Passiflore

(Pour la quatrième de couverture)

Rien que du banal dans la vie de Charles Gibou : une épouse qui, si elle fut naguère attirante, ne l'est plus du tout ; un emploi peu exaltant de comptable ; un trajet domicile-bureau mille fois répété.

Lorsque l'existence de ce personnage falot croise le destin d'une adolescente fantasque, l'on pourrait se croire emmené dans l'histoire convenue d'un amour fou entre une Lolita et un monsieur plus tout jeune.

Par chance, il n'en sera rien de tel dans cet ouvrage où Ph. Steinmann, avec brio et talent, entraîne le voyageur captif beaucoup plus loin qu'attendu, tout comme les personnages condamnés à vivre une tragédie à l'antique mais toujours terriblement actuelle.

L'émotion, le style, l'humour un brin désabusé, la tendresse donnent le ton à cette œuvre séduisante pour un amateur d'aventure forte et surtout humaine.